



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ, DANS LES PAYS OÙ LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, SCIENCES ET ARTS, COMMERCE ET MANUFACTURES;

PAR J.-F. LAHARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE DE SOIXANTE VIGNETTES ET D'UN ATLAS IN-4°.

TOME HUITIÈME.

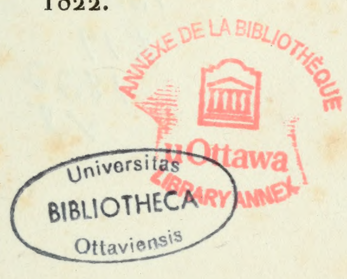


PARIS,

ACHILLE JOURDAN, LIBRAIRE,

RUE GÎT-LE-COEUR, N°. 4.

1822.



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.

ASIE.

LIVRE QUATRIÈME,

CONTENANT LA CHINE.

CHAPITRE PREMIER.

Précis de différens voyages à la Chine, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours.

C'EST peu de temps après les conquêtes de Gengiskan dans l'Asie, et sous le règne des empereurs tartares, ses successeurs, que quelques Européens pénétrèrent dans la grande

Tartarie et jusqu'à la Chine, non par la grande mer, dont la route n'était pas encore ouverte, mais en traversant par terre les contrées du nord qui avoisinent ce grand empire.

Un des premiers que ce chemin y conduisit, fut Rubruquis, cordelier flamand. Comme ses descriptions sont assez étendues et semées de détails intéressans, il fut long-temps avec Marc-Pol, le guide principal pour ces pays éloignés : l'objet de son voyage est remarquable. Dans le temps que saint Louis attendait dans l'île de Cypre le moment de s'embarquer pour la Syrie, quelques chrétiens d'Arménie, prêtres nestoriens, et quelques religieux missionnaires, qui étaient parvenus à la cour du khan des Tartares à la faveur des correspondances de commerce que la puissance de ce peuple conquérant ouvrait alors dans toutes les parties de l'Asie, firent écrire au roi de France que le khan voulait se convertir au christianisme, et qu'une ambassade de la part d'un prince tel que saint Louis achèverait de l'y déterminer. Ils firent même partir des envoyés d'un petit prince tartare qui habitait vers les frontières de la Perse, et qui assurèrent que leur maître s'était converti. Ces envoyés et les lettres des religieux persuadèrent saint Louis. Il se hâta de dépêcher vers le khan trois religieux jacobins, deux secrétaires, deux officiers de sa maison, et le cordelier Rubruquis. Saint Louis avait été fort mal informé. Le khan, nommé dans nos his-

toires Mangou-khan, avait à sa cour des prêtres de toutes les religions, des mahométans, des idolâtres, des nestoriens. Il s'amusait quelquefois de leurs querelles. Quant à sa croyance, il paraît que c'était l'unité d'un Dieu, et le culte rendu à des divinités inférieures, mêlé des superstitions des devins. C'est du moins ce qui résulte de sa profession de foi, telle que la rapporte l'ambassadeur cordelier.

« Les Mogols croient qu'il n'y a qu'un Dieu, et lui adressent des vœux sincères. Comme il a mis plusieurs doigts à la main, de même il a répandu diverses opinions dans l'esprit des hommes. Dieu a donné l'Écriture aux chrétiens, mais ils ne la pratiquent guère. On n'y trouve pas qu'il soit permis de se décrier les uns les autres, ni que pour de l'argent on doive abandonner les voies de la justice. » Rubruquis approuva toutes les parties de ce discours. Il entreprit ensuite de se justifier lui-même; mais le khan l'interrompit en l'assurant qu'il ne prétendait faire aucune application personnelle. Il répéta : « Dieu vous a » donné l'Écriture, et vous ne l'observez pas : » il nous a donné les devins, nous suivons » leurs préceptes, et nous vivons en paix. »

Cette audience se donnait à Caracorum, dans le désert de Coby. Rubruquis, en partant de Constantinople, s'était embarqué sur l'Euxin, avait débarqué en Crimée, traversé le Don et le Volga, puis le désert entre ce fleuve et l'Iaïk au nord de la mer Caspienne;

enfin les contrées qui s'étendent jusqu'à la mer d'Aral. Il voyagea ensuite dans le Turkestan, et arriva dans le pays des Mogols, où le khan tenait sa cour.

Quelques années après, Marco Polo, ou Marc-Pol, négociant vénitien et voyageur célèbre, que son commerce avait conduit dans l'Asie mineure, traversa l'Arménie, la Perse et le désert qui la sépare de la Tartarie, et pénétra jusqu'à la Chine. C'est lui qui, le premier, accrédita l'histoire du Vieux de la Montagne, répétée depuis par nos historiens. Il place ses états dans un pays qu'il appelle *Mulebel*, dans des montagnes voisines de la Perse : « Ce prince, nommé *Aladin*, entretenait, dit-il, dans une vallée, de beaux jardins et de jeunes filles d'une beauté charmante, à l'imitation du paradis de Mahomet. Son amusement était de faire transporter les jeunes hommes dans ce paradis, après les avoir endormis par quelque potion, et de leur faire goûter, à leur réveil, toutes sortes de plaisirs pendant quatre ou cinq jours. Ensuite, dans un autre accès de sommeil, il les renvoyait à leurs maîtres, qui, les entendant parler avec transport d'un lieu qu'ils prenaient effectivement pour le paradis, promettaient la jouissance continuelle de ce bonheur à ceux qui ne manqueraient pas de courage pour défendre leur prince. » Une si douce espérance les rendait capables de tout entreprendre; et le Vieux de la Montagne se servit d'eux pour faire tuer plusieurs princes. Il

avait deux lieutenans, l'un près de Damas, et l'autre dans le Kourdistan. Les étrangers qui passaient par ses terres étaient dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Mais Oulaou, ou Holagou, prit son château par famine, après trois ans de siége, et lui fit donner la mort. Observons que Marc-Pol n'est pas renommé par sa véracité, et que cette histoire n'a jamais eu d'autre garant que lui.

Quoique les relations de Marc-Pol aient paru, avec raison, suspectes à quelques égards, cependant ses observations ont été confirmées sur beaucoup d'articles, et nous réunirons ici ce qu'il a semé de plus curieux dans le récit de sa route depuis le désert jusqu'à la Chine. Les Tartares le nomment *Lop*, du nom d'une grande ville de la dépendance du khan, située à l'entrée du désert, dont la situation est entre l'est et le nord-est. Il ne faut pas moins d'un an, si l'on en croit Marc-Pol, pour arriver au bout de cette vaste solitude, ni moins d'un mois pour la traverser dans sa largeur : on n'y trouve que des sables et des montagnes stériles. Cependant il s'y présente de l'eau tous les jours, mais souvent en très-petite quantité, et fort amère en deux ou trois endroits. Les marchands qui traversent le désert de Lop sont obligés d'y porter des provisions : on n'y voit aucune espèce d'animaux.

Après avoir traversé ce désert de l'est au nord-est, on arrive dans la province de Taugal : celle de Kamoul, qui en dépend, ren-

ferme quantité de châteaux et de villes ; sa capitale porte le même nom. Ce pays touche à deux déserts : le *grand*, dont on vient de parler ; et le *petit*, qui n'a que trois journées de longueur. Kamoul produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Les habitans sont idolâtres : leur temps se passe dans toutes sortes d'amusemens, tels que la danse. Lorsqu'un voyageur s'arrête dans quelque maison, le maître ordonne à sa famille de lui obéir pendant tout le séjour qu'il y fait. Il quitte lui-même sa maison, et laisse à l'étranger l'usage de sa femme, de ses filles et de tout ce qui lui appartient. Les femmes du pays sont fort belles : Mangou-khan voulut les délivrer d'un asservissement si honteux; mais, trois ans après, à l'occasion de quelque disgrâce qui était arrivée à la nation, et qu'elles regardèrent comme une punition du changement de leur usage, elles firent prier le khan de rétracter ses ordonnances. Il leur répondit : « Puisque vous désirez ce qui fait votre honte, » je vous accorde votre demande. »

Marc-Pol rapporte une singulière coutume du Thibet: le goût des habitans ne leur faisant pas désirer la virginité dans leurs femmes, l'usage du pays est d'amener de jeunes filles aux étrangers pour leur servir d'amusement pendant leur séjour. Une fille, au départ de son galant, lui demande quelque petit présent, comme un témoignage de la satisfaction qu'il a reçue d'elle. On ne la voit plus paraî-

tre sans cette nouvelle preuve de sa complaisance, dont elle se fait un ornement; et celles qui peuvent en montrer le plus jouissent d'une réputation distinguée ; mais le mariage les prive de cette liberté , et les hommes observent soigneusement entre eux de ne pas troubler le repos des maris.

Dans une autre contrée tartare, qu'il nomme *Corouzan*, il a observé des usages qui ne sont pas moins extraordinaires. Ceux qui ont commis des crimes portent sur eux du poison, et le prennent aussitôt qu'ils sont arrêtés, pour se garantir des tourmens d'une rigoureuse question; mais les magistrats ont trouvé le moyen de le leur faire rejeter en leur faisant avaler de la fiente de chien. Avant qu'ils eussent été subjugués par le khan, ils poussaient la barbarie jusqu'à tuer les étrangers auxquels ils voyaient de l'esprit et de la beauté , dans l'espérance que ces qualités demeureraient à leur nation.

La province de Corouzan produit des serpens longs de dix brasses , et gros de quatre ou cinq pieds. Ils ont vers la tête deux petits pieds armés de griffes, les yeux plus grands que ceux d'un bœuf, et fort brillans, la gueule assez grande pour avaler un homme , les dents larges et tranchantes. La chaleur les oblige à se tenir cachés pendant le jour, mais ils cherchent leur proie pendant la nuit. Les habitans les prennent en semant des pointes de fer dans le sable , au long des traces qu'ils font pour

aller boire : ils en mangent la chair, qu'ils trouvent délicieuse.

Cinq journées à l'est du Corouzan, on trouve la province de Kardom. C'est un usage des habitans de s'incruster les dents de petites plaques d'or. Les hommes se font, avec une aiguille et de l'encre, des raies noires autour des jambes et des bras. Leur unique occupation est l'usage de la chasse et l'exercice des armes. Ils abandonnent les soins domestiques à leurs femmes et aux esclaves qu'ils prennent à la guerre, ou qu'ils achètent. Aussitôt qu'une femme a mis au monde un enfant, elle se lève, elle lave son fruit et l'habille. Le mari se met au lit avec l'enfant, s'y tient pendant quarante jours, et reçoit les visites, tandis que sa femme apporte les bouillons, prend soin des affaires et nourrit l'enfant de son sein.

Le séjour ordinaire des habitans est dans des montagnes sauvages, dont le mauvais air est mortel aux étrangers : ils se nourrissent de riz et de viande crue ; leur liqueur est du vin de riz ; ils n'ont pas d'idoles, mais ils rendent un culte au plus âgé de chaque famille, comme à l'être auquel ils doivent tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils possèdent. Ils n'ont aucune sorte de caractères : leurs contrats se font avec des tailles de bois, dont chaque partie garde la sienne, que le créancier remet après avoir été payé.

On ne connaît pas de médecins dans les provinces de Kaindou, de Vokham et de Co-

rouzan. Si quelqu'un tombe malade, la famille appelle les prêtres, qui se mettent à chanter et à danser au son de leurs instrumens. Le diable, dit Marc-Pol, ne manque pas d'entrer dans le corps de quelqu'un d'entre eux. Les autres s'en aperçoivent, et finissent leur danse par consulter le possédé. Ils supplient l'esprit d'implorer la Divinité offensée, et promettent que, si le malade en revient, il leur offrira quelque partie de son sang. Lorsque le prêtre juge la maladie mortelle, il assure que la Divinité ne veut pas se laisser fléchir, parce que l'offense est trop grande; mais s'il voit quelque apparence de guérison, il ordonne qu'un certain nombre d'autres prêtres, avec leurs femmes, aient à sacrifier un certain nombre de beliers à tête noire. Aussitôt on allume des flambeaux; la maison est parfumée; on égorge les beliers, qu'on fait cuire à l'eau; le sang et le bouillon sont jetés en l'air, tandis que les prêtres recommencent à danser avec leurs femmes. Ils prétendent alors que la Divinité est apaisée; et, se mettant à table, ils mangent avidement la chair des victimes.

Marc-Pol parle avec admiration d'une ville chinoise qu'il appelle *Quin-Sai*, capitale d'une province du même nom, et que les géographes ne savent où placer. Il faut observer que, Marc-Pol ayant écrit en vénitien, et étant traduit en latin, la plupart des noms qu'il cite sont étrangement défigurés. D'ailleurs il est prouvé que plusieurs contrées et plusieurs

villes de la Chine ont changé de nom en changeant de maître ; enfin les invasions des Tartares ont ruiné beaucoup de pays, et fait disparaître beaucoup de villes florissantes, qui depuis ont été remplacées. Nous croyons ne devoir pas omettre ce que dit Marc-Pol de la ville de Quin-Sai, qui sans doute était une des principales de l'empire, et qui nous donnera une idée de ce qu'était la Chine au treizième siècle.

Marc-Pol, qui avait vu plusieurs fois Quin-Sai, en donne une description fort détaillée. Il fait observer que le mot de *Quin-Sai* signifie *du ciel*, et qu'en effet elle n'a rien d'égal dans le monde. « C'est un véritable paradis terrestre ; on lui donne cent milles de tour : cette grandeur extraordinaire vient principalement de ses rues et de ses canaux, qui sont fort larges ; elle a d'ailleurs de très-grands marchés. D'un côté de Quin-Sai est un lac d'eau douce, et de l'autre côté une grande rivière qui, entrant dans la ville par plusieurs endroits, et charriant toutes ses immondices, passe au travers du lac, et va se jeter dans l'Océan, à vingt-cinq milles est-nord-est. Elle a, près de son embouchure, une ville nommée *Gampu*, où mouillent les vaisseaux qui arrivent de l'Inde. Les canaux de Quin-Sai sont couverts d'une multitude de ponts, qu'on fait monter au nombre de douze mille, et dont quelques-uns sont si hauts, qu'un vaisseau passe dessous avec son mât dressé, tandis que

les chariots et les chevaux passent par-dessus. Du côté qui restait ouvert, les anciens rois ont ceint la ville d'un large fossé, qui n'a pas moins de quarante milles de long, et qui reçoit son eau de la rivière. La terre qu'on en a tirée sert comme de rempart.

» Entre une infinité de marchés qui sont distribués dans toute la ville, on en compte dix principaux, dont chacun forme un carré de deux milles. Ils sont à quatre milles de distance l'un de l'autre, et font tous face à la principale rue, qui a quarante brasses de largeur, et qui traverse toute la ville. On voit à Quin-Sai un grand nombre de palais avec leurs jardins, mêlés entre les maisons des marchands. La presse est si grande dans les rues, qu'on a peine à comprendre d'où l'on peut tirer assez de vivres pour nourrir tant de monde. Un officier de la douane assura Marc-Pol qu'il s'y consommait tous les jours trois somas de poivre, chaque soma contenant deux cent trente-trois livres ; par où l'on doit juger quelle devait être la quantité des autres provisions. Des deux côtés de la grande rue est un pavé large de dix brasses ; le milieu est de gravier, avec des passages pour l'eau. On aperçoit de tous côtés de longs chariots capables de contenir six personnes, et qui sont à louer, pour prendre l'air ou pour d'autres usages. Toutes les autres rues sont pavées en pierre. Derrière le marché coule un grand canal, bordé de spacieux magasins de pierre,

pour les marchandises de l'Inde et d'autres lieux.

» Dans ces marchés, où quantité de rues aboutissent, il se rassemble trois fois la semaine quarante ou cinquante mille personnes qui apportent par les canaux une si grande abondance de toutes sortes de légumes, de viande et de gibier, que quatre canards s'y donnent pour quatre sous de Venise. Entre les fruits, on y trouve d'excellentes poires qui pèsent jusqu'à dix livres. Le raisin y vient de divers autres lieux, parce qu'il ne croît point de vignes aux environs de Quin-Sai; mais on y apporte chaque jour, de la mer et du lac, une prodigieuse quantité de poisson frais. Tous les marchés sont environnés de maisons fort hautes, avec des boutiques où l'on vend toutes sortes de marchandises. Quelques-unes ont des bains d'eau froide et d'eau chaude; les premiers, pour les habitans du pays, qui ont dès leur enfance l'usage de s'y laver tous les jours; les autres, pour les étrangers qui ne sont pas accoutumés à l'eau froide.

» Il n'y a pas de ville au monde où l'on trouve tant de médecins, d'astrologues et de femmes publiques. A chaque coin des marchés est un palais où réside un magistrat qui juge tous les différens du commerce, et qui veille sur la garde des ponts.

» Les habitans du pays ont le teint blanc. La plupart sont vêtus de soie, qu'ils ont en fort grande abondance. Leurs maisons sont

belles. Ils les ornent de peintures et de meubles précieux. Leur caractère est fort doux. On n'entend guère parler entre eux de querelles ni de disputes. Ils vivent avec tant d'union, qu'on croirait chaque rue composée d'une même famille. L'état conjugal est si respecté, que la jalousie est une passion qu'ils connaissent peu. Ils regardent comme une infamie de prononcer un mot trop libre devant une femme mariée.

» Ils sont extrêmement civils pour les étrangers, et toujours prêts à les aider de leurs conseils dans toutes leurs affaires; mais ils ont peu d'inclination pour la guerre : on ne voit même aucune arme dans leurs maisons. Les artisans sont divisés en douze principales professions, dont chacune a mille boutiques, et chaque boutique une maison pour le travail où le maître a sous lui depuis dix jusqu'à quarante ouvriers. Quoique la loi oblige un fils d'embrasser la profession de son père, elle permet à ceux qui se sont enrichis de se dispenser eux-mêmes du travail et de porter des habits fort riches, surtout à leurs femmes. Chaque rue a des tours de pierre pour mettre en sûreté les meubles et les marchandises dans les incendies, auxquels les maisons de bois sont fort exposées. Le lac est environné de beaux édifices, de grands palais, de temples et de monastères. Il a deux îles vers le centre, et chaque île un palais avec une multitude d'appartemens, où les habitans vont célébrer des

mariages et d'autres fêtes. Les barques qui servent au passage ou à la promenade sont couvertes d'un pavillon plat qui forme une espèce de chambre peinte avec beaucoup de propreté. Les bateliers sont dessus avec leurs avirons, et n'ont pas besoin de voiles, parce que l'eau a peu de profondeur. Les habitans de la ville viennent se réjouir le soir dans ce lieu avec leurs femmes et leurs amis, s'ils n'aiment mieux s'amuser à parcourir la ville dans des chariots.

» On voit à Quin-Sai un grand nombre de riches hôpitaux fondés par les anciens rois. On y transporte ceux à qui la maladie ôte le pouvoir de travailler; mais, lorsqu'ils sont rétablis, on les oblige de retourner au travail.

» Les marchés sont remplis d'astrologues, qu'on va consulter à chaque occasion. Il ne se fait pas un mariage, il ne naît pas un enfant sur lequel on ne les interroge pour savoir à quel bonheur on doit s'attendre. A la mort de quelque personne de distinction, la famille, vêtue de toile grossière, accompagne le corps jusqu'au bûcher, avec des instrumens de musique et des chants à l'honneur des idoles. Elle jette dans le feu diverses figures de papier.

» La plupart des ponts de Quin-Sai ont une garde de dix hommes, cinq pour le jour et cinq pour la nuit. Dans chaque corps-de-garde on place un grand bassin sur lequel on frappe les heures, qui commencent au lever du soleil,

et qui finissent lorsqu'il se couche, pour recommencer ainsi successivement. Les gardes font des patrouilles dans leur quartier. Ils doivent examiner s'il y a de la lumière dans quelque maison, ou s'il arrive à quelqu'un d'en sortir après le temps marqué pour la retraite de la nuit. Dans les incendies, la garde des ponts se rassemble de divers endroits pour mettre les meubles et les marchandises en sûreté, soit dans les barques ou dans les îles du lac, ou dans les tours dont on a parlé. Il n'est permis alors de sortir qu'à ceux dont les maisons sont en danger. »

Marc-Pol vit l'état du revenu de Quin-Sai, et le rôle des habitans tel qu'il fut dressé pendant le séjour qu'il fit en cette ville. On y comptait cent soixante tomans de feux ou de maisons; chaque toman de dix mille : ce qui faisait seize cent mille familles. Il n'y avait dans ce nombre qu'une seule église nestorienne. Chaque maître de maison était obligé d'avoir en écrit sur sa porte les noms des personnes de l'un et de l'autre sexe, dont la famille était composée, et le nombre même de ses chevaux. Il devait marquer les accroissemens et les diminutions. Cet ordre s'observait dans toutes les villes du Katay. De même les maîtres d'hôtellerie étaient obligés d'écrire les noms de leurs hôtes, et le temps de leur départ, sur un livre qu'ils devaient envoyer chaque jour aux magistrats qui résidaient aux coins des marchés publics. Les pauvres, qui n'ont pas le pouvoir

d'élever leurs enfans sont, libres de les vendre aux riches.

Le tableau que trace Marc-Pol des Tartares du treizième siècle, sous les successeurs de Gengis-khan, donne l'idée d'une nation beaucoup moins barbare qu'on ne serait porté a le croire, et prouve qu'il n'y a point de grande puissance sans police et sans gouvernement, et que toute conquête amène une législation. Il cite de Koublay-khan des traits de sagesse qui honoreraient l'administration la plus éclairée.

Les Tartares comptent le temps par un cycle de douze années, dont chacune porte le nom de quelque animal. Ainsi la première se nomme l'année du lion, la seconde celle du bœuf, la troisième celle du dragon, la quatrième celle du chien, etc. Un Tartare à qui l'on demande son âge répond qu'il est né à telle minute de telle heure et de tel jour de l'année du lion, etc.

Lorsqu'une fille et un garçon de différentes familles meurent sans avoir été mariés, l'usage des parens est de les marier après leur mort. On écrit le contrat, qui est brûlé avec les figures, les habits, la monnaie de papier, les domestiques, les bestiaux et les autres victimes consacrées aux funérailles. Tous ces biens, disent les Tartares, passent dans l'autre monde par le moyen de la fumée, et servent aux besoins des morts. Ils pensent aussi que ces mariages posthumes sont ratifiés dans le ciel.

Leurs troupes sont divisées en corps de dix, de cent, de mille et de dix mille hommes. Une

compagnie de cent hommes porte le nom de *fouck;* une escouade de dix, celui de *toman.* Ils ont toujours des gardes avancées pour se garantir de toutes sortes de surprises. Chaque cavalier mène dix-huit chevaux, dont les jumens font le plus grand nombre. Ils portent aussi en campagne leurs tentes légères pour se mettre à couvert des injures de l'air. Leur nourriture, dans ces expéditions, est du lait sec, qui forme une espèce de pâte. Ils font cuire le lait; de la crème ils font du beurre; le reste, ils le font sécher au soleil : chacun en porte dix livres dans un petit sac; et le matin, lorsqu'on se met en marche, on en mêle une demi-livre avec de l'eau dans un petit flacon de cuir, où le mouvement du cheval en fait l'unique préparation pour le dîner. Dans les occasions où les Tartares attaquent une armée, ils voltigent de côté et d'autre, en se servant de leurs armes à feu; quelquefois ils feignent de fuir, et chacun tire en fuyant. S'ils s'aperçoivent que l'ennemi s'ébranle, ils se réunissent pour le poursuivre; mais, du temps de Marc-Pol, ils étaient mêlés avec d'autres nations dans toutes les parties de l'empire, ce qui rendait leurs usages moins uniformes.

La punition pour les petits larcins consiste à recevoir un certain nombre de coups de bâton, qui monte quelquefois jusqu'à cent, mais que le juge ordonne toujours par sept, c'est-à-dire que la sentence porte ou sept, ou dix-sept, ou vingt-sept, etc.; mais s'il est question

d'un cheval ou de quelque autre vol de cette importance, le coupable est coupé en deux par le milieu du corps avec un sabre, à moins qu'il ne puisse racheter sa vie en restituant deux fois la valeur de ce qu'il a pris. Ils marquent leurs bestiaux avec un fer chaud, et les laissent sans garde dans les pâturages. Un criminel qui a mérité la prison n'y est jamais retenu plus de trois ans; mais en lui rendant la liberté, on le marque à la joue.

A l'égard de leur religion, ils reconnaissent une divinité, et le mur de leur chambre n'est jamais sans une tablette, sur laquelle on lit en gros caractère : *le grand Dieu du ciel.* Ils brûlent chaque jour de l'encens devant cette espèce d'autel, et, levant la tête, ils grincent trois fois des dents, en priant ce grand Dieu de leur conserver la santé et la raison : c'est à quoi se bornent leurs demandes. Ils ont un autre dieu qu'ils nomment *Notigay*, et dont ils reconnaissent l'empire sur les choses terrestres, sur leurs familles, leurs troupeaux et leurs blés. Les honneurs qu'ils lui rendent ne sont pas différens de ceux qu'ils adressent au dieu du ciel; ils lui demandent du beau temps, des fruits, des enfans, et d'autres biens.

Au delà de la Tartarie est la *Région des Ténèbres;* c'est ainsi que Marc-Pol nomme la Sibérie, parce qu'en continuant d'avancer vers le nord, on n'est éclairé pendant la plus grande partie de l'hiver que par un faux jour; le soleil ne s'y élève pas au-dessus de l'horizon.

Les habitans de ce triste pays ont le teint pâle; mais ils sont d'assez grande taille ; ils vivent sans chefs, et sont peu différens des bêtes. Les Tartares profitent souvent de l'obscurité de leur climat pour enlever leurs bestiaux et dérober leurs fourrures, qu'ils trouvent meilleures que celles de Tartarie. Ils prennent en été les animaux qui fournissent ces belles peaux, et les vont vendre jusqu'en Russie. Marc-Pol, tournant ses observations sur la Russie, en parle comme d'une vaste région qui s'étend jusqu'à l'Océan, et qui est bordée au nord par celle des Ténèbres. Les habitans sont chrétiens grecs; ils sont blonds et d'une fort belle figure. Ils paient, dit Marc-Pol, un tribut aux Tartares de l'ouest. Leur pays produit en grande abondance des fourrures, de la cire, des minéraux, et beaucoup d'argent.

Koublay - khan avait quatre femmes légitimes, dont le fils aîné était reconnu pour l'héritier de la couronne impériale. Elles portaient le titre d'*impératrice*, et chacune avait sa cour composée de trois cents dames, et d'une infinité de servantes et d'eunuques. On comptait dans chaque cour jusqu'à dix mille domestiques. Les concubines étaient en grand nombre, et presque toutes de la tribu d'Oungut. Koublay envoyait, de deux en deux ans, des ambassadeurs à cette tribu pour en amener une recrue de quatre ou cinq cents jeunes beautés.

Lorsque ces belles filles étaient arrivées, il nommait des commissaires pour les examiner

et fixer leur prix, depuis seize jusqu'à vingt-deux carats. Celles de vingt ou plus étaient présentées au khan, qui les faisait examiner encore par d'autres commissaires. Trente des plus parfaites étaient confiées aux femmes des barons pour reconnaître si elles ne ronflaient pas dans leur sommeil, si elles n'avaient pas quelque odeur désagréable, ou quelque autre défaut dans leur personne ou dans leur conduite. Cinq d'entre celles à qui il ne manquait rien pour plaire étaient destinées à passer successivement trois jours et trois nuits dans la chambre du khan. Les autres étaient logées dans un appartement voisin pour lui servir à boire et à manger, et tout ce qui leur était demandé par les cinq femmes de garde. Celles d'un prix inférieur étaient employées à la pâtisserie et à d'autres offices du palais. Quelquefois le khan les donnait en mariage à ses gentilshommes avec de riches dots.

Aux grands jours de fête, la table du khan est placée du côté septentrional de la salle, où il s'assied le visage tourné au sud. A sa droite est la première impératrice; ses fils et les autres princes du sang sont à sa gauche, mais leurs tables sont si bas au-dessous de la sienne, qu'à peine leurs têtes toucheraient-elles à ses pieds : cependant la place du fils aîné est plus haute que celles des autres. Le même ordre s'observe pour les femmes : celles des princes du sang sont assises du côté gauche, plus bas que l'impératrice, et sont au-dessus de celles des

seigneurs et des officiers, qui les suivent dans le degré convenable à leur rang, mais la plupart assises sur des tapis, parce que les tables ne suffisent pas pour le nombre. A chaque porte sont placés deux gardes d'une taille extraordinaire, avec des bâtons à la main, pour empêcher qu'on ne touche au seuil. Si quelqu'un avait cette hardiesse, ils doivent le dépouiller de ses habits, qu'il est obligé de racheter par une somme d'argent, ou en recevant un certain nombre de coups. Tous les domestiques ont la bouche couverte d'une pièce d'étoffe de soie, afin que les alimens ou les liqueurs du khan ne soient pas souillés de leur haleine. Lorsqu'il demande à boire, la demoiselle qui présente la coupe fait trois pas en arrière et fléchit les genoux : à ce signe tous les barons et le reste de l'assemblée se prosternent, et la musique se fait entendre.

Les Tartares n'épargnent rien pour célébrer avec éclat le jour de la naissance du khan. La fête du nouvel an, qui commence au mois de février, est encore plus solennelle. Tout le monde paraît en habit blanc, qui passe pour une couleur heureuse, dans l'espérance que la fortune leur sera favorable pendant toute l'année. C'est le jour auquel les gouverneurs des provinces et des villes envoient à l'empereur des présens en or et en soie, des perles et des pierres précieuses, des étoffes blanches, des chevaux, et autres dons de la même couleur. L'usage des Tartares entre eux est aussi de se

faire des présens de couleur blanche. Les personnes aisées s'envoient mutuellement neuf fois neuf, c'est-à-dire, quatre-vingt-une choses de la même nature, soit en or ou en étoffe, ou en toute autre espèce. Cet usage procure quelquefois cent mille chevaux au khan. C'est dans la même fête que les cinq mille éléphans de l'empereur sont amenés à la cour couverts de tapis brodés, et portant chacun deux malles remplies de vases d'or et d'argent. Les chameaux paraissent aussi en caparaçons de soie, chargés des ustensiles qui servent aux emplois du palais.

Dès le matin de ce grand jour, les rois, les barons, les généraux, les soldats, les médecins, les astrologues, les fauconniers, les gouverneurs de provinces et les autres officiers de l'empire, s'assemblent dans la grande salle du palais, et, faute d'espace, dans une cour voisine où le khan peut les voir. Lorsqu'ils sont tous placés dans l'ordre de leurs emplois, un grand homme, à qui Marc-Pol attribue l'air d'un évêque, se lève et crie d'une voix haute: « Prosternez-vous et adorez. » Aussitôt toute l'assemblée se prosterne et baisse le front jusqu'à terre. Le même officier répond : « Que le ciel maintienne notre maître en vie et en bonne santé. » On recommence quatre fois cette cérémonie; ensuite le prélat s'approche de l'autel richement orné, où le nom du khan est écrit sur une tablette rouge : il prend un encensoir, dont il parfume avec beaucoup de

respect l'autel et le nom. Chacun reprend sa place. On apporte alors tous les présens, après quoi les tables sont couvertes, et l'empereur donne un grand festin à l'assemblée. Pour dernière scène, on amène un lion apprivoisé, qui, se couchant aux pieds du khan comme un agneau, semble le reconnaître pour son maître.

Dans l'espace d'un mille autour du palais où le khan fait sa résidence, il règne un si profond silence, qu'on n'y entend jamais le moindre bruit : on n'a pas même la liberté de cracher dans le palais, et les barons font porter près d'eux, pour cet usage, un petit vase couvert. Ils sont obligés d'ôter leurs bottines et d'en prendre de cuir blanc, pour ne pas souiller les tapis qui couvrent le pavé de chaque salle.

Pendant les trois mois que l'empereur passe à Cambalu, les chasseurs qui lui appartiennent dans toutes les provinces voisines du Catay sont continuellement occupés à la chasse. Ceux qui ne sont pas à plus de trente journées de la cour impériale envoient au khan, par des barques et des fourgons, toutes sortes de gros gibier, tel que des cerfs, des ours, des chevreuils, des sangliers, des daims, etc. Tous ces animaux arrivent sans corruption, parce qu'on a pris soin de les éventrer; mais les chasseurs qui sont à quarante journées de la cour n'envoient que les peaux pour les armures et pour d'autres usages. On dresse pour les chasses

du khan, des loups, des léopards et des lions. Le poil de ces lions offre des étoiles de diverses couleurs, blanches, noires et rouges. On est surpris de la force et de l'adresse avec laquelle ils prennent des taureaux et des ânes sauvages, des ours et des animaux de cette grosseur. On en porte deux dans un chariot, avec un chien dont on se sert pour les apprivoiser, et l'on observe de marcher contre le vent, afin que les bêtes ne s'aperçoivent pas de leur approche à l'odeur. Le khan fait apprivoiser aussi des aigles qui prennent le lièvre, le chevreuil, le daim et le renard : il s'en trouve de si fiers, qu'ils attaquent les loups, qu'ils incommodent assez pour donner aux chasseurs le moyen de les prendre sans peine et sans danger. Cette méthode d'apprivoiser l'animal de proie, de plier la fierté de l'hôte des forêts, et de changer des monstres féroces en troupeaux esclaves et en chasseurs disciplinés, cette coutume des nations sauvages, inconnue aux peuples policés, a quelque chose d'imposant et de guerrier qui tient à la dignité de l'homme, et qui semble lui rendre son empire naturel sur tous les êtres animés qui peuplent ce globe.

Bayern et Mingan, deux frères du khan, qui portaient le titre de *chivichis*, c'est-à-dire d'intendans des chasses, commandaient chacun dix mille hommes. Ces deux corps avaient leur livrée de chasse; l'un, rouge; l'autre, bleu céleste. Ils nourrissaient cinq mille chiens

de meute et d'autres espèces différentes. Dans les chasses, un des deux corps marchait à la droite de l'empereur, l'autre à sa gauche : ils occupaient ainsi l'espace d'une journée de chemin dans la plaine ; de sorte qu'il n'y avait pas de bête qui pût leur échapper. Le khan, marchant au milieu d'eux, prenait beaucoup de plaisir à voir poursuivre les cerfs et les ours par ses chiens. Depuis le commencement d'octobre jusqu'à la fin de mars, les chivichis étaient obligés de fournir chaque jour à la cour un millier de têtes de bêtes, sans y comprendre les cailles et le poisson. Par une tête, on entendait ce qui suffit pour la nourriture de trois hommes.

Au mois de mars, le grand-khan s'éloignait de Cambalu l'espace d'environ deux journées, en tirant au nord-est vers l'Océan ; il était suivi de dix mille fauconniers qui, portant des faucons, des gerfauts, des éperviers et d'autres oiseaux de proie, se divisaient en compagnies de cent ou deux cents pour commencer la chasse. La plupart des oiseaux qui se prenaient étaient apportés aux pieds du monarque qui, étant incommodé de la goutte, était assis dans une litière portée par deux éléphans : cette voiture était couverte de peaux de lions, et doublée de drap d'or. Le khan avait près de sa personne douze faucons choisis, et douze courtisans de ses favoris ; il était environné d'une partie de sa garde et d'un grand nombre d'hommes à cheval, qui avertis-

saient les douze fauconniers lorsqu'ils voyaient paraître des faisans, des grues ou d'autres oiseaux : on découvrait alors la litière, on lâchait les faucons, et sa majesté paraissait fort amusée de ce spectacle.

Outre les deux corps de dix mille hommes, il y en avait un troisième du même nombre qui suivait les faucons deux à deux lorsqu'ils avaient pris l'essor, pour les aider dans l'occasion. Ils portaient le nom de *taskaols*, qui signifie *observateurs* ou *marqueurs*. Leur principal emploi était de rappeler les faucons avec un sifflet. Chaque faucon portait au pied une petite plaque d'argent, sur laquelle était le nom de son maître : s'il arrivait que la marque s'égarât et qu'il ne pût être reconnu, celui qui le trouvait devait le rendre à un baron nommé *bulangazi*, c'est-à-dire *gardien des choses qui n'ont pas de maître*, sous peine d'être traité comme un voleur. Tout ce qui se perdait pendant la chasse devait être porté au bulangazi, qui avait, pour cette raison, son quartier sur une éminence, avec une enseigne déployée pour le faire reconnaître.

La chasse continuant ainsi pendant tout le cours de la route, on arrivait enfin dans une grande plaine nommée *Kakzaromodin*, où l'on avait préparé un camp de dix mille tentes, qui avait dans l'éloignement l'apparence d'une grande ville. La principale tente était celle du khan, composée de plusieurs parties, dont la première pouvait contenir dix mille soldats,

sans y comprendre les barons et les autres seigneurs : la porte faisait face au sud. A l'est était une autre tente, qui servait de salle d'audience : celle d'après était la chambre de lit du khan, dont le pavillon était soutenu par trois piliers d'une belle sculpture, couverts de peaux de lions rayées pour les garantir de la pluie : l'intérieur était tendu des plus riches peaux d'hermine et de martre. Marc-Pol remarque ici que les Tartares donnent à la peau de martre le nom de *reine des peaux*, et qu'elles sont quelquefois si chères, qu'une paire de vestes revient à deux mille sultanins d'or. Les cordes qui soutiennent le pavillon sont de soie. Il y a aussi des tentes pour les femmes, les enfans et les concubines du khan. Plus loin sont celles qui servent de logement aux oiseaux de proie.

Le khan continue sa marche dans la même plaine. On y prend un nombre infini de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux. Personne n'a la liberté de chasser dans aucune province du Catay, du moins à plusieurs journées de la route impériale : il n'est pas même permis de garder des chiens ni des oiseaux de proie, surtout depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre. Toute sorte de chasse est alors défendue ; et de là vient que le gibier y est en si grand nombre.

La cour des douze barons est le conseil de guerre du khan : elle se nomme *thay*, c'est-à-dire *la haute-cour* ; c'est elle qui dispose des

emplois militaires ; mais il y a douze autres barons qui forment le conseil des trente-quatre provinces de l'empire, et qui ont un magnifique palais à Cambalu. Chaque province y a son juge, et quantité de notaires dans des appartemens séparés. Cette cour de justice se nomme *fing*, ou *la seconde cour*. Elle a le droit de choisir des gouverneurs de province, dont elle présente les noms au khan, qui confirme son choix. Elle est chargée aussi du revenu de l'empire. Ces deux cours ne reconnaissent pas d'autre supérieur que le khan.

Ce monarque envoie chaque année des commissaires dans les provinces, pour s'informer si les grains ont souffert quelque dommage des tempêtes, des sauterelles, des vers, ou d'autre cause. Dans ces temps de calamité publique il dispense du tribut les cantons qui ont fait des pertes considérables ; il fournit du grain de ses greniers pour la nourriture des habitans, et pour ensemencer leurs terres. C'est dans cette vue que, profitant des années d'abondance, il fait d'immenses provisions qu'il garde l'espace de trois ou quatre ans, et qu'il vend trois quarts au-dessous du prix commun, lorsque le peuple est affligé de la moindre disette. De même, si la mortalité se met parmi les bestiaux, il répare les pertes sur ceux du tribut. Lorsque le tonnerre est tombé sur quelque bête, il ne lève pendant trois ans aucun tribut sur le troupeau, quelque nombreux qu'il puisse être. Cet accident

passe pour un châtiment du ciel, et fait juger que, Dieu étant irrité contre le maître du troupeau, son malheur ne peut manquer d'être contagieux.

L'attention de l'empereur s'étend aussi sur les ouvriers qui travaillent aux chemins publics. Dans les cantons fertiles, il fait border les grandes routes de deux rangées d'arbres, à peu de distance l'un de l'autre. Dans les terrains sablonneux, il fait aligner des pierres ou des piliers pour le même usage. Ces ouvrages ont leurs inspecteurs. Koublay aimait beaucoup les arbres, parce que les astrologues l'avaient assuré qu'ils servent à prolonger la vie.

Lorsqu'il apprenait qu'une famille de Cambalu était tombée dans la misère, ou que, n'étant point en état de travailler, elle manquait des nécessités ordinaires de la vie, il lui envoyait une provision de vivres et d'habits pour l'hiver. Les étoffes qui servaient à cet usage, et celles dont il faisait habiller ses troupes, se fabriquaient dans chaque ville sur le tribut de la laine. Marc-Pol fait observer qu'anciennement les Tartares ne faisaient aucune aumône, et reprochaient leur misère aux pauvres comme une marque de la haine du ciel; mais le khan regardait l'aumône comme une œuvre agréable à Dieu. On ne refusait jamais du pain aux pauvres qui en demandaient à sa cour; et chaque jour on y distribuait pour vingt mille écus de riz, de millet et de panic:

aussi ce monarque était-il révéré comme un dieu.

Il entretenait de vêtemens et de vivres, dans la ville de Cambalu, environ cinq mille astrologues, qui étaient un mélange de chrétiens, de mahométans et de Catayens. Ces astrologues ou ces devins avaient un astrolabe sur lequel étaient marquées les planètes, les heures et les moindres divisions du temps pour toute l'année. Ils s'en servaient pour observer les mouvemens des corps célestes et la disposition du temps. Ils écrivaient aussi sur certaines tablettes carrées, qu'ils nommaient *tacuinis*, les événemens qui devaient arriver dans l'année courante, avec la précaution d'avertir qu'ils ne garantissaient pas les changemens que Dieu pouvait y apporter. Ils vendaient ces ouvrages au public : ceux dont les prédictions se trouvaient les plus justes étaient fort honorés. Personne n'aurait entrepris un long voyage, ou quelque affaire importante sans avoir consulté les astrologues. Ils comparaient la constellation qui dominait alors avec celle qui avait présidé à la naissance.

La monnaie du grand-khan n'était composée d'aucun métal ; elle était d'écorce de mûrier, durcie et coupée en pièces rondes de différentes grandeurs, qui portaient le coin du monarque. Il n'y en avait pas d'autre dans tout l'empire, et la loi défendait sous peine de mort, aux étrangers comme aux habitans du pays, de la refuser ou d'en introduire d'autres. Les mar-

chands qui apportaient leur or, leur argent, leurs diamans et leurs perles à Cambalu, étaient obligés de recevoir cette monnaie d'écorce pour leurs richesses; et, ne pouvant espérer de la faire passer hors de l'empire, ils se trouvaient forcés de l'employer en marchandises du pays. Le khan ne donnait pas d'autre paie à ses troupes : c'était par cette méthode qu'il avait amassé le plus grand trésor de l'univers. Misérable trésor ! Koublay, malgré sa sagesse, ne savait pas que la vraie richesse des souverains ne peut jamais être que celle des peuples.

Marc-Pol prétend avoir vu des licornes dans l'Inde. La licorne, dit-il, est moins grande que l'éléphant, mais elle a le pied de la même forme. Sa corne est au milieu du front; elle ne lui sert pas pour se défendre. La nature apprend aux licornes à renverser d'abord les animaux qu'elles ont à combattre, à les fouler aux pieds, et à les presser ensuite du genou, tandis qu'avec leur langue, qui est armée de longues pointes, elles leur font quantité de blessures. Leur tête ressemble à celle du sanglier : elles la portent levée en marchant; mais elles prennent plaisir à se tenir dans la boue. L'Inde a aussi quantité d'autours noirs, et diverses espèces de singes, entre lesquels on en distingue de fort petits qui ont le visage de l'homme. On les conserve embaumés dans des boîtes, et les marchands étrangers qui les achètent les font passer pour des pygmées.

De l'époque où écrivait Marc-Pol, pour

trouver quelque chose qui soit digne d'attention, il faut passer au commencement du quinzième siècle, à l'ambassade qu'envoya Schah-Rokh, fils et successeur de Tamerlan, à l'empereur du Catay.

La relation de cette ambassade a été publiée par Thévenot, dans le quatrième tome de sa collection française : il nous apprend qu'elle fut composée en persan, mais sans nous en faire connaître le traducteur. Le temps de cette ambassade fut le règne de Ching-Tfu, troisième empereur chinois de la dynastie des Ming, fondée par Hongvu, qui avait chassé les Tartares mogols cinquante-un ans auparavant.

La description de l'audience donnée aux ambassadeurs de Schah-Rokh mérite d'être rapportée. Parmi les différens spectacles de magnificence orientale, celui-ci présente des traits singuliers.

Aussitôt que le jour parut, les tambours, les trompettes, les flûtes, les hautbois et les cloches commencèrent à se faire entendre : en même temps les trois portes s'ouvrirent, et le peuple s'avança tumultueusement pour voir l'empereur. Les ambassadeurs étant passés de la première cour dans la seconde, aperçurent un kiosk, où l'on avait préparé une estrade triangulaire, haute de quatre coudées, et couverte de satin jaune, avec des dorures et des peintures qui représentaient le simorg ou le phénix, que les Catayens nomment *l'oiseau royal*.

Sur l'estrade était un fauteuil ou un trône d'or massif. De chaque côté paraissaient des rangs d'officiers qui commandaient, les uns dix mille, d'autres mille, et d'autre cent hommes. Ils avaient à la main chacun leur tablette, longue d'une coudée sur un quart de largeur, et tenaient les yeux fixés dessus, sans paraître occupés d'autre soin. Derrière eux était un nombre infini de gardes, tous dans un profond silence; enfin l'empereur, sortant de son appartement, monta sur le trône par neuf degrés d'argent. Il était d'une taille moyenne : sa barbe était d'une longueur médiocre; mais deux ou trois cents longs poils postiches lui descendaient du menton sur la poitrine. Des deux côtés du trône s'offraient deux jeunes filles d'une beauté éclatante, le visage et le cou à découvert, les cheveux noués au sommet de la tête, avec de riches pendans de perles aux oreilles. Elles tenaient à la main une plume et du papier, pour écrire soigneusement tout ce qui allait sortir de la bouche de l'empereur. On recueille ainsi toutes ses paroles, et lorsqu'il se retire, on lui présente le papier, afin qu'il voie lui-même s'il juge à propos de faire quelque changement à ses ordres : ensuite on les porte au divan, qui est chargé de l'exécution. S'il n'y a point d'auteur qui ne doive trembler en relisant ce qu'il a écrit, il semblerait qu'on ne doit relire ce qu'on a dit qu'avec des scrupules beaucoup plus inquiets; mais il faut se souvenir qu'on

prend autant de soin pour rassurer l'amour-propre des rois que pour tourmenter celui des écrivains.

Aussitôt que l'empereur fut assis, on fit avancer les sept ambassadeurs vis-à-vis son trône, et l'on fit approcher en même temps les criminels au nombre de sept cents. Quelques-uns étaient liés par le cou, d'autres avaient la tête et les mains passées dans une planche, et la même planche en tenait jusqu'à six dans cette posture. Chacun était gardé par son geôlier, qui le tenait par les cheveux; ils venaient recevoir leur sentence de la bouche de l'empereur. La plupart furent envoyés en prison, et peu furent condamnés à la mort, pouvoir que les lois réservent au souverain. A quelque distance de la capitale que le crime ait été commis, les gouverneurs font conduire les criminels à Cambalu. Le délit de chacun est écrit sur la planche qu'il porte autour du cou avec sa chaîne. Les crimes qui regardent la religion sont le plus sévèrement punis. On apporte tant de soin aux procédures, que l'empereur ne condamne personne à mort sans avoir tenu douze conseils; il arrive quelquefois à un criminel d'être déchargé dans le douzième conseil, après avoir été condamné onze fois dans les précédens. L'empereur y est toujours présent, et ne condamne que ceux qu'il ne peut sauver. Quand on songe que cette peinture de la jurisprudence de la Chine a été faite il y a plus de trois cent cin-

quante ans, et qu'on met à côté ce que nous étions en ce genre, et même ce que nous sommes encore, on est forcé de convenir que, sur plus d'un objet, nous sommes demeurés fort au-dessous de ceux à qui nous avons d'ailleurs quelque droit de nous croire supérieurs.

Avant le départ des ambassadeurs, le feu prit au palais pendant la nuit. On soupçonna les astrologues d'avoir allumé l'incendie, parce qu'ils l'avaient prédit quelques mois auparavant. Il y eut deux cent cinquante maisons de brûlées, et plusieurs personnes des deux sexes périrent dans l'incendie; mais l'honneur des astrologues fut sauvé, et c'est ainsi que se sont conduits trop souvent les imposteurs qui parlent au nom de Dieu.

Desideri, jésuite italien et missionnaire, offre un tableau effrayant des montagnes du Caucase sur la route du Thibet, et dans le Thibet même, qu'il visita en 1715. Après avoir passé la première, dit-il, on en trouve une autre beaucoup plus élevée, qui est suivie d'une troisième; et plus on monte, plus il reste à monter jusqu'à la dernière, qui est la plus haute, et qui se nomme *Pire-Penjal*. Les païens la respectent beaucoup; ils y portent leurs offrandes, et rendent leurs adorations à un vénérable vieillard qu'ils supposent établi pour la garde du lieu. On a cru trouver dans cette fable un reste de celle de Prométhée, que les poëtes représentent enchaîné sur le mont Caucase.

Le sommet du Pire-Penjal est toujours couvert de neige ou de glace. Il fallut douze jours au missionnaire pour traverser à pied cette montagne, avec des peines incroyables, à travers des torrens de neige fondue, qui se précipitent si impétueusement sur les rochers et sur les pierres, que Desideri aurait eu plus d'une fois le malheur d'être entraîné, s'il n'eût saisi la queue d'un bœuf pour se soutenir : il n'eut pas moins à souffrir du froid, parce qu'il n'avait pas pensé à se pourvoir d'habits convenables au voyage.

Le grand Thibet commence au sommet d'une affreuse montagne qui se nomme *Kautal*, et qui est sans cesse couverte de neige; elle appartient d'un côté au pays de Cachemire, et de l'autre au Thibet. Les missionnaires étant partis de Cachemire, employèrent quarante jours pour se rendre à Ladak, où le roi du Thibet faisait sa résidence. Desideri peint cette suite de montagnes qu'il avait traversées, et qu'il représente comme un théâtre d'horreurs; elles sont comme entassées l'une sur l'autre, et séparées par de si petits intervalles, qu'à peine laissent-elles un passage aux torrens qui se précipitent entre les rochers avec un bruit capable d'effrayer les plus intrépides voyageurs.

Le sommet et le pied de ces montagnes étant également impraticables, on est obligé de tourner sur les revers, et les chemins ont si peu de largeur, qu'on a quelquefois peine à placer le pied. Il y faut veiller d'autant plus sur soi-

même, que le moindre faux pas expose à tomber dans des précipices où l'on se briserait misérablement tous les membres, car on n'y trouve aucun buisson, ni même aucune plante qui puisse arrêter le poids du corps. Pour passer d'une montagne à l'autre, on n'a pas d'autres ponts que des planches étroites et tremblantes, ou des cordes croisées qu'on entrelace de branches d'arbres : souvent on est obligé de quitter ses souliers pour marcher avec moins de danger.

Nous tirerons beaucoup plus de détails des nombreux voyages du père Gerbillon, l'un des missionnaires jésuites qui, vers la fin du dernier siècle, avaient gagné la faveur et la confiance de l'empereur Khang-hi, en flattant son goût pour les mathématiques, et en contribuant à ses études en ce genre. Gerbillon avait fait huit voyages de Pékin en différentes parties de la Tartarie occidentale, par l'ordre ou à la suite de cet empereur; ce qui lui avait donné l'occasion de faire des remarques plus certaines et plus étendues qu'on n'en peut attendre de ceux qui voyagent avec les caravanes, ou par d'autres voies. Duhalde a publié les journaux du jésuite son confrère.

Diverses raisons portèrent l'empereur Khang-hi à faire ces voyages en Tartarie. La première était pour exercer son armée. Après avoir affermi la paix dans toutes les parties de son vaste empire, il rappela ses meilleures troupes de la province de Pékin, et dans un conseil

il prit la résolution de les assujettir chaque année à trois expéditions de cette nature, pour leur faire apprendre dans les chasses des ours, des sangliers, des tigres, à vaincre les ennemis de l'empire, ou du moins pour soutenir leur courage contre le luxe chinois, et contre l'amollissement du repos.

En effet, ces sortes de chasses ressemblent plus à des expéditions militaires qu'à des parties de plaisir. Les Tartares qui composent le cortége de l'empereur sont armés d'arcs et de cimeterres, et divisés en compagnies qui marchent en ordre de bataille sous leurs étendards, au son des tambours et des trompettes : ils forment autour des montagnes et des forêts des cordons qui les environnent, comme s'ils assiégeaient régulièrement des villes à la manière des Tartares orientaux. Cette armée, qui consiste quelquefois en soixante mille hommes et cent mille chevaux, a son avant-garde, son corps de bataille, et son arrière-garde avec son aile droite et son aile gauche commandés par un grand nombre de chefs et de régulos ou petits rois. L'empereur marche à leur tête au travers de ces régions désertes et de ces montagnes escarpées, exposé pendant tout le jour aux ardeurs du soleil, à la pluie, et à toutes les injures de l'air.

Pendant plus de soixante-dix jours de marche, ils sont obligés de transporter toutes leurs munitions sur des chariots, des chameaux, des chevaux et des mulets par des routes fort

difficiles. Dans la Tartarie occidentale, on ne trouve que des montagnes, des rochers et des vallées, sans villes, sans villages, et même sans aucune apparence de maisons, parce que les habitans, avec leurs tentes, sont dispersés dans les plaines, où ils prennent soin de leurs troupeaux; ils n'y élèvent ni porcs, ni volaille, ni d'autres animaux que ceux qui peuvent se nourrir d'herbes.

La seconde raison qui détermina Khang-hi à ces voyages annuels, fut la nécessité de contenir les Tartares orientaux dans la soumission, et de prévenir les embarras qu'ils pouvaient causer à l'empire. C'est dans cette vue que l'empereur marche avec de si grands préparatifs de guerre. Il fait mener à sa suite plusieurs pièces de gros canons dont on fait par intervalles diverses décharges dans les vallées, pour répandre la terreur autour de lui par le bruit et le feu qui sortent de la gueule des dragons dont cette artillerie était ornée. Avec cet équipage de guerre il est accompagné de toutes les marques de grandeur qui l'environnent à Pékin; il a le même nombre de tambours et d'instrumens de musique qui se font éntendre lorsqu'il est à table au milieu de sa cour, ou lorsqu'il sort du palais. Le but de cette pompe extérieure est d'éblouir les Tartares, et de leur inspirer autant de crainte que de respect pour la majesté impériale. L'empire de la Chine n'a jamais eu de plus redoutables ennemis que cette multitude infinie de barba-

res, dont elle est comme assiégée du côté de l'ouest et du nord.

La célèbre muraille qui sépare leur pays de la Chine n'a été bâtie que pour arrêter leurs incursions. Elle passe, dans plusieurs endroits, sur de très-hautes montagnes; et Verbiest, autre missionnaire, parle d'un lieu où il trouva mille pas géométriques d'élévation au-dessus de l'horizon; elle tourne aussi suivant la situation des montagnes, de sorte qu'au lieu d'une simple muraille, on peut dire qu'il y en a trois, dont une grande partie de la Chine est environnée.

Enfin le troisième motif de l'empereur Khang-hi fut celui de sa propre santé. L'expérience lui ayant appris qu'un trop long séjour à Pékin l'exposait à des maladies considérables, il s'était persuadé que le mouvement d'un long voyage était capable de l'en garantir. Il se privait du commerce des femmes pendant toute la durée de ce voyage, et ce qu'il y a de plus surprenant dans une si grande armée, on n'en voyait pas d'autres que celles qui étaient au service de la reine-mère. C'était même pour la première fois que cette princesse accompagnait l'empereur : il n'avait mené aussi qu'une seule fois les trois reines, lorsqu'il avait fait avec elles sa visite aux tombeaux de ses ancêtres.

On peut joindre à ces raisons celle de la chaleur, qui est extraordinaire à Pékin pendant la canicule; au contraire, la partie de la

Tartarie qu'il parcourait est sujette, pendant les mois de juillet et d'août, à des vents si froids, surtout la nuit, qu'on y est obligé de prendre des habits chauds et des fourrures. Verbiest attribue cette rigueur de l'air à l'élévation du terrain, et au grand nombre de montagnes dont cette région est remplie : dans sa marche, il employa six jours entiers pour en monter une. L'empereur, surpris lui-même, voulut savoir combien la hauteur du pays surpassait celle des plaines de Pékin, qui en sont à plus de trois cents milles. Les jésuites, après avoir mesuré plus de cent montagnes sur la route, trouvèrent que la Tartarie occidentale est plus haute de trois mille pas géométriques que la mer la plus proche de Pékin. Le salpêtre dont ce pays abonde peut aussi contribuer au grand froid. En ouvrant la terre à trois ou quatre pieds de profondeur, on y trouve des mottes glacées, et quelquefois des masses entières.

Pendant tout le voyage, l'empereur ne cessa pas de donner aux jésuites des témoignages publics de son estime, tels qu'il n'en accordait à personne. Il s'arrêtait pour leur voir mesurer les hauteurs; il faisait demander souvent des nouvelles de leur santé; il parlait avantageusement d'eux aux seigneurs de sa cour; il leur envoyait divers mets de sa table, et quelquefois il les faisait dîner dans sa propre tente : le prince son fils aîné ne leur témoigna pas moins d'affection. *Dans l'humilité*

de leur cœur, dit le P. Verbiest, ils considéraient ces faveurs de la famille royale comme un effet de la Providence qui veillait sur eux et sur le christianisme.

Dans l'espace de plus de six cents milles qu'on fit en avançant jusqu'à la montagne où se terminent ces voyages, et en retournant à Pékin par une autre route, l'empereur fit ouvrir un grand chemin à travers les montagnes et les vallées pour la commodité de la reine-mère qui voyageait en chaise; il fit jeter une infinité de ponts sur les torrens, aplanir des sommets de montagnes, et couper des rochers avec un travail et des dépenses incroyables.

Gerbillon, dans son premier voyage, était à la suite d'une ambassade chinoise chargée d'aller à Sélinga marquer les limites respectives de la Chine et de l'empire russe. Il remarque que, dans la province de Petchéli, les parties les plus difficiles de la route sont pavées de grandes pierres : on suit, par divers détours, le pied des rochers sur lesquels règne des deux côtés un grand mur, avec des degrés pour monter, et des tours fortifiées. Dans plusieurs endroits, le mur est de pierre de taille : sa hauteur et son épaisseur sont remarquables. De temps en temps on rencontre des portes de marbre en forme d'arcs de triomphe, épaisses d'environ trente pieds, avec des figures en demi-relief autour du cintre. On voit un de ces monumens à l'entrée de pres-

que tous les villages, notamment du premier, qui pourrait passer pour une petite ville, et qui est assez bien fortifié pour fermer aux Tartares le passage de ces défilés. Outre quantité d'arbres fruitiers qui se trouvent au milieu de ces rochers et de ces pierres, on y voit des jardins remplis de toutes sortes de grains et de légumes : rien ne demeure sans culture, lorsqu'on découvre un pouce de terre qui peut en recevoir. Les montagnes mêmes sont taillées en amphithéâtre, et semées dans tous les lieux qui promettent quelque chose à l'industrie des habitans.

Ailleurs il parle d'une espèce particulière de chèvres jaunes, qui sont propres à une partie de la Tartarie : ce ne sont ni des gazelles, ni des daims, ni des chevreuils : les mâles ont des cornes qui n'ont pas plus d'un pied de longueur, et qui sont épaisses d'un pouce à la racine, avec des nœuds à des distances régulières. Ils ressemblent à nos moutons par la tête, et aux daims par la taille et le poil; mais ils ont les jambes plus minces et plus longues : ils sont extrêmement légers, et comme ils courent long-temps sans se lasser, il n'y a point de chiens ni de lévriers qui puissent les atteindre à la course : ils ont la chair tendre et d'assez bon goût; mais les Chinois et les Tartares ignorent la manière de l'assaisonner. Ces animaux marchent en troupes fort nombreuses et s'arrêtent volontiers dans des plaines désertes, où l'on ne trouve

ni ronces ni buissons : on ne les voit jamais dans les bois. Ils sont d'une timidité extrême ; et lorsqu'ils aperçoivent un homme, ils ne cessent de courir qu'après l'avoir perdu de vue : ils courent sur une ligne droite et toujours à la file, sans qu'on en voie jamais deux de front.

Écoutons le P. Gerbillon, dans son second voyage, racontant ses entretiens et ses travaux mathématiques avec l'empereur, et décrivant les cérémonies du premier jour de l'année chinoise au palais impérial.

« Le premier jour de l'année 1690, nous nous rendîmes dès le matin au palais pour demander, suivant l'usage, des nouvelles de la santé de l'empereur, qui nous fit donner du thé dont il use lui-même.

» Le 10, un des gentilshommes de la chambre impériale vint nous avertir de la part de sa majesté de nous rendre le lendemain au palais, pour lui expliquer l'usage des instrumens de mathématiques que nos pères lui avaient présentés en divers temps, ou qu'ils lui avaient fait faire à l'imitation de ceux de l'Europe. Le messager ajouta que l'intention de sa majesté était que je parlasse en tartare, et que, lorsque je ne pourrais m'expliquer bien en cette langue, le P. Péreyra parlât en chinois. On nous permettait aussi d'amener un des trois autres pères. Nous obéîmes le 15 à cet ordre. Nous fûmes introduits dans un des appartemens de l'empereur, nommé *Yang-sin-tien*, où tra-

vaillent une partie des plus habiles artistes, tels que les peintres, les tourneurs, les orfévres, les ouvriers en cuivre, etc. On nous y fit voir les instrumens de mathématiques que sa majesté avait fait placer dans des boîtes de carton assez propres. Il n'y avait pas d'instrumens fort considérables. C'étaient quelques compas de proportion, presque tous imparfaits; plusieurs compas ordinaires, grands et petits, de plusieurs sortes; quelques équerres et d'autres règles géométriques; un cercle divisé, d'environ un pied de diamètre, avec ses pinnules. Tout nous parut assez grossier, et fort éloigné de la propreté et de la justesse des instrumens que nous avions apportés. Les officiers de l'empereur qui les avaient vus en convinrent eux-mêmes. Sa majesté nous fit dire d'examiner ces instrumens et leurs usages pour lui en donner le lendemain l'explication. Elle nous donna ordre d'apporter ceux que nous avions au collége, propres à mesurer les élévations et les distances des lieux, et à prendre les distances des étoiles.

» Outre les livres chinois qu'on voyait dans une armoire, la chambre était ornée de plusieurs tables chargées de bijoux et de raretés, de toutes sortes de petites coupes d'agate de diverses couleurs, de porphyre et d'autres pierres précieuses, de petits ouvrages d'ambre, jusqu'à des noix percées à jour avec beaucoup d'art. J'y vis aussi la plupart des cachets de sa majesté, qui sont tous dans un petit coffre de

damas jaune. Il y en avait de toutes les façons et de toutes les grosseurs, les uns d'agate, les autres de porphyre, quelques-uns de jaspe, d'autres de cristal de roche. Tous ces cachets ne sont gravés que de lettres, la plupart chinoises. J'en vis seulement un grand qui était dans les deux langues : on y lisait en tartare : *Ontcho coro tche tchenneacou jabonni parpeit*, ce qui signifie, *le joyau* ou *le sceau des actions grandes et étendues et sans bornes*.

» L'empereur nous envoya plusieurs mets de sa table; ensuite il nous fit appeler dans l'appartement où nous l'avions vu la première fois qu'il nous avait donné audience. Ce lieu se nomme *Kien-tsing-cong ;* il ressemble au *Yang-tsien-tien*, mais il y règne plus de propreté. C'est la résidence ordinaire du monarque, qui était alors dans une chambre à droite de la salle, et remplie de livres placés et rangés dans des armoires qui n'étaient couvertes que d'un crêpe violet. L'empereur nous demanda si nous étions en bonne santé. Nous le remerciâmes de cet honneur en nous prosternant jusqu'à terre suivant l'usage; après quoi, s'adressant à moi, il me demanda si j'avais appris beaucoup de tartare, et si j'entendais les livres écrits en cette langue. Je lui répondis en tartare même que j'avais fait quelques progrès, et que j'entendais assez bien les livres tartares que j'avais lus. « Il parle bien, dit sa » majesté en se retournant vers ses gens; il a » l'accent fort bon. »

» Nous reçûmes ordre de nous avancer plus près de sa majesté pour lui expliquer l'usage d'un demi-cercle que M. le duc du Maine nous avait donné à notre départ de France. Sa majesté voulut savoir jusqu'à la manière de diviser les degrés en minutes par les cercles concentriques et les lignes transversales. Elle admira beaucoup la justesse de cet instrument ; elle marqua du désir de connaître les lettres et les nombres européens, dans la vue de s'en servir elle-même ; elle prit ses compas de proportion, dont elle se fit expliquer quelque chose ; elle mesura elle-même avec nous les distances des élévations. Cet entretien dura plus d'une heure, avec une familiarité que nous ne cessions pas d'admirer. Enfin nous fûmes renvoyés avec ordre de revenir le lendemain.

» Le 17, l'empereur nous fit appeler de fort bonne heure au palais. Nous y passâmes plus de deux heures à lui expliquer différentes pratiques de géométrie. Il se fit répéter l'usage de plusieurs instrumens que le père Verbiest avait fait faire autrefois pour lui. Je parlai toujours en tartare ; mais je ne voulus pas entreprendre de faire des explications de mathématiques en cette langue, et je m'excusai sur ce que je ne la savais pas assez pour m'en servir à propos, particulièrement en matière de sciences. Je dis à sa majesté que, lorsque nous la saurions parfaitement, le père Bouvet et moi nous pourrions lui donner des leçons de mathématiques

ou de philosophie d'une manière fort claire et fort nette, parce que la langue tartare a des conjugaisons, des déclinaisons et des particules pour lier le discours : avantage qui manque à la langue chinoise.

» L'empereur sentit la vérité de cette remarque ; et se tournant vers ceux qui l'environnaient : « Cela est vrai, leur dit-il, et ce défaut » rend la langue chinoise beaucoup plus diffi- » cile que la tartare. » Comme nous étions sur le point de nous retirer, il donna ordre à Chau-lau-ya, qui était présent, de se faire expliquer clairement ce que nous avions à lui dire, parce qu'il n'avait pas toujours bien entendu notre langage.

» Peu après, il nous envoya ordre de délibérer entre le père Bouvet et moi lequel serait le plus à propos, pour nous perfectionner dans la langue tartare, ou de venir chaque jour au tribunal de Poyamban, qui est celui des grands-maîtres d'hôtel du palais où toutes les affaires se traitent en tartare, ou de voyager dans les pays des Mantchous. Je répondis que nous n'avions pas à délibérer, puisque sa majesté était bien plus éclairée que nous, et qu'elle connaissait mieux le moyen d'apprendre plus facilement cette langue ; que d'ailleurs, comme nous ne l'apprenions que pour lui plaire, il nous était indifférent de quelle manière nous l'apprissions, pourvu que sa majesté fût satisfaite ; qu'ainsi je la suppliais de nous marquer ses intentions, auxquelles nous tâcherions de

nous conformer. Il nous fit dire au même moment que, l'hiver n'étant point une saison commode pour les voyages, nous irions tous les jours au tribunal de Poyamban, où nous trouverions des gens habiles avec lesquels nous pourrions nous exercer; que nous prendrions nos repas avec les chefs du tribunal, et qu'aussitôt que le froid serait passé, il nous ferait faire un voyage dans la Tartarie orientale.

» Le 21, nous nous rendîmes au palais, le père Bouvet et moi, pour remercier sa majesté de cette faveur. Elle nous fit dire qu'il serait temps de la remercier quand nous saurions la langue tartare; et peu après, nous ayant admis à l'honneur de la voir, elle nous fit diverses questions, surtout au père Bouvet, qu'elle n'avait pas vu les jours précédens. Le soir, Chau-lau-ya, qui avait porté les ordres de l'empereur aux chefs du tribunal de Poyamban, nous y conduisit lui-même, et nous présenta aux grands-maîtres et au premier maître-d'hôtel. Ils nous reçurent civilement, et nous marquèrent une chambre vis-à-vis de la salle où ils s'assemblent eux-mêmes. Dès le lendemain ils donnèrent des ordres pour la faire préparer.

» Le 24, ayant commencé à nous rendre dans cette espèce d'école, on nous donna pour maîtres deux petits mandarins, Tartares de naissance, auxquels on en joignit un troisième plus considérable et plus habile dans les deux langues, pour venir une fois chaque jour nous expliquer les difficultés sur lesquelles les autres

n'auraient pu nous satisfaire entièrement, et nous apprendre les finesses de la langue. L'un d'eux avait été mandarin de la douane à Ning-po dans le temps que nous y étions arrivés. Il fut étonné de nous voir dans un état si différent de celui où nous avions paru à son tribunal; mais, comme il nous avait bien traités, il nous reconnut sans peine, et nous lui fîmes nos remercîmens pour ses anciennes faveurs.

» Le 9 février, premier jour de l'année chinoise, nous nous rendîmes au palais suivant l'usage. Les mandarins et les officiers des troupes s'y étaient assemblés dans la troisième cour, en entrant du côté du midi : nous fûmes présens aux trois génuflexions, accompagnées de neuf battemens de tête, qu'ils firent tous ensemble, le visage tourné vers l'intérieur du palais. Cette cérémonie se fit avec beaucoup d'ordre. Chaque mandarin se rangea d'abord suivant sa dignité. Ils étaient au nombre de plusieurs mille, tous revêtus de leurs habits de cérémonie, qui ont assez d'éclat pendant l'hiver, à cause des riches fourrures dont ils sont couverts et du brocart d'or et d'argent qui ne laisse pas de briller, quoique les fils ne soient que de la soie couverte d'une feuille de l'un ou de l'autre de ces deux métaux.

» Toute l'assemblée étant debout et rangée dans l'ordre convenable, un officier du tribunal des cérémonies cria d'une voix haute: *A genoux !* Cet ordre fut exécuté au même instant. Ensuite l'officier cria trois fois : *Frap-*

pez de la tête contre terre ! et tous frappèrent de la tête à chaque répétition de ce cri. Le même officier dit : *Levez-vous*. Tous s'étant levés, la même cérémonie fut répétée deux fois de suite. Il y eut ainsi trois génuflexions et neuf battemens de tête, respect qui ne se rend à la Chine qu'à l'empereur seul, et que tout le monde, depuis l'aîné même de ses frères jusqu'au moindre mandarin, lui rend exactement dans d'autres occasions. Les soldats et les ouvriers du palais qui ont reçu quelque gratification de sa majesté, demandent permission de la remercier, et font les neuf battemens de tête à la porte du palais. Cependant le peuple et les simples soldats sont rarement admis à cette cérémonie. On estime fort honorés ceux de qui l'empereur reçoit cette sorte de respect ; mais c'est une faveur singulière d'être admis à la rendre en sa présence. Cette grâce ne s'accorde guère que la première fois qu'on a l'honneur de voir sa majesté, ou dans quelque occasion considérable, ou à des personnes d'un rang distingué. En effet, lorsque les mandarins vont au palais de cinq en cinq jours pour lui rendre leur respect, quoiqu'ils le fassent toujours en habits de cérémonie, et qu'ils observent les mêmes formalités devant son trône, il ne s'y trouve presque jamais. Ce jour même, qui était le premier de l'année, il ne se montra point lorsque tous les chefs de l'empire étaient rassemblés pour lui rendre solennellement ce devoir. Son absence n'em-

pêche pas que la cérémonie ne se fasse avec beaucoup de précaution et d'exactitude. Il s'y trouve des censeurs qui ne laissent rien échapper à leurs observations, et les moindres fautes ne demeurent pas impunies.

Sa majesté était allée dès le matin, suivant l'usage, rendre elle-même ses devoirs à ses ancêtres, dans le palais qui est destiné à cette autre cérémonie. Une partie du cortége était encore rangée dans la troisième cour et dans la quatrième. On voyait aussi dans la troisième quatre éléphans, qui nous parurent beaucoup plus superbement parés que ceux du roi de Siam; ils n'étaient pas si beaux, mais ils étaient chargés de grosses chaînes d'argent et de cuivre doré, ornées de quantité de pierreries; ils avaient les pieds enchaînés l'un à l'autre, dans la crainte de quelque accident. Chacun portait une espèce de trône qui avait la forme d'une petite tour; mais ces trônes n'étaient pas magnifiques. Il y en avait quatre autres, portés chacun par un certain nombre d'hommes, et c'était sur un de ces trônes que l'empereur était allé au palais de ses ancêtres.

» En entrant dans la quatrième cour, nous y vîmes deux longues files d'étendards de différentes formes et de diverses couleurs, des lances avec des touffes de ce poil rouge dont les Tartares ornent leurs bonnets en été, et différentes autres marques de dignité qui se portent devant l'empereur lorsqu'il marche en cérémonie. Ces deux files s'étendaient jusqu'au

bas du degré de la grande salle dans laquelle l'empereur donne quelquefois audience. Les princes du sang et tous les grands de l'empire y étaient rangés suivant l'ordre de leurs dignités.

» Après avoir traversé cette cour, nous entrâmes dans la cinquième, au fond de laquelle est une grande plate-forme environnée de trois rangs de balustrades de marbre blanc, l'un sur l'autre. Sur cette plate-forme était autrefois une salle impériale qui se nommait *salle de la concorde*. C'était là qu'on voyait le plus superbe trône de l'empereur, sur lequel sa majesté recevait les respects des grands et de tous les officiers de la cour. On y voit encore deux petits carrés de pierres rangées de distance en distance, qui déterminent jusqu'où les mandarins de chaque ordre doivent s'avancer : cette salle avait été brûlée depuis quelques années. Quoiqu'il y ait long-temps qu'on a pris soin d'assigner un million de taëls, c'est-à-dire environ huit millions de livres en monnaie de France, pour la rétablir, on n'a pu jusqu'à présent commencer l'ouvrage, parce qu'on n'a point encore trouvé de poutres aussi grosses que les précédentes, et qu'il faut les faire venir de trois où quatre cents lieues. Les Chinois ont tant d'attachement pour leurs anciens usages, que rien n'est capable de les faire changer ; ils ont, par exemple, de très-beau marbre blanc, qui ne leur vient que de douze ou quinze lieues de Pékin ; ils en tirent même

des masses d'une grandeur énorme pour l'ornement de leurs sépulcres, et l'on en voit de très-grandes et de très-grosses colonnes dans quelques cours du palais. Cependant ils ne se servent nullement de ces marbres pour bâtir leurs maisons, ni même pour le pavé des salles du palais; ils y emploient de grands carreaux de brique, qui sont à la vérité si luisans, qu'on les prendrait pour du marbre. Toutes les colonnes des bâtimens du palais sont de bois, sans autre ornement que le vernis; on n'y voit pas d'autres voûtes que sous les portes et les ponts; toutes les murailles sont de brique; les portes sont couvertes d'un vernis vert fort agréable à la vue. Les toits sont aussi couverts de brique enduite d'un vernis jaune; les murailles en dehors sont recrépies en rouge, ou de brique polie et fort égale; en dedans, elles sont simplement tapissées de papier blanc que les Chinois savent coller avec beaucoup d'adresse.

» Après avoir traversé la cinquième cour, qui est extrêmement vaste, nous entrâmes dans la sixième, qui est celle des cuisines, où tous les hyas, ou gardes-du-corps et autres officiers de la maison impériale, c'est-à-dire ceux qui passent proprement pour ses domestiques, attendaient l'empereur pour l'accompagner lorsqu'il irait recevoir les respects des princes et des grands de l'empire. Nous attendîmes à la porte de cette sixième cour que sa majesté eût donné son audience de cérémonie.

» Lorsqu'elle en sortit pour se rendre dans la salle de la quatrième cour, où les régulos et les grands tributaires de l'empire étaient à l'attendre, nous passâmes dans la cinquième cour. Après les audiences, ce monarque retourna, non par la porte du milieu par laquelle il était venu, mais par celle d'une des ailes, et passa fort près du lieu où nous étions debout ; il était vêtu d'une veste de zibeline fort noire, avec un bonnet de cérémonie qui n'est distingué que par une espèce de pointe d'or, au sommet de laquelle est une grosse perle en forme de poire, et au bas, d'autres perles toutes rondes. Tous les mandarins portent aussi une pierre précieuse au sommet de leurs bonnets de cérémonie. Les petits mandarins du neuvième et du huitième rang n'ont que de petites pointes d'or : depuis le septième ordre jusqu'au quatrième, c'est du cristal de roche taillé ; le quatrième porte une pierre bleue : depuis le troisième jusqu'au premier, la pierre est rouge et taillée à facettes : il n'appartient qu'à l'empereur et au prince héritier de porter une perle à la pointe du bonnet.

» Aussitôt que l'empereur fut rentré, nous le suivîmes jusqu'à la porte, qui est au fond de la septième cour : nous le fîmes avertir que nous étions venus pour lui rendre aussi nos devoirs. Cependant nous suivîmes un taiki mogol, petit-fils de l'aïeul de l'empereur, et déjà destiné pour être son gendre, qui était venu pour rendre aussi ses hommages. Il observa

la cérémonie ordinaire au milieu de la cour, le visage tourné du côté du nord, où était alors l'empereur: sa majesté lui envoya un grand plat d'or rempli de viandes de sa table: elle fit la même faveur à deux de ses hyas ou de ses gardes, pour lesquels son affection s'était déclarée. Ensuite l'ordre vint de nous mener à l'appartement d'*Yang-tsin-tien*, où nous étions accoutumés d'aller tous les jours.

» De là nous allâmes à la porte des deux frères de l'empereur, qui sont les deux premiers régulos; à celle des enfans du quatrième régulo, mort l'année précédente; car l'usage est de se présenter seulement à la porte: il est rare qu'on se voie ce jour-là.

» Le frère aîné de sa majesté et les trois régulos nous envoyèrent chacun un de leurs gentilshommes pour nous remercier, s'excusant sur la fatigue qu'ils avaient essuyée tout le matin, soit en accompagnant l'empereur à la salle de ses ancêtres, soit en attendant fort long-temps dans le palais. L'officier du frère aîné de l'empereur nous obligea d'entrer dans la salle d'audience de ce prince et d'y prendre du thé.

» Le 13, nous fûmes appelés, le père Bouvet et moi, dans l'appartement d'*Yang-tsin-tien*. L'empereur étant venu nous y trouver, nous demanda en tartare si nous avancions dans l'étude de cette langue. Je lui répondis dans la même langue qu'ayant l'obligation à sa majesté de nous en avoir

donné les moyens, nous nous efforcions d'en profiter. Alors ce monarque, se tournant vers ceux qui l'environnaient : « Ils ont profité en » effet, dit-il ; leur langage est meilleur et plus » intelligible. » J'ajoutai que notre plus grande difficulté était de prendre le ton et l'accent tartare, parce que nous étions trop accoutumés à l'accent des langues européennes. « Vous » avez raison, reprit-il ; l'accent sera difficile à » changer. » Il nous demanda si nous croyions que la philosophie pût être expliquée en tartare. Nous répondîmes que nous en avions l'espérance, lorsque nous saurions bien la langue, que nous en avions déjà fait quelques épreuves, et que nos maîtres avaient fort bien compris notre pensée.

» L'empereur, comprenant par cette réponse que nous avions fait une ébauche par écrit, ordonna qu'elle lui fût apportée : elle était au tribunal où nous faisions nos études. Je m'y rendis avec un eunuque du palais, et j'apportai notre écrit. Sa majesté nous fit approcher près de sa personne, et prit ce petit ouvrage, qui traitait de la digestion, de la sanguification, de la nutrition et de la circulation du sang. Il n'était pas encore achevé, mais nous avions fait tracer des figures pour rendre la matière plus intelligible ; il les considéra long-temps, surtout celles de l'estomac, du cœur, des viscères et des veines : il en fit la comparaison avec celles d'un livre chinois qu'il se fit apporter ; il y trouva beaucoup de rapport. Ensuite, lisant notre

écrit d'un bout à l'autre, il en loua la doctrine, il nous exhorta fort à ne rien négliger pour nous perfectionner dans la langue tartare. « La » philosophie, répéta-t-il plusieurs fois, est » une chose extrêmement nécessaire. » Puis il continua ses explications de géométrie-pratique avec le père Thomas.

» Le 17, Tchao-lao-yé fut chargé par l'empereur de dire aux pères Pereyra et Thomas, qui l'attendaient à l'ordinaire dans l'appartement d'*Yang-tsin-tien*, que nous devions être sur nos gardes en parlant de nos sciences et de tout ce qui nous regardait, particulièrement avec les Chinois et Mogols, qui ne nous voyaient pas volontiers dans le pays, parce qu'ils avaient leurs bonzes et leur lamas, auxquels ils étaient fort attachés; que sa majesté nous connaissait parfaitement, qu'elle se fiait tout-à-fait à nous, et qu'elle nous traitait comme ses plus intimes domestiques; qu'ayant fait examiner notre conduite, non-seulement à la cour, où elle avait eu jusque dans notre maison des gens pour nous observer, mais encore dans les provinces, où elle avait envoyé des exprès pour s'informer de quelle manière nos pères s'y comportaient, elle n'avait pas trouvé le moindre sujet de reproche à nous faire; que c'était sur ce fondement qu'elle nous traitait avec tant de familiarité, mais que nous n'en devions pas être moins réservés au dehors; que devant elle nous pouvions parler à cœur ouvert, parce qu'elle nous connaissait parfaitement.

» Il y a trois sortes de nations dans l'empire, » nous fit-il dire encore. Les Mantchous vous » aiment et vous estiment; mais les Chinois et » les Mogols ne peuvent vous souffrir. » Enfin il nous fit dire de ne rien traduire de nos sciences dans le tribunal où nous étions, mais seulement dans l'intérieur de notre collége; que cet avis qu'il nous faisait donner n'était qu'une précaution, et que nous ne devions pas craindre d'y avoir donné occasion par quelque faute ou quelque imprudence, puisqu'il était fort satisfait de nous.

» Ensuite il nous envoya ordre de rédiger par écrit quelque partie de notre doctrine philosophique. On nous insinua que nous devions achever ce que nous avions commencé, mais qu'il fallait que notre travail se fît dans l'intérieur de notre maison, et sans le communiquer à personne.

» Le 8 mars, nous nous rendîmes dans l'appartement d'*Yang-tsin-tien*, les pères Bouvet, Pereyra, Thomas et moi. Sa majesté y vint dès le matin, et s'y arrêta deux heures avec nous. Elle lut ce que nous avions écrit en lettres tartares; ensuite s'étant fait expliquer la première proposition du premier livre d'Euclide, elle l'écrivit de sa propre main, après en avoir bien compris l'explication : elle marqua beaucoup de satisfaction de notre travail. Le même jour elle nous fit donner à chacun deux pièces de satin noir et vingt-cinq taëls, non pour récompenser, nous dit-elle, la peine que

nous prenions pour son service, mais parce qu'elle avait remarqué que nous étions mal vêtus. »

Du 9 mars au 1er avril, les missionnaires expliquèrent à l'empereur les autres propositions d'Euclide, puis l'usage des instrumens de géométrie. Tchao-lao-yé lui représenta que les premiers livres d'Euclide, traduits en chinois, avec l'explication de Clavius, par le père Ricci, avaient aussi été traduits en tartare depuis quelques années par un habile homme que sa majesté avait nommé; et que cette traduction, quoique assez confuse, ne laisserait pas de les aider beaucoup dans leurs explications, et à les rendre plus intelligibles, surtout si on faisait venir le traducteur pour les écrire en tartare, ce qui épargnerait à sa majesté la peine de les écrire elle-même. L'empereur goûta cette proposition : il ordonna qu'on leur mît entre les mains la traduction tartare, et que le traducteur fût appelé.

L'empereur donna ordre à son eunuque favori de faire voir aux missionnaires l'appartement le plus propre et le plus agréable de sa maison de plaisance, faveur d'autant plus distinguée, que ces lieux intérieurs sont réservés à la personne seule de l'empereur. Cet appartement est fort propre, mais il n'a rien de grand ni de magnifique. La maison est accompagnée de petits bosquets d'une sorte de bambou, de bassins et de réservoirs d'eau vive, mais petits, et revêtus seulement de pierres sans aucune ri-

chesse; ce qui vient en partie de ce que les Chinois n'ont aucune idée de ce que nous appelons bâtimens et architecture; en partie de ce que l'empereur affecte de faire connaître qu'il ne veut pas dissiper les finances de l'empire pour son amusement particulier. En effet, quoique ce prince fût le plus riche monarque du monde, il était extrêmement réservé dans sa dépense et dans ses gratifications; mais lorsqu'il était question de quelque entreprise publique et de l'utilité de l'état, il ne mettait point de bornes à sa libéralité : elle n'éclatait pas moins à diminuer les tributs du peuple, soit lorsqu'il voyageait dans quelques provinces, soit à l'occasion de la disette des vivres, ou de quelque autre malheur public.

Ils virent aussi la maison de Tchang-Tchung-Yen qui est à deux lieues et demie à l'ouest de Pékin, et dont le nom signifie *Jardin du printemps perpétuel*, *printemps de longue durée*. Il leur envoya des mets de sa table, et les fit appeler dans son propre appartement, qui est le plus gai et le plus agréable de toute cette maison, quoiqu'il ne soit ni riche, ni magnifique. Il est situé entre deux grands bassins d'eau, l'un au midi et l'autre au nord; l'un et l'autre environnés presque entièrement de petites hauteurs formées de la terre qu'on a tirée pour creuser les bassins. Toutes ces hauteurs sont plantées d'abricotiers, de pêchers et d'autres arbres de cette nature, qui rendent la vue fort agréable lorsqu'ils sont couverts de feuil-

les. Tout y était modeste, mais d'une propreté extrême, à la manière des Chinois. Ils font consister la beauté de leurs maisons de plaisance et des jardins dans une grande propreté, et dans certains morceaux de rocailles extraordinaires, qui ont l'air tout-à-fait sauvage; mais ils aiment surtout les petits cabinets et les petits parterres fermés par des haies de verdure, qui forment de petites allées : c'est le goût général de la nation. Les personnes riches y font une dépense considérable. Ils épargnent bien moins l'argent pour un morceau de vieille roche qui ait quelque chose de grotesque et de singulier, comme d'avoir plusieurs cavités ou d'être percé à jour, que pour un bloc de jaspe et pour quelque belle statue de marbre. Quoique les montagnes voisines de Pékin soient remplies de très-beau marbre blanc, ils ne l'emploient guère que pour l'ornement de leurs ponts et de leurs sépultures.

« Le 1er. d'avril, continue le père Gerbillon, nous allâmes, comme les jours précédens, faire notre explication de géométrie à l'empereur, dans sa maison de plaisance; il nous traita avec sa bonté ordinaire, et nous fit présent de différentes choses qui lui étaient venues du sud. Je lui expliquai l'usage des logarithmes pour la division.

» Le 5, nous reçûmes avis par un exprès dépêché de Tsin-nan-fou, capitale de la province de Chan-tong, que le gouverneur de

cette province avait suscité une persécution contre les chrétiens du pays. Ce gouverneur, malgré le crédit du père Pereyra, qui l'avait supplié par écrit de relâcher plusieurs chrétiens qu'il tenait en prison, et de ne les pas traiter comme des sectateurs d'une fausse loi, puisque l'empereur avait déclaré par une ordonnance publique qu'on ne devait pas donner ce nom à la loi chrétienne, avait fait donner vingt coups de fouet au messager qui avait apporté sa lettre, et autant à celui qui l'avait introduit; ensuite il avait fait reprendre et mettre en prison quelques fidèles qui avaient été relâchés pour de l'argent: il avait fait citer à son tribunal le père Valet, jésuite, pour le punir d'avoir prêché le christianisme dans l'étendue de sa juridiction; on ajoutait que dans ses emportemens il avait protesté qu'il était résolu de pousser ce missionnaire à bout, dût-il perdre son mandarinat.

» Nous communiquâmes aussitôt cette fâcheuse nouvelle à Tchao-lao-yé, qui se chargea d'en avertir l'empereur, et de lui représenter que, s'il n'avait la bonté de nous accorder sa protection, et de faire quelque chose en faveur de notre religion, les missionnaires et les chrétiens seraient d'autant plus exposés à ces insultes, que, malgré la bienveillance dont sa majesté nous honorait, la défense d'embrasser le christianisme subsistait encore à la Chine.

Le 7, l'empereur nous reçut à sa maison de

plaisance avec les témoignages ordinaires de sa bonté. Tchao-lao-yé l'instruisit de l'outrage qu'on avait fait aux chrétiens de Chan-tong ; il ajouta que les missionnaires des provinces se ressentaient tous les jours de la violence de nos persécuteurs, et que, n'étant venus à la Chine que pour y prêcher la religion du vrai Dieu, nous étions plus sensibles à ce qui la touchait qu'à tous les intérêts du monde. L'empereur, après avoir lu les lettres qu'on avait écrites à ce sujet, nous fit dire qu'il ne fallait pas faire éclater nos plaintes, et qu'elle en arrêterait la cause.

» Le 12, avant que nous eussions paru devant lui, il avait demandé à Tchao-lao-yé si nous n'avions reçu aucune nouvelle de l'affaire de Chan-tong ; et ce grand mandarin lui avait répondu qu'il n'en avait rien appris. Peu de jours après, nous fûmes informés que le vice-roi de la province avait fait relâcher tous les prisonniers chrétiens, et qu'on n'avait pas fait fouetter, comme on l'avait mandé, celui qui avait porté la lettre du père Pereyra, mais qu'on l'avait seulement retenu en prison l'espace de quinze jours, sous prétexte de s'informer si la lettre qu'il apportait n'était pas une lettre supposée.

» Le 22, un domestique du vice-roi de la province de Chan-tong, vint trouver le père Pereyra de la part de son maître, pour lui demander comment il désirait que cette affaire fût terminée. Le lendemain, étant retournés à

Tchang-Tchun-Yen, l'empereur, sous prétexte de nous faire examiner un calcul, inséra dans son papier le mémoire secret que le vice-roi de Chan-tong avait envoyé sur l'affaire des chrétiens; il avait joint la sentence qui portait que l'accusateur serait puni à titre de calomniateur ou de délateur malintentionné. Comme on ne parlait pas de punir le mandarin, nous témoignâmes librement que c'était un faible remède pour la grandeur du mal. Ensuite l'empereur nous ayant fait demander si nous étions contens, apparemment parce que nous n'avions pas eu d'empressement à le remercier de cette faveur, nous répondîmes sans contrainte que nous n'étions pas trop satisfaits, et que, si sa majesté, qui n'ignorait pas que l'établissement de notre religion était le seul motif qui nous amenât dans son empire, et qui nous retînt à sa cour, voulait nous accorder quelque chose de plus, nous nous croirions infiniment plus obligés à sa bonté que toutes les caresses dont elle ne cessait pas de nous combler.

» Cette réponse ne lui fut pas agréable; il nous fit dire qu'il croyait en avoir assez fait pour notre honneur, auquel il ne voulait pas qu'on donnât la moindre atteinte; que s'il favorisait nos compagnons dans les provinces, c'était pour l'amour de nous et par reconnaissance pour nos services; mais qu'il ne prétendait pas soutenir et défendre les chrétiens chinois qui se prévalaient de notre crédit, et qui

se croyaient en droit de ne garder aucun ménagement. »

On voit par ce récit jusqu'où l'empereur portait la circonspection et les mesures pour ne pas choquer les tribunaux de justice, et jusqu'où ces missionnaires portaient leurs prétentions.

Vers le même temps, on apprit la nouvelle d'une victoire remportée par le frère de l'empereur sur les Tartares Eleuthes. On avait perdu dans le combat un des oncles maternels de Khang-hi, nommé *Kiou-kiou*. Les missionnaires nous donnent la description de ses funérailles.

« On nous apprit que le convoi des cendres de Kiou-kiou, qui avait été tué dans la dernière bataille, n'était pas éloigné de la ville, et que sa majesté envoyait au-devant deux grands de l'empire, et quelques-uns de ses kyas, pour faire honneur à la mémoire du mort. Le père Pereyra et moi, qui avions des obligations particulières à ce seigneur, nous partîmes dans le même dessein, et nous rencontrâmes le convoi à sept lieues de Pékin.

» Les cendres de Kiou-kiou étaient renfermées dans un petit coffre du plus beau brocart d'or qui se fasse à la Chine : ce coffre était placé dans une chaise fermée et revêtue de satin noir, qui était portée par huit hommes. Elle était précédée de huit cavaliers, portant chacun leur lance ornée de houppes rouges et d'une banderole de satin jaune, avec une bor-

dure rouge sur laquelle étaient peints les dragons de l'empire. C'était la marque du chef d'un des huit étendards de l'empire. Ensuite venaient huit chevaux de main, deux à deux et proprement équipés ; ils étaient suivis d'un autre cheval seul, avec une selle, dont il n'y a que l'empereur qui puisse se servir, et ceux qu'il honore de ce présent, faveur qu'il n'accorde guère qu'à ses enfans. Je n'ai vu qu'un seul seigneur, des plus grands et des plus favorisés, qui eût obtenu cette marque de distinction. Les enfans et les neveux du mort environnaient la chaise où étaient portées les cendres ; ils étaient à cheval et vêtus de deuil : huit domestiques, accompagnaient la chaise à pied. A quelques pas suivaient les plus proches parens et les deux grands que l'empereur avait envoyés.

» En arrivant près de la chaise, nous mîmes pied à terre, et nous rendîmes les devoirs établis par l'usage, qui consistent à se prosterner quatre fois jusqu'à terre. Les enfans et les neveux du mort descendirent aussi de leurs chevaux, et nous allâmes leur donner la main, ce qui est la manière ordinaire de se saluer : ensuite, étant remontés tous à cheval, nous nous rejoignîmes au convoi.

» A trois quarts de lieue de l'endroit où l'on devait camper, nous vîmes paraître une grosse troupe de parens du mort, tous en habit de deuil. Les enfans et les neveux mirent pied à terre, et commencèrent à pleurer autour de

la chaise qui contenait les cendres; ils marchèrent ensuite à pied, toujours en pleurant, l'espace d'un demi-quart de lieue; après quoi les deux envoyés de l'empereur les firent remonter à cheval. On continua la marche, pendant laquelle plusieurs personnes de qualité, parens ou amis du mort, vinrent lui rendre leurs devoirs.

» Nous n'étions pas à plus d'un quart de lieue du camp lorsque le fils aîné de l'empereur, et le quatrième fils de sa majesté, envoyés tous deux pour faire honneur au mort, parurent avec une nombreuse suite de personnes de la première distinction : tout le monde mit pied à terre. Aussitôt que les princes furent descendus de leurs chevaux, on fit doubler le pas aux porteurs de la chaise pour arriver plus tôt devant eux. La chaise fut posée à terre. Les princes et toute leur suite pleurèrent quelque temps avec de grandes marques de tristesse. Ensuite remontant à cheval, et s'éloignant un peu du grand chemin, ils suivirent le convoi jusqu'au camp. On rangea devant la tente du mort les lances et les chevaux de main. Le coffre où reposaient les cendres fut tiré de la chaise, et placé sur une estrade au milieu de la tente, avec une petite table pardevant. Les deux princes arrivèrent aussitôt; et l'aîné, se mettant à genoux devant le coffre, éleva trois fois une petite tasse de vin audessus de sa tête, et versa ensuite le vin dans une grande tasse d'argent qui était sur la ta-

ble, se prosternant chaque fois jusqu'à terre.

» Après cette cérémonie, les princes sortirent de la tente, et reçurent les remercîmens des enfans et des neveux du mort; ils remontèrent ensuite à cheval pour retourner à Pékin, tandis que nous nous retirâmes dans une cabane voisine où nous passâmes la nuit.

» Le 9 septembre, on partit dès la pointe du jour. Comme le convoi devait entrer le même jour dans la ville, une troupe de domestiques accompagna les cendres, pleurant et se relevant tour à tour. Tous les officiers de l'étendard du mort, et quantité de seigneurs les plus qualifiés de la cour, vinrent rendre leurs devoirs à la mémoire d'un homme qui avait été généralement estimé. A mesure qu'on approchait de Pékin, le convoi grossissait par la multitude de personnes distinguées qui arrivaient successivement. En entrant dans la ville, un des domestiques du mort lui offrit trois fois une tasse de vin, la répandit à terre, et se prosterna autant de fois. Les rues où le convoi devait passer étaient nettoyées et bordées de soldats à pied, comme dans les marches de l'empereur, du prince héritier et des princesses. Avant qu'on fût arrivé à la maison du mort, deux grosses troupes de domestiques, qui étaient les siens et ceux de son frère, tous en habit de deuil, vinrent se joindre au convoi. D'aussi loin qu'ils le découvrirent, ils se mirent à pleurer et à jeter de grands cris, auxquels ceux qui accompagnaient

les cendres répondirent par des pleurs et des cris redoublés. Le convoi était attendu à l'hôtel du mort par un grand nombre de personnes de qualité.

» L'unique superstition que je remarquai dans cette pompe funèbre, fut de brûler du papier à chaque porte par où passaient les cendres : on l'allumait lorsqu'elles approchaient de chaque cour de la maison. De grands pavillons de nattes formaient comme autant de grandes salles ; il y avait dans ces pavillons quantité de lanternes et de tables sur lesquelles on avait posé des fruits et des odeurs. On plaça le coffre qui renfermait les cendres sous un dais de satin noir, enrichi de crépines et de passemens d'or, et fermé par deux rideaux. Le fils aîné de l'empereur et l'un de ses petits-fils, que l'empereur avait institué fils adoptif de l'impératrice défunte, nièce de Kioukiou, parce que cette princesse n'avait pas laissé d'enfant mâle, se trouvèrent encore dans la maison du mort, et firent les mêmes cérémonies que nous leur avions vu faire dans la tente ; ils furent remerciés à genoux par les enfans et les neveux, qui se prosternèrent après avoir ôté leurs bonnets.

Quelques officiers, qui s'étaient mal conduits dans la campagne, furent condamnés, les uns à la perte de leurs emplois, les autres à recevoir cent coups de fouet. Le plus considérable de ces malheureux officiers avait été long-temps un des principaux gentilshommes

de la chambre de l'empereur ; il était alors gouverneur de quelques-uns de ses enfans; après avoir subi le châtiment qui lui était imposé, il ne laissa pas de reprendre son poste auprès des enfans de sa majesté. On doit observer que parmi les Tartares, qui sont tous esclaves de leur empereur, ces punitions n'entraînent aucun déshonneur. Il arrive quelquefois aux premiers mandarins de recevoir des soufflets et des coups de pied ou de fouet, aux yeux même de l'empereur, sans être dépouillés de leurs emplois. Les Tartares ne se reprochent point entre eux ces humiliantes disgrâces, et les oublient bientôt, pourvu qu'ils conservent leurs dignités et leurs charges.

» Le 28 février de l'année suivante, premier jour de la seconde lune chinoise, il y eut une éclipse de soleil de plus de quatre doigts. Étant au palais, je ne pus l'observer exactement; je préparai les instrumens nécessaires pour donner à l'empereur la satisfaction de la voir lui-même. Il fit cette expérience avec les grands de sa cour, auxquels il prit plaisir à donner des preuves du fruit qu'il avait tiré de ses études.

» Le tribunal des mathématiques, après avoir observé cette éclipse, consulta le livre qui se nomme *Chen-chou*, où est marqué ce qu'il faut faire, ce qui doit arriver, et ce qui est à craindre à l'occasion des éclipses, des comètes et des autres phénomènes célestes. Il trouva dans ce livre que les circonstances présentes faisaient

connaître que le trône était occupé par un méchant homme, et qu'il fallait l'en faire descendre pour y substituer un meilleur prince.

» Le président tartare du tribunal ne voulut pas que cette remarque fût insérée dans le mémorial qui devait être présenté à l'empereur. Son lieutenant eut une longue dispute avec lui, et prétendait au contraire qu'on y devait insérer ce qui se trouvait dans le Chen-chou, parce que c'était l'ordre du tribunal, et qu'en le suivant ils ne devaient pas craindre que leur conduite fût désapprouvée. »

Les missionnaires ne nous apprennent pas comment ce différent fut terminé. Il paraît que le tribunal des mathématiques de Pékin était moins habile que le collége des augures romains, qui ne trouvaient jamais dans les livres des sibylles que ce qu'il fallait y trouver suivant le temps et les circonstances. L'oracle de Chen-chou était bien mal placé sous un prince aussi respecté que Khang-hi.

Gerbillon, parti une troisième fois pour la Tartarie, à la suite de l'empereur, décrit une chasse au chevreuil.

« Ce prince monta au sommet d'une montagne, sur le penchant de laquelle le chevreuil était couché. Il fit mettre pied à terre aux chasseurs qui étaient tous de ces Mantchous qu'on appelle *Nouveaux*, parce qu'ils sont nés dans le vrai pays des Mantchous. L'empereur se sert d'eux pour ses gardes et ses chasseurs. Il les envoya, les uns à

droite, les autres à gauche, un à un, avec ordre au premier de chaque côté de marcher sur la ligne qu'il leur marqua, jusqu'à ce qu'ils fussent réunis dans l'endroit qu'il leur avait assigné. Ils exécutèrent ponctuellement cet ordre, sans que la difficulté du chemin leur fît perdre leurs rangs.

» Aussitôt que l'enceinte fut formée, avec une promptitude qui me surprit, l'empereur fit signe de commencer les cris ; alors les chasseurs se mirent à crier ensemble, mais à peu près du même ton et d'une voix médiocre, qui ressemblait assez à une espèce de bourdonnement. On me dit que ces cris se faisaient pour étourdir le chevreuil, afin qu'étant frappé de tous côtés par un bruit égal, et ne sachant par où prendre la fuite, on pût le tirer plus facilement. L'empereur entra dans cette enceinte, suivi seulement de deux ou trois personnes, et s'étant fait montrer le lieu où était le chevreuil, il le tua du second coup de fusil.

» Après cette première enceinte, on en fit une seconde sur des penchans de montagnes. Comme ils n'étaient pas si rudes que les premiers, les chasseurs demeurèrent à cheval, et deux chevreuils qui s'y trouvèrent enfermés furent tués tous deux de la main de l'empereur. Sa majesté tira trois coups en courant au galop : je vis ce prince aller à bride abattue, soit en montant ou en descendant par des pentes fort raides, et tirer de l'arc avec une

adresse extraordinaire; ensuite il fit étendre les chasseurs et tous les gens de sa suite sur deux ailes, et nous marchâmes dans cet ordre jusqu'au camp, en faisant encore une espèce d'enceinte mobile qui battait la campagne : c'était pour la chasse du lièvre. Sa majesté en tua plusieurs. Tout le monde avait soin de les détourner vers lui, et le droit de tirer dans l'enceinte n'était accordé qu'à ses deux fils : les autres chasseurs n'avaient la liberté de tirer que sur le gibier qui s'écartait du centre; et chacun s'efforçait de l'en empêcher, parce que ceux qui laissaient sortir un lièvre par négligence étaient rigoureusement punis.

» Le même soir, après un grand vent de sud qui avait élevé beaucoup de poussière, le temps se couvrit. L'empereur, que la seule espérance de la pluie avait rendu fort gai, sortit de sa tente; et prenant lui-même une grande perche, il se fit un amusement de secouer la poussière attachée à la toile qui couvrait les tentes. Tous ses gens prirent des perches à son exemple, et donnèrent sur les toiles. Comme j'étais présent, je m'occupai du même exercice, pour ne pas demeurer seul oisif. L'empereur, qui le remarqua, dit le soir à ses gens que les Européens n'étaient pas glorieux. » Il semble pourtant qu'un jésuite pouvait faire, sans trop s'humilier, ce que faisait l'empereur de la Chine; mais cette parole du prince, si elle est vraie, fait voir quels égards il croyait devoir à des étrangers.

» Il se trouve près du lieu où nous campâmes des eaux chaudes et médicinales que l'empereur eut la curiosité de visiter, et où il s'arrêta jusqu'au soir. Il m'y fit appeler ; et m'ayant montré la source, il me demanda la raison physique de cette chaleur, si nous avions en Europe des eaux de cette nature, si nous en usions, et pour quelle sorte de maladies.

» Ces eaux sont claires dans leur source ; mais elles ne me parurent point si chaudes que celles qui sont au pied du mont Pé-tcha, un peu au nord-est de celles-ci. Dans les premières, à peine pourrait-on mettre la main entière sans la brûler; au lieu que dans celles-ci on peut la tenir quelques momens sans être incommodé de la chaleur. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que dans le voisinage on trouve une source d'eau fraîche. On a tellement dirigé l'eau de ces deux sources, qu'elles se joignent d'un côté, et que de l'autre il reste un filet d'eau chaude toute pure. L'empereur a fait construire dans le même lieu trois petites maisons de bois, avec un bassin de bois dans chacune, où l'on peut se baigner commodément. Sa majesté s'y baigna, et nous ne revînmes au camp que vers la fin du jour.

» Le lendemain nous partîmes sur les sept heures du matin. L'empereur me demanda si j'étais fatigué du voyage. Pendant toute la marche on ne cessa point de chasser aux lièvres et aux chevreuils.

» Le 22, nous séjournâmes. La chasse fut ce jour-là beaucoup plus grande que les jours précédens. Sa majesté avait fait venir des lieux voisins un grand nombre de Mogols, qui, étant accoutumés à cet exercice, entendent parfaitement la manière d'enfermer le gibier. On rassembla plus de deux mille chasseurs, sans compter la suite de l'empereur. Ils étaient rangés sous divers étendards, deux bleus, un blanc, un rouge et un jaune. Les deux bleus marchaient à la tête, l'un à droite, l'autre à gauche, et servaient à diriger l'enceinte; le rouge et le blanc marchaient sur les deux ailes. Le jaune était au centre.

» Cette enceinte comprenait des montagnes et des vallées couvertes de grands bois, qu'on traversait en les battant avec tant de soin, que rien ne pouvait s'échapper sans être vu et poursuivi. Lorsque les deux étendards qui marchent à la tête, en s'éloignant toujours l'un de l'autre, sont arrivés au lieu qui leur est marqué, ils commencent à se rapprocher, et ne finissent leur marche qu'au moment où ils se rencontrent. Alors l'enceinte étant fermée de toutes parts, ceux qui ont marché devant s'arrêtent et tournent le visage à ceux de derrière, qui continuent de s'avancer peu à peu, jusqu'à ce que tous les chasseurs se trouvent à la vue les uns des autres, et serrés de si près, que rien ne puisse sortir de l'enceinte.

» L'empereur se tint d'abord vers le milieu de l'enceinte avec quelques-uns de ses princi-

paux officiers, dont les uns ne faisaient que détourner le gibier pour le faire passer devant lui. Les autres lui fournissaient des flèches pour tirer, et d'autres les ramassaient. Sur les deux ailes, au-dedans de l'enceinte, étaient les deux fils de l'empereur, assistés chacun de trois ou quatre de leurs officiers. Il n'était permis à nul autre de pénétrer dans l'enceinte, s'il n'était appelé par l'ordre exprès de l'empereur. Personne aussi n'osait tirer sur les bêtes, à moins que sa majesté ne l'ordonnât; ce qu'elle faisait ordinairement après avoir blessé la bête. Mais si quelque animal s'échappait, les grands et les autres officiers de la cour, qui marchaient immédiatement après ceux qui formaient l'enceinte, avaient la liberté de le poursuivre et de tirer.

» Sa majesté tira un très-grand nombre de chevreuils et de cerfs qui marchaient en troupes dans les montagnes. On n'avait fait néanmoins que deux enceintes, qui durèrent cinq ou six heures. Dans la première on enferma un tigre, sur lequel l'empereur tira deux coups d'une grande arquebuse et un coup de fusil; mais, comme il tira de fort loin, et que le tigre était dans un fort de broussailles, il ne le blessa point assez pour l'arrêter. Au troisième coup le tigre prit la fuite vers le haut de la montagne, où le bois était le plus épais. Cet animal était d'une grandeur monstrueuse. Je le vis plusieurs fois, parce que j'étais fort près de l'empereur, à qui je présentai même la mèche

allumée pour mettre le feu à son arquebuse. Il ne voulut pas qu'on s'approchât trop du monstre, dans la crainte que quelqu'un de ses gens ne fût blessé. Le danger n'est jamais grand pour sa personne. Il était alors environné d'une cinquantaine de chasseurs à pied, tous armés de demi-piques qu'ils savent manier avec adresse, et dont ils ne manqueraient pas de percer le tigre, s'il s'avançait du côté de leur maître.

» Je remarquai dans cette occasion la bonté du caractère de l'empereur. Aussitôt qu'il vit fuir le tigre du côté opposé au sien, il cria qu'on lui ouvrît le passage, et que chacun se détournât pour éviter d'être blessé. Ensuite il dépêcha un de ses gens pour s'informer s'il n'était rien arrivé de fâcheux. On lui rapporta qu'un des chasseurs mogols avait été renversé, lui et son cheval, d'un coup de pate que le tigre lui avait donné en fuyant; mais qu'il n'avait point été blessé, parce que l'animal, étourdi par les cris des autres chasseurs, avait continué de fuir.

» Dans la chasse du même jour, outre des faisans, des perdrix et des cailles, on prit un oiseau d'une espèce particulière, et que je n'ai vu nulle part ailleurs. Les Chinois lui donnent le nom de *koki*, qui signifie *poule de feu*, apparemment parce qu'autour des yeux il a un ovale de petites plumes couleur de feu très-vif. Tout le reste du corps est de couleur de cendre. Il est un peu plus gros qu'un faisan. Par le corps et la tête il ressemble assez aux poules d'Inde. Comme il ne peut voler ni haut, ni

loin, un cavalier le prend facilement à la course.

» Quelques jours après, toutes ces troupes ayant été commandées pour faire une enceinte sur des collines qui étaient remplies de chèvres jaunes, l'empereur partit pour cette chasse dès sept heures du matin. On fit un grand tour, tandis que les bagages suivirent le droit chemin, qui était plus court de vingt ou trente lis. Les chèvres jaunes sont si sauvages, qu'il faut les environner de fort loin. Pour commencer l'enceinte, les chasseurs s'éloignent les uns des autres de vingt ou trente pas, et s'avançant avec lenteur, ils s'approchent insensiblement et chassent les chèvres à grands cris. L'enceinte de ce jour-là n'avait pas moins de cinq à six lieues de tour. Elle embrassait quantité de collines, toutes remplies de chèvres, et se terminait à une grande plaine où l'on devait courir le gibier qui se trouvait enfermé. On vit des troupeaux de quatre et de cinq cents chèvres.

» Aussitôt que l'empereur fut arrivé proche de l'enceinte, on se mit à marcher fort doucement. Sa majesté envoya ses deux fils sur les ailes, et marcha au centre de l'enceinte. Après avoir passé quelques-unes des hauteurs, on commença bientôt à découvrir plusieurs bandes de chèvres.

» Pendant que l'enceinte se resserrait, le ciel se couvrit. Il s'éleva un grand orage avec de la grêle, du tonnerre et de la pluie. Les chasseurs furent obligés de s'arrêter, et les chèvres, cou-

rant de toutes leurs forces, cherchaient à s'échapper par quelque ouverture. Elles prenaient toujours du côté où elles n'apercevaient personne; mais venant à découvrir les chasseurs qui fermaient l'enceinte, elles retournaient sur leurs pas vers l'autre bout, d'où elles revenaient ensuite, et se lassaient inutilement à courir. La pluie cessa, et l'on continua de marcher jusqu'à la plaine. L'empereur, et ses deux fils, qui étaient dans l'enceinte avec quelques-uns de leurs gens qui détournaient les chèvres de leur côté, en tuaient quelques-unes à mesure qu'ils avançaient. Il s'en sauva plusieurs; car, lorsqu'elles sont effrayées, elles passent à travers les jambes des chevaux; et s'il en sort une de l'enceinte, toutes les autres de la même bande ne manquent pas de la suivre par le même endroit. Alors les chasseurs qui n'étaient pas de l'enceinte les poursuivaient à la course, et les tiraient à coups de flèches. On lâcha les lévriers de l'empereur, qui en tuèrent un grand nombre. Cependant sa majesté, en ayant vu sortir plusieurs par la négligence de quelques-uns de ses kyas, se mit en colère, et donna ordre qu'on saisît les coupables.

» En arrivant dans la plaine où l'enceinte finissait, les chasseurs se serrèrent insensiblement jusqu'à se toucher l'un l'autre. Alors sa majesté fit mettre pied à terre à tout le monde, et, demeurant avec ses fils au milieu de l'enceinte, qui n'avait plus que trois ou quatre cents pieds de diamètre, il acheva de tirer

cinquante ou soixante chèvres qui restaient. Il serait difficile de représenter la vitesse avec laquelle ces pauvres bêtes couraient malgré leurs blessures, les unes avec une jambe cassée, qu'elles portaient pendante, les autres traînant leurs entrailles à terre, d'autres portant deux ou trois flèches dont elles avaient été frappées, jusqu'à ce qu'elles tombassent épuisées de forces. J'observai que les coups de flèches ne leur faisaient pas pousser le moindre cri, mais que, lorsqu'elles étaient prises par les chiens, qui ne cessaient de les mordre qu'après les avoir étranglées, elles jetaient un cri assez semblable à celui d'une brebis qu'on est près d'égorger.

» Cette chasse ne nous empêcha pas de faire encore plus de vingt lis de chemin dans une grande plaine avant d'arriver au camp. Il fut assis à l'entrée du détroit des montagnes, dans un lieu qui se nomme en langue mogole *source des eaux*. On n'avait pas fait moins de onze ou douze lieues ce jour-là. L'empereur fit punir deux des kyas qui avaient été saisis par son ordre, pour avoir laissé sortir quelques chèvres de l'enceinte. Ils reçurent chacun cent coups de fouet; punition ordinaire chez les Tartares, mais à laquelle ils n'attachent aucune infamie. L'empereur leur laissa leurs charges, en les exhortant à réparer leurs fautes par un redoublement de zèle et de fidélité. Un troisième, qui était plus coupable, parce qu'il avait quitté son poste pour courir après une chèvre, et

qu'il l'avait tirée dans l'enceinte même, à la vue de l'empereur, fut destitué de son emploi. D'autres avaient tiré aussi dans l'enceinte, mais sans quitter leur poste : on avait ramassé leurs flèches sur lesquelles étaient leurs noms. Toutes ces flèches furent apportées à l'empereur, qui leur accorda le pardon de leur faute.

» Le jour suivant, on rentra dans les montagnes, où, chemin faisant, on chassa dans diverses enceintes : on tua plusieurs chevreuils et quelques cerfs. Cette chasse aurait été plus abondante, si l'on n'eût découvert un tigre qui était couché sur le penchant d'une montagne fort escarpée, dans un fort de broussailles. Lorsqu'il entendit le bruit des chasseurs qui passèrent assez près de lui, il jeta des cris qui le firent connaître : on se hâta d'en avertir l'empereur. C'était un ordre général que, lorsqu'on avait découvert un de ces animaux, on postât des gens pour l'observer, tandis que d'autres en allaient donner avis à l'empereur, qui abandonnait ordinairement toute autre chasse pour celle du tigre. Sa majesté parut aussitôt. On chercha un poste commode, d'où elle pût tirer sans danger ; car cette chasse est périlleuse, et les chasseurs ont besoin d'y apporter beaucoup de précaution.

» Quand on est sûr du gîte, on commence par examiner quelle route l'animal pourra prendre pour se retirer ; il ne descend presque jamais dans la vallée ; il marche le long du

penchant des montagnes : s'il se trouve un bois voisin, il s'y retire ; mais il ne va jamais bien loin, et sa fuite est ordinairement du revers d'une montagne à l'autre. On poste des chasseurs, avec des demi-piques armées d'un fer très-large, dans les endroits par où l'on juge qu'il prendra son chemin : on les place ordinairement par pelotons sur le sommet des montagnes. Des gardes à cheval observent la remise : tous ont ordre de pousser de grands cris lorsque le tigre s'avance de leur côté, dans la vue de le faire retourner sur ses pas, et de l'obliger à fuir vers le lieu où l'empereur s'est placé.

» Ce prince se tenait ordinairement sur le revers opposé à celui qu'occupait le tigre, avec la vallée entre deux, du moins lorsque la distance n'excédait pas la portée d'un bon mousquet. Il était environné de trente ou quarante piqueurs armés de hallebardes ou de demi-piques, dont ils font une espèce de haie ; ils ont un genou à terre, et présentent le bout de leur demi-pique du côté par où le tigre peut venir ; ils la tiennent des deux mains, l'une vers le milieu, et l'autre assez proche du fer. Dans cet état, ils sont toujours prêts à recevoir le tigre, qui prend quelquefois sa course avec tant de rapidité, qu'on n'aurait pas le temps de s'opposer à ses efforts, si l'on n'était constamment sur ses gardes. L'empereur est derrière les piqueurs, accompagné de quelques-uns de ses gardes et de ses domestiques :

on lui tient des fusils et des arquebuses. Lorsque le tigre n'abandonne pas son fort, on tire des flèches au hasard, et souvent on lâche des chiens pour le faire déloger. Je reviens à la chasse dont je fus témoin.

» On fit bientôt lever le tigre du lieu où il était couché ; il grimpa la montagne, et s'alla placer de l'autre côté dans un petit bois, presqu'à l'extrémité de la montagne voisine. Comme il avait été bien observé, il fut aussitôt suivi, et l'empereur s'en étant approché à la portée du mousquet, toujours environné de ses piqueurs, on tira quantité de flèches vers le lieu où il s'était retiré ; on lâcha aussi plusieurs chiens qui le firent relever une seconde fois ; il ne fit que passer sur la montagne opposée, où il se coucha encore dans des broussailles, d'où l'on eut assez de peine à le faire sortir : il fallut faire avancer quelques cavaliers qui tirèrent des flèches au hasard, tandis que les piqueurs faisaient rouler des pierres vers le même endroit. Quelques-uns des cavaliers faillirent y perdre la vie : le tigre, s'étant levé tout d'un coup, jeta un grand cri, et prit sa course vers eux : ils n'eurent pas d'autre ressource que de se sauver à toute bride vers le sommet de la montagne ; et déjà l'un d'entre eux, qui s'était écarté en fuyant, paraissait menacé de sa perte, lorsque les chiens qu'on avait lâchés en grand nombre, et qui suivaient le tigre de près, l'obligèrent de leur faire face. Ce mouvement donna le loisir au cavalier de gagner le

sommet de la montagne et de mettre sa vie en sûreté.

» Cependant le tigre retourna au petit pas vers le lieu d'où il était sorti ; et les chiens aboyant autour de lui, l'empereur eut le temps de lui tirer trois ou quatre coups qui le blessèrent légèrement ; il n'en marcha que plus vite. Lorsqu'il fut arrivé aux broussailles, il s'y coucha comme auparavant, c'est-à-dire sans qu'on pût l'apercevoir. On recommença aussitôt à faire rouler des pierres et à tirer au hasard. Enfin le tigre se leva brusquement et prit sa course vers le lieu où l'empereur était placé. Sa majesté se disposait à le tirer ; mais lorsqu'il fut au bas de la montagne, il tourna d'un autre côté, et s'alla cacher dans le même bosquet où il s'était déjà retiré. L'empereur traversa promptement la vallée, et le suivit de si près, que, le voyant à découvert, il lui tira deux coups de fusil qui achevèrent de le tuer.

» Le lendemain nous fîmes soixante lis sans quitter une vallée étroite, et bordée des deux côtés par des montagnes fort escarpées. Un peu au-dessus du lieu où l'on devait camper, l'empereur s'arrêta près d'un rocher escarpé de toutes parts, et fait en forme de tour. Tous les grands et les meilleurs archers ayant reçu ordre de se rendre autour de lui, il fit tirer à chacun sa flèche vers la cime du rocher, pour essayer si quelqu'un aurait l'adresse et la force d'y atteindre. Il n'y eut que deux flèches qui

demeurèrent sur le rocher, et deux qui tombèrent de l'autre côté. L'empereur tira aussi cinq ou six fois, jusqu'à ce qu'une de ses flèches passât le rocher. Ensuite il m'ordonna d'en mesurer la hauteur avec les instrumens qu'il avait apportés ; il prit un demi-cercle d'un demi-pied de rayon, qui n'était qu'à pinnules. Après avoir fait l'observation, il voulut que nous fissions à part le calcul de la hauteur ; nous la trouvâmes de quatre cent trente *ché* ou pieds chinois. L'opération fut recommencée, en faisant les stations dans un endroit plus éloigné. Nos calculs furent faits en particulier à la vue de tous les grands, qui ne se lassèrent point d'en admirer la conformité ; il n'y eut pas un chiffre de différence. Sa majesté, pour en convaincre tous les spectateurs, me fit lire mes deux calculs chiffre par chiffre, tandis qu'elle montrait les siens aux grands pour en faire connaître la justesse. Elle prit encore plaisir à mesurer géométriquement une distance. Ensuite, après l'avoir calculée, elle la fit mesurer par une mesure actuelle, qui se trouva justement conforme au calcul. Une flèche qu'elle fit peser dans une balance, après en avoir calculé le poids, ne fut pas moins conforme au calcul. Les seigneurs de la cour redoublèrent leurs applaudissemens, et me dirent mille choses flatteuses à l'avantage des sciences de l'Europe ; l'empereur en parla lui-même dans les termes les plus obligeans.

» La conversation étant tombée sur le tri-

bunal des mathématiques, sa majesté nous marqua beaucoup de mépris pour ceux qui croyaient superstitieusement qu'il y a de bons et de mauvais jours, et des heures plus ou moins fortunées : elle était convaincue, nous dit-elle, non-seulement que ces superstitions étaient fausses et vaines, mais encore qu'elles étaient préjudiciables au bien de l'état, lorsque cette manie gagne jusqu'à ceux qui le gouvernent, puisqu'il en avait coûté la vie à plusieurs innocens, entre autres à quelques chrétiens du tribunal des mathématiques, auxquels on avait fait leur procès, comme au père Adam-Schaal, et qui avaient été condamnés à mort pour n'avoir pas choisi à propos l'heure d'un enterrement : « Que le peuple et les grands » mêmes, continua l'empereur, ajoutent foi à » ces superstitions, c'est une erreur qui n'a pas » de suite ; mais que le souverain d'un empire » s'y laisse tromper, c'est une source de maux » terribles. Je suis si persuadé, ajouta t-il, de » la fausseté de toutes ces imaginations, que » je n'y ai pas le moindre égard. » Il plaisanta même sur l'opinion des Chinois qui font présider toutes les constellations à l'empire de la Chine, sans vouloir qu'elles se mêlent jamais des autres régions. « Souvent, nous dit-il, j'ai » représenté à ceux qui m'entretenaient de ces » chimères qu'il fallait du moins laisser quel- » ques étoiles aux royaumes voisins pour avoir » soin d'eux. »

Nous ne tirerons du quatrième voyage de

Gerbillon que la chasse d'un ours qui fut tué par l'empereur. « On se rendit dans un bosquet voisin du camp, où l'on apprit qu'un ours était entré. Les piqueurs, à force de crier, de battre les arbres et de faire claquer leurs fouets, firent déloger la bête, qui fit plusieurs tours dans le bois avant d'en sortir; enfin, après avoir rugi long-temps, elle prit sa course sur la montagne, suivie par les chasseurs à cheval, qui, galopant de tous côtés à quinze ou vingt pas de distance, la poussèrent fort adroitement jusqu'à un passage étroit entre deux petites montagnes. Comme cet animal est pesant, et qu'il ne peut soutenir une longue course, il s'arrêta sur le revers d'une des deux montagnes; l'empereur, qui se trouvait sur le revers de l'autre, lui décocha une flèche qui lui fit une blessure profonde au flanc : ce coup lui fit pousser d'affreux rugissemens; il tourna furieusement la tête vers la flèche, qui était restée dans la plaie; et l'ayant arrachée, il la brisa en plusieurs pièces; ensuite, faisant quelques pas de plus, il s'arrêta court. Alors l'empereur descendit de son cheval, s'arma d'un épieu, et, s'étant approché avec quatre de ses plus hardis chasseurs, il tua cette furieuse bête d'un seul coup. Une si belle action fut célébrée aussitôt par des cris d'applaudissement. L'ours était d'une grosseur extraordinaire; il avait six pieds depuis la tête jusqu'à la queue, l'épaisseur du corps était proportionnée; son poil était long, noir et luisant comme le

plumage d'un choucas; il avait les oreilles et les yeux fort petits, et le cou de l'épaisseur du corps. Les ours ne sont pas si gros en France, et n'ont pas le poil si beau. »

CHAPITRE II.

Voyages, négociations et entreprises des Hollandais à la Chine.

Vers le commencement du seizième siècle, les Portugais, pénétrant à la Chine, par les mers de l'Inde, y introduisirent des missionnaires de la religion romaine. En 1517, ils établirent un commerce réglé à Quang-tong, que les Européens ont nommé Canton. Ensuite, ayant formé un comptoir à Ning-po, qu'ils ont appelé *Liampo*, dans la partie orientale de la Chine, ils firent un commerce considérable sur la côte, entre ces deux fameux ports, jusqu'à ce que leur orgueil et leur insolence causèrent leur destruction dans tous ces lieux, à la réserve de Mahao ou Macao, île à l'embouchure de la rivière de Canton, où ils se conservent encore, mais resserrés dans des bornes fort étroites.

Le pouvoir des Hollandais étant monté au comble dans les Indes, sur les ruines des Portugais, vers le milieu du dix-septième siècle, ils s'efforcèrent de s'ouvrir l'entrée de la Chine par l'établissement d'un commerce réglé avec les habitans. Ils y travaillaient de-

puis long-temps, malgré quantité d'obstacles dont le plus redoutable, suivant Nieuhof, était une ancienne prophétie répandue parmi les Chinois, qui les menaçait « de devenir quel-» que jour la conquête d'une nation de blancs » vêtue de la tête jusqu'aux pieds. » Mais sur la nouvelle qu'ils reçurent de Macassar par un missionnaire jésuite nommé le P. Martin, revenu de la Chine, où il avait vécu caché pendant dix ans, que les Tartares mantchous avaient conquis pour la seconde fois ce grand empire, le gouvernement de Batavia prit la résolution de renouveler ses entreprises. Il fit pressentir les Chinois de Canton par quelques marchands, dont le rapport fut si favorable, qu'il ne pensa plus qu'à faire partir des ambassadeurs pour aller solliciter à la cour de Pékin la liberté du commerce.

La relation de cette ambassade fut composée par Jean Nieuhof, maître-d'hôtel des ambassadeurs hollandais, et célèbre par ses voyages dans plusieurs autres parties du monde : elle fut publiée en diverses langues. La traduction française qu'on en trouve dans Thévenot paraît la meilleure.

Jean Maatzuyker, gouverneur de Batavia, et le conseil des Indes, avaient fait nommer pour ambassadeurs à la cour de Pékin Pierre de Goyer et Jacob Keyser. Leur train fut composé de quatorze personnes, c'est-à-dire deux marchands ou deux facteurs, deux domestiques, un maître d'hôtel, un chirurgien, deux

interprètes, un trompette et un tambour. Ils prirent ensuite deux facteurs de plus, pour les charger du soin de leur commerce à Canton, pendant qu'ils feraient le voyage de Pékin. Leurs présens étaient de riches étoffes de laine, des pièces de belle toile, plusieurs sortes d'épiceries, du corail, de petites boîtes de cire, des lunettes d'approche et des miroirs, des épées, des fusils, des plumes, des armures, etc. Leur commission se réduisait à former une alliance solide avec l'empereur de la Chine, en obtenant la liberté du commerce pour les Hollandais dans toute l'étendue de l'empire.

Ils partirent de Batavia le 14 juin 1655, dans deux yachts, qui devaient les transporter a Canton, d'où ils avaient ordre de se rendre aussitôt à Pékin. Le même jour du mois de juillet suivant, ils passèrent à la vue de Macao. Cette ville est bâtie sur un rocher fort élevé, qui est environné de tous côtés par la mer, excepté de celui du nord, par lequel une langue de terre fort étroite le joint à l'île du même nom. Son port n'a point assez d'eau pour recevoir les gros navires : elle est célèbre par la fonte de canons qui s'y fait du cuivre de la Chine et du Japon. La place est revêtue d'un mur, et défendue vers la terre par deux châteaux situés sur deux collines. Son nom est composé d'*ama*, qui était celui d'une ancienne idole, et de *gao*, qui signifie en langue chinoise *rade* ou *retraite sûre*. Les Portugais ayant obtenu ce vaste terrain pour

s'y établir, en firent bientôt une ville florissante, qui devint un des plus grands marchés de l'Asie. Ils y ont le privilége d'exercer deux fois l'an le commerce à Canton. On lit dans les registres de leur douane que pendant les heureux temps de leur commerce ils tiraient de Canton plus de trois cents caisses d'étoffe de soie, chaque caisse contenait cent cinquante pièces ; deux mille cinq cents lingots d'or, chacun de treize onces, et huit cents mesures de musc, avec une grosse quantité de fil d'or, de toile, de soie écrue, de pierres précieuses, de perles et d'autres richesses.

Le 18, on jeta l'ancre au port de Hey-tamen, lieu fort agréable, et d'une extrême commodité pour le commerce. Une barque chargée de soldats, qui se présenta aussitôt, demanda aux Hollandais, de la part du gouverneur, quel était le motif qui les amenait. Les ambassadeurs lui envoyèrent Louis Baron, leur secrétaire, pour lui expliquer leurs intentions. Il le reçut civilement dans sa chambre de lit; mais il lui demanda pourquoi les Hollandais s'obstinaient à revenir à la Chine, et s'il ne leur avait pas été défendu de reparaître à Canton.

Six jours après, deux mandarins arrivèrent de cette ville pour examiner les lettres de créance des ambassadeurs; ils les firent inviter à se rendre dans une maison du gouverneur, qui était un peu plus haut sur la rivière. Le gouverneur parut assis entre les deux

mandarins, et gardé par quelques soldats. Il fit un accueil gracieux aux ambassadeurs, quoiqu'il les fît demeurer d'abord à quelque distance, pour se donner le temps de lire leurs lettres.

Le 29, un nouvel hay-to-nou, accompagné de son vice-amiral, vint les prendre à bord pour les conduire à Canton. Étant descendus au rivage, ils furent menés dans un temple, où leurs lettres de créance furent étendues sur une table. Le hay-to-nou leur fit alors diverses questions sur leur voyage, sur leurs vaisseaux, leurs lettres et leurs présens. Il parut surpris qu'ils n'eussent point de lettres pour le tou-tang de Canton, et que celle qui était pour l'empereur ne fût pas renfermée dans une bourse ou dans une boîte d'or. En les quittant, les officiers chinois promirent de se rendre le lendemain à bord pour recevoir les présens.

On les vit paraître en effet le jour suivant dans des barques, avec une suite nombreuse : ils prirent les deux ambassadeurs, leur secrétaire et quatre autres personnes de leur cortége, dans une de leurs barques qui les conduisit à Canton. A leur arrivée, le hay-to-nou et le vice-amiral les quittèrent sans leur adresser un seul mot, et rentrèrent dans la ville. Après les avoir fait attendre environ deux heures à la porte, le vice-roi leur envoya la permission d'entrer. Ils furent conduits dans leur logement, où ils reçurent la visite du pont-sien-sin, ou trésorier de l'empereur,

qui tenait le quatrième rang dans la ville de Canton. Il fallut essuyer de nouvelles interrogations. Cet officier leur demanda s'il y avait long-temps qu'ils étaient mariés, quels étaient leurs noms et leurs emplois, etc. Lorsque les ambassadeurs leur eurent témoigné qu'ils attendaient l'audience des vice-rois et la liberté de partir pour Pékin, il leur répondit qu'ils n'obtiendraient l'audience de personne à Canton jusqu'à l'arrivée des ordres de la cour; cependant les vice-rois promirent de les visiter dans leur logement.

Il se passa quatre ou cinq mois avant l'arrivée des ordres de la cour. Enfin le tou-tang reçut les réponses de l'empereur à deux lettres qu'il lui avait écrites au sujet des ambassadeurs de Hollande : par la première ce prince leur accordait la permission de se rendre à Pékin, avec une suite nombreuse et quatre interprètes pour y traiter du commerce; par la seconde il accordait aux Hollandais la liberté qu'ils demandaient pour le commerce, en marquant qu'il les attendait à Pékin pour le remercier de cette faveur.

Leur voyage devant se faire par eau, ils louèrent une grande barque pour leur propre usage; mais il s'en trouva cinquante aux frais de l'empereur pour le transport de leurs gens et de leurs bagages. Le tou-tang donna le commandement de cette flotte à Pin-xen-ton, qui fut accompagné de deux autres mandarins. Outre les matelots et les rameurs, il y avait

un corps de soldats commandé par deux officiers de distinction. Aussitôt que les ambassadeurs se furent embarqués, ils arborèrent le pavillon du prince Guillaume de Nassau, tandis qu'on dépêchait des messagers aux magistrats des villes qui se trouvent sur la route, pour ordonner les préparatifs de leur réception.

Après avoir quitté Canton, le 17 mars 1657, on ne cessa point d'avancer à la rame sur la belle rivière de Tay, qui, baignant les murs de cette ville, offre une des plus délicieuses perspectives du monde. Les petits villages, qui sont en grand nombre depuis Canton jusqu'à Pékin, saluèrent les ambassadeurs à leur passage par une décharge de leur artillerie. On entra bientôt dans le Zin, que les étrangers nomment *le Canal européen.*

Le secrétaire des vice-rois, qui avait accompagné les ambassadeurs, prit congé d'eux pour retourner à Canton. Ils l'avaient traité à souper le soir précédent, avec quantité de nobles. On continua d'avancer, mais avec lenteur, parce que le canal de la rivière devenait très-rapide en se rétrécissant. Les Tartares forcent les rameurs chinois au travail, sans paraître touchés de leur fatigue. Ces malheureux tombent quelquefois dans un passage étroit, et se noient sans que personne pense à les secourir. Si l'excès du travail épuise leurs forces jusqu'à leur faire perdre quelquefois la connaissance, un soldat, qui est derrière eux,

ne cesse de les battre jusqu'à ce qu'ils reprennent la rame, ou qu'ils expirent. Cependant ils sont relevés par intervalles.

Le 21, vers minuit, on arriva devant Sang-Vin, à quarante milles de Schan-Scheu. Les magistrats de cette ville vinrent au-devant des ambassadeurs. Elle est située fort avantageusement et très-peuplée; mais les ravages des Tartares ont diminué sa grandeur. Ici les torrens qui descendent de la montagne de San-van-hab rendent la rivière fort rapide. Cette montagne est la plus haute et la plus escarpée de toute la Chine. Ses pointes, qui sont en grand nombre, sont enveloppées de nuées qui en rendent le passage obscur et ténébreux dans les parties inférieures. Sur le revers qui fait face à la rivière on voit un beau temple où l'on monte par des degrés. Le cortége fut trois jours à se dégager de ces affreuses montagnes, où l'on n'aperçoit que Quan-ton-lo, village solitaire. Cependant elles s'ouvrent en quelques endroits pour laisser voir des champs de blé qui ne sont pas sans agrément.

Le 24, on se trouva devant In-ta, petite ville qui est fort agréablement située sur un angle de la rivière, du côté droit, c'est-à-dire à l'ouest, vis-à-vis la montagne San-van-hab. Ses murs sont assez hauts, mais d'une force médiocre. On admire la beauté de ses maisons et de ses temples. Elle était autrefois très-riche et très-peuplée.

Le jour suivant, on eut la vue du merveil-

leux temple de Ko-nian-siam, qui est en aussi grande vénération que celui de San-van-hab. Il est situé sur le bord de la rivière, dans un canton montagneux et solitaire. Le chemin par lequel on s'y rend commence par quelques degrés de pierres, et tourne ensuite par des passages fort obscurs. Les ambassadeurs le visitèrent après que les Chinois y eurent fait leurs dévotions.

Le 28, dans le cours de la nuit, on essuya une furieuse tempête, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. Plusieurs barques furent dispersées. Les unes perdirent leurs mâts et leurs cordages ; d'autres se brisèrent contre les rives, et tout leur équipage fut submergé. On arriva le 29 avec les restes de la flotte à Schan-cheu, seconde ville de cette province. Elle est située à trente milles d'In-ta, sur un angle à l'ouest de la rivière. Sa situation et la sûreté de son port y font fleurir le commerce.

Sur le Mo-ha, près d'une charmante vallée, on découvre un monastère avec un grand temple. Il doit son origine à Lou-zou, saint d'une grande réputation, qui passa tout le temps de sa vie à moudre du riz pour les moines, et qui portait nuit et jour des chaînes de fer sur son corps nu. Elles avaient fait dans sa chair des ouvertures qui, faute de soins et de remèdes, étaient devenues autant de nids de vers. Lou-zou ne souffrait pas qu'on entreprît de l'en délivrer ; et si le hasard en faisait

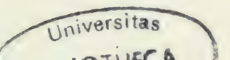
tomber un, il le ramassait soigneusement et le remettait à sa place, en disant : « Ne te » reste-t-il pas assez pour te nourrir ? Pour- » quoi quittes-tu donc mon corps où l'on t'ac- » corde si volontiers ta nourriture ? » Il faut convenir que ces traditions valent bien les nôtres.

Le lendemain ils arrivèrent de grand matin près d'une montagne, à qui sa forme avait fait donner par les Tartares le nom de *Tête des cinq chevaux*. Sur cette montagne, dont le sommet est couvert de nuées et paraît inaccessible, on découvre plusieurs anciens édifices, les uns entiers, d'autres tombés en ruine. Immédiatement au delà des mêmes montagnes, les barques coururent beaucoup de danger entre des rocs et d'autres passages escarpés, qui se nomment *les cinq laids diables*. Le canal de la rivière était rempli de barques fendues qui avaient coulé à fond. Enfin l'on gagna Seutcheou, dont les collines, entremêlées de vallées charmantes, se présentent du côté de la rivière avec autant d'ordre que si cette disposition était l'ouvrage de l'art. Leur sommet forme une perspective surprenante.

Le 4 avril, on se trouva devant Nam-houng, troisième ville de la province de Canton, et frontière de cette province. Elle est éloignée de Schan-cheu d'environ quarante milles, grande, bien située et fortifiée de murs et de boulevarts. Elle est divisée par la rivière, avec un grand pont de communication. Ses temples

sont en grand nombre, et ses édifices magnifiques. On y voit aussi une douane pour les droits de l'empereur sur les marchandises ; mais les recherches ne sont point incommodes, parce qu'on s'en rapporte à la déclaration des marchands. La Chine n'a point de canton où la terre soit meilleure pour la fabrique des porcelaines. Assez près de la même ville on trouve le Mé-Kiang, ou *rivière d'encre*, ainsi nommée de la noirceur de ses eaux, qui ne laissent pas de produire du poisson fort blanc et fort estimé.

On descendit ensuite à l'est par le Kiang, qui divise la partie orientale de la Chine de l'occidentale jusqu'à Peng-sé, ville située derrière une île, à l'est de cette rivière, et comme adossée contre de fort hautes montagnes ; elle est fort bien bâtie, quoiqu'elle n'approche point de Hou-keou, qui en est à trente milles. La montagne de Sian, qui est près de la ville, est si haute et si escarpée, qu'elle passe pour inaccessible ; elle est environnée d'eau, et du côté du sud elle a une rade sûre pour les barques. Le Kiang est bordé au sud par le Ma-kang, dont le nom est devenu terrible dans toute la Chine par les naufrages qui s'y font continuellement. Les pilotes chinois ayant remarqué que le cuisinier hollandais allumait du feu pour le dîner, supplièrent à genoux les ambassadeurs de ne pas permettre qu'il achevât, parce qu'il y avait dans le lac de Po-yang un certain esprit sous



la forme d'un dragon ou d'un grand poisson, dont le pouvoir s'étendait sur tout le pays, et qui avait tant d'aversion pour l'odeur des viandes rôties et bouillies, qu'aussitôt qu'il en ressentait la moindre impression, il suscitait des tempêtes qui submergeaient infailliblement les vaisseaux. Les ambassadeurs eurent la complaisance d'entrer dans leurs craintes superstitieuses, et de se contenter ce jour-là d'un dîner froid. Vers midi, on passa devant deux piliers qui sont placés au milieu de la rivière pour servir de division entre la province de Kiang-si et celle de Nankin.

Nankin, sans contredit la plus belle ville de la Chine, est située à trente-cinq milles de Tay-tong ou Tay-ping, sur la rive est du Kiang, au 32e. degré de latitude. Sa situation est charmante, et le terroir d'une merveilleuse fécondité. La rivière traverse toute la ville et se divise en plusieurs canaux couverts de ponts. Quelques-uns de ces bras sont navigables pour les plus grandes barques. La cour impériale avait fait long-temps sa résidence à Nankin, lorsqu'en 1368 l'empereur Hong-vou prit le parti de la transporter à Pékin, pour se mettre en garde contre l'invasion des Tartares. Aujourd'hui Nankin est le séjour du gouverneur des provinces méridionales.

Les principales rues de Nankin ont vingt-huit pas de largeur : elles sont droites et bien pavées. Il n'y a point de ville au monde où l'ordre soit plus exact pour la tranquillité de

la nuit. Le commun des maisons a peu d'apparence, et n'a pas plus de commodité ; elles ne sont que d'un étage ; elles n'ont qu'une porte, et ne consistent que dans une simple chambre où l'on mange et l'on dort. Pour fenêtre elles ont une ouverture carrée, qui est ordinairement fermée de roseaux au lieu de vitres. Le toit est couvert de tuiles blanches, et les murs sont assez proprement blanchis. Les habitans de ces petites maisons n'exercent pas un commerce plus riche que leur demeure ; mais les boutiques des marchands sont fournies des plus précieuses marchandises de l'empire, telles que des étoffes de soie et de coton, toutes sortes de porcelaines, de perles, des diamans et d'autres richesses. Chaque boutique offre une planche où le nom du maître et les marchandises qu'il tient en vente sont écrits en caractères d'or. D'un côté de la planche part un pilier qui s'élève plus haut que la maison, et d'où pend quelque lambeau d'étoffe pour enseigne.

La monnaie de la Chine consiste en petites pièces d'argent de différentes grandeurs. Si l'on ne veut pas être trompé, il ne faut jamais marcher sans trébuchet, et ne pas perdre de vue les Chinois, qui ont des poids de plusieurs sortes, et beaucoup d'habileté à les changer. Quoique Nankin ait plus d'un million d'habitans, sans y comprendre une garnison de quarante mille Tartares, les provisions y sont à bon marché pendant toute l'année.

Entre autres fruits, les cerises y sont délicieuses.

Comme la Chine n'a point de ville qui ait été si respectée que Nankin pendant la guerre, elle surpasse toutes les autres par la beauté de ses temples, de ses tours, de ses arcs-de-triomphe et de ses édifices publics : le palais impérial était le plus magnifique ; mais c'est la seule partie de la ville qui ait été ruinée par les Tartares.

Les Tartares s'établirent dans des huttes près d'un temple ou d'une pagode nommée *porn-lin-chi*, et laissèrent la ville aux Chinois. La matière des bâtimens est une sorte de pierre dure, enduite d'un vernis jaune, qui lui donne le brillant de l'or aux rayons du soleil. Sur la porte de la seconde cour du palais pend une cloche de dix ou onze pieds de hauteur, et de trois brasses et demie de circonférence; l'épaisseur du cuivre a près d'un quart d'aune. Quoique les Chinois en vantent beaucoup le son, il parut sourd aux Hollandais, et le métal fort inférieur à celui des cloches de l'Europe.

Tous les trois mois on fait partir de Nankin pour la cour, cinq bâtimens chargés de toutes sortes d'étoffes de soie et de laine, dont la ville fait présent à l'empereur. Cette raison les fait nommer *lang-i-chouen*, c'est-à-dire *vaisseaux des draps du dragon*. Nieuhof n'avait jamais rien vu de si magnifique; ils étaient admirablement ornés de toutes sortes de figures ; la dorure et la peinture étaient telles, que les yeux

en étaient éblouis. Un autre présent de la ville, c'est un poisson qui se prend aux mois de mai et de juin, dans le Kiang : les Chinois le nommen *si-yu*, et les Portugais *savel*. On le transporte deux fois la semaine dans des barques tirées nuit et jour par des hommes ; et quoiqu'on ne compte pas moins de deux cents milles de Hollande jusqu'à Pékin, il y arrive frais dans l'espace de huit ou dix jours.

Les ambassadeurs hollandais sortaient souvent pour prendre l'air et visiter la ville. Du centre de la place s'élève une grande tour ou un clocher de porcelaine, qui l'emporte de beaucoup sur tout ce que l'art et la dépense ont de plus curieux à la Chine ; il est de neuf étages, et l'on monte huit cent quatre-vingt-quatre degrés pour arriver au sommet; chaque étage est orné d'une galerie pleine de pagodes et de peintures ; les ouvertures sont fort bien ménagées pour la lumière ; tous les dehors sont revêtus de différens vernis, rouges, verts et jaunes ; les matériaux de ce bel édifice sont liés avec tant d'habileté, que l'ouvrage entier paraît d'une seule pièce ; autour des coins de chaque galerie pendent quantité de petites cloches qui rendent un son fort agréable lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le sommet du clocher, si l'on en croit les Chinois, est une pomme de pin d'or massif ; de la plus haute galerie, on découvre toute la ville et le pays voisin au delà du Kiang. Cette merveilleuse tour fut construite par les Chinois pour obéir

et pour plaire aux Tartares, lorsqu'ils firent la conquête de la Chine sous Gengiskan.

La même place est environnée d'un bois de pins, qui servait autrefois de sépulture aux empereurs de la Chine : mais tous leurs tombeaux ont été démolis par les Tartares.

Les Hollandais trouvèrent dans les habitans de Nankin beaucoup plus de sincérité, de politesse, de savoir et de jugement, que dans tout le reste de la nation. Cette ville jouit d'un grand nombre de priviléges que les Tartares lui ont accordés, et qu'ils regardent comme la plus sûre méthode pour étouffer toutes les idées de révolte.

Jusqu'ici les ambassadeurs étaient venus dans des barques communes ; mais on leur fournit à Nankin deux grandes barques impériales, qui ne manquaient d'aucune commodité, peintes, enrichies de dorures, avec une chambre de musique à l'extrémité; on leur donna plusieurs personnes de la ville pour cortége, sans leur ôter les soldats de Nankin, qui furent logés dans la chambre de musique. Pin-xen-ton et les deux autres mandarins changèrent aussi de barques pour entrer dans celles de l'empereur.

On partit le 18 mai. Le 24 on se rendit à Yang-se-fou, que d'autres nomment Yang-tchou-fou. Cette ville est célèbre par l'agrément et la vivacité des femmes; elles y ont le pied d'une petitesse extrême, la jambe belle, et tant d'autres perfections, qu'on dit en pro-

verbe : « Celui qui veut une femme de taille » fine, cheveux bruns, belle jambe et beaux » pieds, doit la prendre à Yang-se-fou. » Cependant l'auteur ajoute qu'elles ne sont nulle part à si bon marché : les pères y vendent leurs filles et leurs servantes pour la prostitution.

On entra dans le Hoang-ho, ou fleuve Jaune, dont les eaux sont si bourbeuses et si épaisses, qu'il est difficile de le traverser. On le prendrait dans l'éloignement pour un terrain marécageux ; cependant son cours est si rapide, qu'il n'y a point de barque qui puisse le remonter sans être tirée par un grand nombre de matelots; il est large d'un demi-mille en quelques endroits, et beaucoup plus dans d'autres : les Chinois mêlent de l'alun dans ses eaux pour les éclaircir.

Le Hoang-ho est fréquenté continuellement par une multitude de grandes et de petites barques ; il offre aussi plusieurs îles flottantes, qui sont l'ouvrage de l'art : c'est un composé de cannes de bambous, dont le tissu est impénétrable à l'humidité. Les Chinois bâtissent sur ce fondement des huttes ou de petites maisons de planches et d'autres matériaux légers, dans lesquelles ils font leur demeure, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs troupeaux. Quelques-unes de ces îles flottantes contiennent jusqu'à deux cents familles, dont la plupart subsistent de leur commerce, le long de la rivière; elles s'arrêtent des mois

entiers dans un même lieu, et l'île s'attache avec des pieux qui la fixent contre les bords de la rivière. Après quelques heures de navigation, les ambassadeurs passèrent dans un autre canal nommé *Inu-yun*, qui, partant de l'ouest de la rivière, traverse toute la province de Schang-ton, dont il est l'entrée.

Dans la route, les Hollandais furent surpris de voir le peuple assemblé en troupes, pour se défendre contre les sauterelles qui visitent régulièrement le pays dans cette saison : elles sont amenées en si grand nombre par le vent d'est, que, si malheureusement elles descendent à terre, tout est dévoré dans l'espace de quelques heures. Les habitans parcourent leurs campagnes, enseignes déployées, tirant, poussant des cris, sans prendre un moment de repos jusqu'à ce qu'ils les voient tomber dans la mer ou dans quelque rivière. Un escadron de ces dangereux insectes se précipita sur les barques des ambassadeurs, et les couvrit entièrement ; mais on trouva bientôt le moyen de s'en délivrer en les chassant dans la rivière.

Le 16 juillet on arriva devant San-ho, à quatre milles de Pékin. Là les ambassadeurs quittèrent leurs barques pour achever le voyage par terre. On vit arriver de Pékin le mandarin dont les ambassadeurs s'étaient fait précéder. Il leur annonça pour le lendemain l'arrivée de vingt-quatre chevaux et de plusieurs chariots que le conseil leur envoyait pour transporter leur bagage et leurs présens. La route de Pékin

était extrêmement mauvaise, remplie d'inégalités et de tant de trous, qu'à chaque pas les chevaux s'y enfonçaient jusqu'aux sangles; cependant on y voyait autant de monde, de chevaux et de voitures que dans la marche d'une armée.

Ils entrèrent dans la ville par deux portes magnifiques, et mirent pied à terre devant un temple, où leurs guides les invitèrent à prendre un peu de repos en attendant l'arrivée du bagage. A peine y furent-ils entrés, qu'on leur annonça le kappade de l'empereur, les agens des vices-rois de Canton, et plusieurs seigneurs de la cour qui venaient les féliciter de leur arrivée. Le kappade portait un faucon sur le poing. On leur servit des rafraîchissemens et plusieurs sortes de viandes et de fruits. Leur bagage ayant paru, le kappade compta les chariots, et les visita soigneusement pour s'assurer qu'il ne manquait rien au bon ordre. Ensuite ils furent conduits avec beaucoup de pompe jusqu'au logement que l'empereur leur avait fait préparer. Il n'était pas éloigné du palais. On y entrait par trois belles portes séparées par de grandes cours, et les bâtimens étaient renfermés dans l'enceinte d'un grand mur. Le soir, une garde de douze Tartares fut placée aux portes avec deux officiers pour la sûreté des ambassadeurs, et pour leur faire servir tous les objets qu'ils pouvaient désirer.

Le lendemain au matin ils reçurent la visite de quelques seigneurs du conseil impérial, accompagnés de Tong-lao-ya, premier secré-

taire, et de deux autres mandarins nommés *Quan-lao-ya* et *Hou-lao-ya*. Le dernier était secrétaire du conseil, quoique, étant étranger, il n'entendît point la langue chinoise. Ces députés venaient de la part de sa majesté impériale et de son conseil pour s'informer de la santé des ambassadeurs, du nombre des gens de leur suite, de la qualité de leurs présens, de la personne qui les envoyait, et du lieu d'où ils étaient venus.

Comme il restait quelques préjugés contre les Hollandais sur la qualité de pirates que les Portugais leur avaient attribuée, et que, ne pouvant les croire établis dans le continent, les députés chinois les soupçonnaient de n'habiter que la mer ou les îles, ils les prièrent de leur faire voir la carte de leur pays. Les ambassadeurs ne firent pas difficulté de la montrer; les députés la prirent pour la faire voir à l'empereur. Il restait un autre embarras sur la nature du gouvernement hollandais, parce que les Chinois, n'en connaissant pas d'autre que le monarchique, avaient peine à se former une juste idée de l'état républicain. Les ambassadeurs se crurent obligés d'employer le nom du prince d'Orange, et de feindre que les présens venaient de sa part. Alors les Chinois leur firent plusieurs questions sur la personne de ce prince, et leur demandèrent s'ils étaient de ses parens, parce que l'usage de la Chine n'admet point d'ambassadeurs étrangers à l'audience de l'empereur, s'ils n'appartiennent par le sang au

prince qui les envoie. Dans l'idée de la nation chinoise, l'empereur ne pouvait, sans se rabaisser beaucoup, recevoir au pied de son trône des étrangers d'un rang inférieur. Les ambassadeurs répondirent qu'ils n'avaient pas l'honneur d'être parens de leur prince, et que l'usage de leur pays n'était pas d'employer des personnes de distinction à cette ambassade. On continua de leur demander quels étaient du moins les emplois qu'ils occupaient à sa cour, quels étaient leurs titres dans leur propre langue, combien ils avaient de personnes sous leurs ordres, et de quoi ils tiraient leur subsistance. Les ambassadeurs, pour détourner apparemment des questions embarrassantes, nommèrent le gouverneur de Batavia, et ces deux noms firent naître aux Chinois d'autres idées. Ils demandèrent ce que c'était que ce gouverneur et que Batavia. Un des ambassadeurs répondit que le gouverneur général, pour l'étendue du commandement, pouvait être comparé aux vice-rois de Canton; qu'il gouvernait tous les domaines de Hollande aux Indes orientales, et que Batavia, qui en était la capitale, était le lieu de sa résidence.

Sur le rapport des premiers commissaires, le grand-maître, ou plutôt le chancelier de l'empereur, envoya le jour suivant deux gentilshommes aux ambassadeurs pour les avertir de se rendre au conseil impérial avec leurs présens.

Le chef ou le président était assis au fond de

la salle, sur un banc fort large et fort bas, les jambes croisées. A sa droite étaient deux seigneurs tartares, dans la même situation ; à sa gauche, le père Adam Scaliger, jésuite, natif de Cologne en Allemagne, qui avait vécu depuis près de trente ans dans les honneurs à la cour de Pékin. C'était un vieillard d'une figure agréable, qui avait la barbe longue et les cheveux rasés, vêtu, en un mot, à la tartare. Tous les seigneurs du conseil étaient assis confusément, sans aucune distinction de rang et d'âge. Le chancelier même avait les jambes nues, et n'était couvert que d'un léger manteau. Il adressa un compliment fort court aux ambassadeurs, et les pressa de s'asseoir. Ensuite le père Scaliger vint les saluer fort civilement dans sa propre langue, et leur demanda des nouvelles de quelques personnes de sa religion, qu'il avait connues en Hollande.

Dans cet intervalle, les mandarins de Canton, et Pin-xen-ton même qui avait pris des airs si hauts dans le voyage, s'employèrent comme des portefaix à transporter les caisses où les présens étaient renfermés. Le chancelier les en tira aussi lui-même, en faisant diverses questions aux ambassadeurs. A chaque réponse qu'ils lui faisaient, Scaliger, qui servait d'interprète, assurait qu'ils parlaient de bonne foi, et lorsqu'il voyait sortir des caisses quelque présent curieux, il lui échappait un profond soupir. Le chancelier loua plusieurs des présens, et déclara qu'ils seraient agréables à l'em-

pereur. Pendant cet inventaire, un messager de l'empereur apporta ordre au père Scaliger de faire plusieurs demandes aux ambassadeurs sur leur nation et sur la fôrme de leur gouvernement, et de mettre leurs réponses par écrit. Le mandarin jésuite obéit; mais il ajouta malicieusement à son mémoire que le pays dont les Hollandais étaient en possession était autrefois soumis aux Espagnols, lesquels y avaient encore de justes droits. Le chancelier l'obligea d'effacer cette réflexion, parce qu'il était à craindre qu'elle n'indisposât l'empereur contre les Hollandais. Il ajouta qu'il suffisait d'expliquer que ces peuples possédaient un pays, et qu'ils y vivaient sous un gouvernement régulier.

La nuit approchant, les ambassadeurs prirent congé de l'assemblée et furent reconduits à leur logement par le père Scaliger. Cette marche se fit avec beaucoup de pompe. Le mandarin ecclésiastique était porté par quatre hommes dans un palanquin, et suivi à cheval par plusieurs officiers de distinction.

Le lendemain, à la prière du chancelier, les ambassadeurs écrivirent de leur propre main pour qui les présens étaient destinés, et se servirent de Baren, leur secrétaire, pour répondre à quantité de nouvelles questions; enfin Tong-lao-ya et deux autres mandarins vinrent leur déclarer que les présens avaient été bien reçus de l'emperur et de l'impératrice sa mère; mais que sa majesté leur faisait demander cin-

quante pièces de toile blanche de plus pour les belles-filles du vice-roi de Canton. Ils ne purent en fournir que trente-six pièces.

Le 3 août on leur apprit qu'il était arrivé à Pékin un ambassadeur du grand-mogol, avec une suite nombreuse, pour accommoder quelques différens qui s'étaient élevés entre les deux nations, et pour demander au nom de leurs prêtres la liberté de prêcher leur religion à la Chine, qui leur avait été retranchée depuis quelque temps sous de rigoureuses peines. Leurs présens consistaient en trois cent trente-six chevaux d'une beauté extraordinaire, deux autruches, un diamant fort gros, et d'autres pierres précieuses. Des présens si riches, n'ayant pas été moins goûtés que ceux des Hollandais, firent obtenir aux Mogols une expédition fort prompte.

Les ambassadeurs hollandais reçurent des visites continuelles des seigneurs et mandarins de la cour. Les questions qu'on leur faisait étant presque toujours les mêmes, ils n'avaient à faire que les mêmes réponses. Enfin, le 3 juillet, l'empereur envoya par écrit l'ordre suivant aux seigneurs du conseil :

« Grands et dignes Li-pous, les ambassadeurs » de Hollande sont venus ici avec des présens » pour congratuler l'empereur et lui rendre leurs » soumissions ; ce qui n'était point encore arrivé » jusques aujourd'hui. Comme c'est donc la » première fois, je juge à propos de les recevoir » en qualité d'ambassadeurs, et de leur accorder

» la permission de paraître devant moi, pour » me rendre hommage lorsque je paraîtrai sur » mon trône dans mon nouveau palais, afin » qu'ils puissent obtenir une réponse favorable » et s'en retourner promptement satisfaits. » D'ailleurs, lorsque l'espérance d'obtenir le » bonheur de me voir leur a fait oublier toutes » les fatigues d'un long voyage par mer et par » terre, et qu'ils sont capables, sans fermer les » yeux, de soutenir l'éclat du soleil, comment » pourrions-nous manquer de bonté pour eux » et leur refuser leurs demandes? »

Le chancelier demanda aux ambassadeurs si les Hollandais ne pouvaient pas envoyer tous les ans à Pékin, ou du moins tous les deux ou trois ans, pour rendre leur hommage à l'empereur. Ils répondirent qu'ils ne le pouvaient qu'une fois en cinq ans; mais qu'ils demandaient la permission d'envoyer tous les ans à Canton quatre vaisseaux pour le commerce. Tous les conseils s'étant assemblés pour délibérer sur cette réponse, on y décida qu'il suffisait que les Hollandais vinssent saluer l'empereur une fois en cinq ans.

Le 1er octobre, à deux heures après minuit, les mandarins de Canton et d'autres officiers de la cour, se rendirent en habits magnifiques et précédés de lanternes, au logement des ambassadeurs, pour les conduire au palais impérial. Ils leur firent prendre cinq ou six personnes de leur suite, au nombre desquelles Nieuhof fut choisi. En arrivant au palais, le

cortége passa directement dans la seconde cour. A peine les ambassadeurs furent-ils assis, que celui du grand-mogol, accompagné de cinq personnes d'honneur et d'environ vingt domestiques, vint se placer vis-à-vis d'eux : ceux des Lamas et des Sou-ta-tsés prirent aussi leurs places. Plusieurs personnes de l'empire s'assirent ensuite au-dessous d'eux. Ils furent tous obligés de passer la nuit dans cette situation, c'est-à-dire en plein air et sur des pierres nues, pour attendre sa majesté impériale qui ne devait paraître que le lendemain au matin sur son trône.

De tous les ambassadeurs étrangers, celui des Sou-ta-tsés, qui sont les Tartares du sud, était le plus estimé à la cour de Pékin. Tout ce que Nieuhof put apprendre du sujet de son ambassade, fut qu'il apportait des présens à l'empereur, suivant l'usage des nations qui bordent la Chine. Sa robe était composée de peaux de mouton teintes en cramoisi, et lui tombait jusqu'aux genoux ; mais elle était sans manches. Il avait les bras nus jusqu'aux épaules. Son bonnet, revêtu de martre, était serré contre sa tête, et du centre partait une queue de cheval, teinte aussi en rouge. Ses hauts-de-chausses étaient d'une étoffe légère, et lui descendaient jusqu'au milieu des jambes ; ses bottes étaient si grandes et si pesantes, qu'à peine lui permettaient-elles de marcher : il portait au côté droit un sabre fort large et fort massif. Tous les gens de sa suite étaient vêtus de même.

et portaient sur le dos leur arc et leurs flèches.

L'ambassadeur du Mogol était vêtu d'une robe bleue si richement brodée, qu'on l'aurait prise pour de l'or battu. Elle lui tombait jusqu'aux genoux, liée au-dessus des reins d'une ceinture de soie avec des franges fort riches aux deux bouts. Il portait aux jambes de jolies bottines de maroquin, et sur la tête un grand turban de diverses couleurs.

L'habit de l'ambassadeur des Lamas était d'une étoffe jaune, et son chapeau à larges bords comme celui des cardinaux : il portait au côté un chapelet de la forme des nôtres, sur lequel il disait des prières. Ces Lamas sont une sorte de religieux ou de prêtres, qui, après avoir été soufferts long-temps à la Chine, en avaient été bannis par le dernier empereur : ils s'étaient réfugiés en Tartarie, d'où ils faisaient demander, par cette ambassade, la liberté de rentrer dans leurs anciens établissemens. Nieuhof n'apprit point quel fut le succès de leurs sollicitations ; mais ils avaient été reçus avec beaucoup d'amitié.

A la porte de la même cour, on voyait trois éléphans noirs qui servaient comme de sentinelles. Ils portaient sur le dos des tours ornées de sculptures et magnifiquement dorées. Le concours du peuple était incroyable, et le nombre des gardes aussi surprenant que la richesse de leurs habits.

A la pointe du jour, les grands, qui avaient passé la nuit dans la cour, s'approchèrent des

ambassadeurs pour les observer, mais avec beaucoup de politesse et de décence. Une heure après, ils reçurent un signal qui les fit lever brusquement. En même temps, deux seigneurs tartares, dont l'office est de recevoir les ambassadeurs, vinrent les prendre, et les firent passer par une autre porte dans une seconde cour qui était environnée de soldats tartares et de courtisans; de là ils furent conduits dans une troisième cour qui renfermait la salle du trône, les appartemens de l'empereur, et ceux de sa femme et de ses enfans. La circonférence de cette cour était d'environ quatre cents pas: elle était bordée aussi d'un grand nombre de gardes, vêtus de riches casaques de satin cramoisi.

Les deux côtés du trône étaient gardés par cent douze soldats, dont chacun portait une enseigne différente, assortie à la couleur de son habillement; mais ils avaient tous la tête couverte d'un chapeau noir garni de plumes jaunes. Près du trône étaient vingt-deux officiers qui portaient à la main de riches écrans jaunes, dont la forme représentait des soleils. Ils étaient suivis de dix autres, qui portaient des cercles dorés de la même forme; et ceux-ci, de six autres, qui portaient des cercles en forme de pleine lune. Après eux, on voyait seize gardes armés de demi-piques ou d'épieux, et couverts de rubans de soie de diverses couleurs. Ensuite paraissaient trente-six autres gardes, chacun portant un étendard orné d'une

figure de dragon ou de quelque autre monstre. Derrière tous ces rangs étaient une infinité de courtisans, tous richement vêtus de la même sorte de soie et de la même couleur, comme d'une même livrée; ce qui relevait beaucoup l'éclat du spectacle. Devant les degrés qui conduisaient au trône on avait placé des deux côtés six chevaux blancs, couverts de riches caparaçons, avec des brides parsemées de perles, de rubis et d'autres pierres précieuses.

Un des chanceliers s'approcha des Hollandais et leur demanda quels étaient leur rang et leur dignité : ils répondirent qu'ils occupaient le rang de vice-rois. Le même chancelier interrogea aussi les ambassadeurs mogols, qui firent la même réponse. Là dessus, le tou-tang leur déclara que leur place était à la dixième pierre de la vingtième, suivant l'ordre des rangs qui était marqué sur le pavé, vis-à-vis la porte de la salle du trône. Ces pierres sont revêtues de plaques de cuivre, sur lesquelles on voit écrits en lettres chinoises et le caractère et la qualité des personnes qui doivent s'y tenir debout ou à genoux. Ensuite un héraut leur cria d'une voix haute : « Allez, présentez-» vous devant le trône. » Ils s'y présentèrent. Le même héraut continua de crier : « Marchez » à votre place. » Ils y marchèrent. « Baissez « trois fois la tête jusqu'à terre. » Ils la baissèrent. « Levez-vous. » Ils se levèrent. Enfin: « Retournez à votre place. » Ils y retournèrent.

On les conduisit ensuite, avec l'ambassadeur

du mogol, sur un théâtre bien bâti, qui servait de soutien au trône impérial. Sa hauteur était d'environ vingt pieds; et dans toute son enceinte il était environné de plusieurs galeries d'albâtre. Là, après avoir été obligés de se mettre à genoux et de baisser la tête, on leur servit du thé tartare, mêlé de lait, dans des tasses et des plats de bois. Bientôt le carillon des cloches ayant commencé à se faire entendre, toute l'assemblée se mit à genoux, tandis que l'empereur montait sur son trône. Les ambassadeurs ne découvrirent pas aisément sa majesté impériale, parce qu'ils furent obligés de garder leurs places. Les gens de leur suite, qui étaient derrière eux, la virent encore moins au travers d'une foule de courtisans dont elle était environnée.

Ce puissant monarque était assis à trente pas des ambassadeurs. L'or et les pierres précieuses dont son trône était couvert jetaient un éclat si extraordinaire, que les yeux en étaient éblouis. Des deux côtés étaient assis près de lui les princes de son sang, les vice-rois et les grands-officiers de la couronne. On leur servit du thé dans des tasses et des soucoupes de bois. Tous ces grands étaient vêtus de satin bleu, relevé par des figures de dragons et de serpens. Leurs bonnets étaient brodés d'or, et parsemés de diamans et de pierres précieuses, dont le nombre ou l'arrangement distinguait leurs rangs et leurs qualités. De chaque côté du trône paraissaient quarante

gardes du corps armés d'arcs et de flèches.

L'empereur demeura l'espace d'un quart d'heure dans cette situation. Enfin, s'étant levé avec toute sa cour, Keyser observa qu'en voyant partir les ambassadeurs, il jeta les yeux sur eux. Autant que les Hollandais furent capables de le distinguer, ce prince était jeune, blanc de visage, d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, et vêtu de drap d'or. Ils admirèrent beaucoup qu'il eût laissé partir les ambassadeurs sans leur adresser un seul mot; mais c'est un usage généralement établi dans toutes les cours asiatiques. Les courtisans, les soldats, et même les gardes du corps, se retirèrent avec beaucoup de désordre. Quoique les Hollandais fussent assez bien escortés pour se faire ouvrir un passage, ils eurent beaucoup de peine à percer la foule qui remplissait toutes les rues.

C'est l'usage de la Chine de traiter les ambassadeurs le dixième, le vingtième et le trentième jour après leur audience, pour faire connaître que leurs affaires sont terminées; mais, dans l'empressement que les Hollandais avaient de partir, ils obtinrent que ces trois festins leur fussent donnés successivement dans l'espace de trois jours; et le premier ne fut pas remis plus loin qu'au jour même de l'audience.

Un certain nombre de seigneurs tartares, qui avaient paru souvent chez les ambassadeurs, prirent soin de leur faire amener quinze

chariots pour le transport de leur bagage. Pin-xen-ton les fit avertir en même temps de se rendre à la cour du li-pou, ou des cérémonies, pour recevoir la lettre de l'empereur au gouverneur de Batavia. Ils s'y rendirent à cheval vers une heure après midi. On les introduisit dans une antichambre, où l'un des seigneurs du conseil prit la lettre, qui était sur une table couverte d'un tapis jaune ; il l'ouvrit et rendit compte aux ambassadeurs de ce qu'elle contenait; elle était écrite en deux langues, la tartare et la chinoise ; le papier doré sur les bords, et revêtu, des deux côtés, de dragons d'or. Ensuite, l'ayant fermée respectueusement, il l'enveloppa dans une écharpe de soie, qu'il mit dans une boîte, et la présenta aux ambassadeurs : ils la reçurent à genoux; mais la retirant aussitôt de leurs mains, il l'attacha sur le dos d'un des interprètes, qui se mit à marcher devant eux avec ce précieux fardeau, et qui sortit par la grande porte de la cour, qu'on avait ouverte exprès. Cette cérémonie fut faite avec un profond silence; et dans toutes les fêtes qu'on avait données aux ambassadeurs, on n'avait rien laissé échapper qui eût rapport au sujet de la commission. La lettre de l'empereur était conçue en ces termes :

« L'empereur envoie cette lettre à Jaan Maatzuyker, gouverneur-général des Hollandais à Batavia.

» Nos territoires étant aussi éloignés l'un de l'autre que l'orient l'est de l'occident, il nous

est fort difficile de nous approcher ; et, depuis le commencement jusques aujourd'hui, les Hollandais n'étaient jamais venus nous visiter ; mais ceux qui m'ont envoyé Peter de Goyer et Jacob de Keyser, sont une bonne et sage nation. Ces deux ambassadeurs ont paru devant moi en votre nom, et m'ont apporté divers présens. Votre pays est éloigné du mien de dix mille milles; mais vous marquez la noblesse de votre âme en vous souvenant de moi. Cette raison fait beaucoup pencher mon cœur vers vous. Ainsi je vous envoie.... (les présens étaient ici nommés). Vous m'avez fait demander la permission d'exercer le commerce dans mon pays, en apportant et remportant des marchandises; ce qui deviendrait fort avantageux pour mes sujets. Mais comme votre pays est éloigné du mien, et que les vents sont si dangereux sur ces côtes, qu'ils pourraient nuire à vos vaisseaux, dont la perte m'affligerait beaucoup, je souhaiterais que, si vous jugez à propos d'en renvoyer ici, vous ne le fissiez qu'une fois en huit ans, et que vous n'envoyassiez pas plus de cent hommes, dont vingt auraient la liberté de venir dans ma cour. Alors vous pourriez débarquer vos marchandises sur le rivage, dans une loge qui serait à vous, sans être obligés de faire votre commerce en mer devant Canton. Il m'a plu de vous faire cette proposition pour votre intérêt et votre sûreté, et j'espère qu'elle sera de votre goût. C'est ce que j'ai jugé à propos de vous faire connaître.

« La treizième année, le huitième mois et le vingt-neuvième jour du règne de *Yong-té;* et plus bas, *Hong-ti-tso-pé.* »

Les ambassadeurs ne furent pas plutôt retournés à leur logement, qu'on les pressa beaucoup de partir, en leur représentant que l'usage de l'empire ne permettait pas qu'ils s'arrêtassent deux heures dans la ville après avoir reçu leurs dépêches. Ils se virent obligés de quitter Pékin presque au même instant, et ils retournèrent à Batavia sans autre fruit de leur voyage que de la dépense et de la fatigue.

La guerre qui s'était élevée entre l'empereur et un de ses sujets rebelles, le fameux pirate Koxinga, qui s'était rendu redoutable sur toutes les côtes de la Chine, ranima les esperances des Hollandais. Ils crurent obtenir la liberté du commerce en offrant de joindre leurs forces navales à celles de l'empire pour combattre ce terrible corsaire. Ils firent partir, dans ce dessein, de nouveaux députés. Montanus, qui a donné la relation de cette ambassade, parle d'une hôtellerie où ils furent reçus, et dont il n'y a point de modèle en Europe. On y entrait par sept degrés de fort beau marbre. Les appartemens y étaient en grand nombre, le pavé fort propre; les bancs, les chaises et les lits revêtus d'étoffes precieuses. Il y avait assez de logement pour douze cents hommes, et des écuries pour cent chevaux.

Navarette et Duhalde ont recueilli quelques

éclaircissemens sur Koxinga. Son père était né vers le commencement du dernier siècle, dans une petite ville de pêcheurs, près du port de Nagan-hay. Étant fort pauvre, il se rendit à Macao, où il fut baptisé sous le nom de Nicolas. De là on le vit passer à Manille, mais borné à des emplois fort vils. Le désir de s'élever le conduisit au Japon, où son oncle avait amassé quelque bien dans le commerce. Ce négociant crut lui reconnaître des talens distingués; il lui confia le soin de ses affaires, et lui fit épouser une Japonaise dont il eut quelques enfans. Ensuite, l'ayant envoyé à la Chine avec un vaisseau chargé de riches marchandises, il vit toutes ses espérances trompées par l'infidélité de Nicolas, qui se rendit maître de ce dépôt pour embrasser ouvertement la profession de pirate. Son courage et son adresse éclatèrent bientôt dans cette nouvelle carrière. Il répandit la terreur sur toute la côte; et l'empereur Yon-tching, par une faiblesse trop ordinaire aux gouvernemens despotiques, prit le parti de le créer son amiral, en lui pardonnant les crimes qu'il ne pouvait pas punir. Nicolas s'établit alors à Nagan-hay, lieu de sa naissance, et forma des correspondances de commerce avec tous les royaumes voisins. Ses richesses ne firent qu'augmenter, et devinrent si excessives, que dans l'opinion publique elles surpassaient celles de l'empereur même. Sa garde ordinaire était composée de cinq cents nègres chrétiens, auxquels il

avait donné toute sa confiance. Dans les combats qu'il livrait sur mer, il invoquait l'assistance de saint Jacques. Les Tartares, qui vers le même temps avaient pénétré dans la Chine par la province de Fo-kien, après avoir eu l'adresse d'employer ses services pour l'établissement de leur pouvoir, ne pensèrent qu'à perdre un ami dont ils avaient appris à redouter les forces. Ils l'invitèrent à diverses fêtes, dans la vue de s'assurer de lui; mais il y paraissait toujours au milieu de cette terrible garde dont il connaissait la valeur et la fidélité. Cependant, ayant trouvé le moyen de le tromper, ils le menèrent à Pékin. Tout le monde blâma sa folie; et bientôt il se repentit lui-même de sa crédulité. Quoiqu'il fût libre à la cour, il n'y mena point une vie tranquille. L'empereur Yon-tching, qui était d'un naturel fort doux, rejeta toujours la proposition de se défaire de lui; il se contentait de le faire appeler fort souvent, la nuit comme le jour, dans la crainte continuelle qu'il ne s'échappât pour se joindre à Koxinga, son fils aîné, qui avait pris les armes. Mais, après la mort de ce prince, les régens de l'empire, sous la minorité de son successeur, firent le premier essai de leur autorité sur la vie de Nicolas.

Son fils, qui portait le nom de *Qué-sing*, titre noble qu'il avait reçu de l'empereur qui s'était fait proclamer à Fo-kien, n'eut pas plutôt appris l'infortune de son père, que,

cherchant un asile sur les flots, il monta sur un *champam*, vaisseau de la grandeur d'une pinque, et le seul qu'il put emmener dans la précipitation de sa fuite. Le temps ne lui permit d'emporter que mille ducats; mais en peu d'années il devint aussi heureux que son père. On vit sous ses ordres jusqu'à cent mille hommes, et vingt mille navires de différentes grandeurs. En 1659, l'empereur Jong-lye, ou Yong-lye, qui fut élevé sur le trône à Canton, lui envoya une ambassade solennelle dans l'île de Hya-muen.

Qué-sing, que les Portugais nommèrent Koxinga, joignait à la force du corps un caractère audacieux, vindicatif et cruel, qualités japonaises qu'il tenait de cette nation par sa mère. Il excellait dans l'usage de toutes sortes d'armes. Comme il était toujours le premier et le plus ardent à la charge, il était couvert de cicatrices. La victoire ne l'avait jamais abandonné dans ses combats contre les Tartares, jusqu'en 1659, qu'ayant entrepris de prendre Nankin d'assaut, il fut repoussé avec un carnage épouvantable; on prétend qu'il perdit cent mille hommes dans cette expédition, car il avait augmenté prodigieusement le nombre de ses troupes. Ce fut alors que les Tartares prirent le parti de ruiner toute la côte pour lui ôter le pouvoir de continuer ses brigandages. Lorsqu'on apprit à Pékin qu'il avait mis le siége devant Nankin, l'empereur avait pensé à se retirer dans la

Tartarie; et si la valeur de Koxinga eût été soutenue par la prudence, on ne doute point qu'il ne se fût rendu maître de la Chine; mais l'orgueil le rendait souvent téméraire. Ses ennemis revinrent de leur frayeur après sa fuite : ils formèrent une flotte de huit cents vaisseaux pour achever sa ruine par mer. Koxinga, peu effrayé de cet appareil, trouva le moyen d'en rassembler douze cents. Les Tartares obtinrent d'abord quelque avantage; mais le vent l'ayant favorisé, il tomba sur eux avec tant de furie, qu'il détruisit leur flotte entière : ceux qui firent face sur le rivage périrent aussi jusqu'au dernier. Cependant le secours des Hollandais fit changer la victoire de parti. Koxinga, défait dans plusieurs rencontres, et chassé enfin de la Chine, tourna ses armes et sa vengeance contre les Hollandais. Ils avaient obtenu, moitié par insinuation, moitié par violence, un établissement dans l'île de Formose, voisine de la province de Fo-kien; et c'est à la faveur de cette proximité qu'ils cherchaient à étendre leur commerce dans l'intérieur de la Chine; mais les Chinois, qui s'étaient rendus moins difficiles sur l'île de Formose, parce qu'ils la regardaient comme hors de leurs limites, ne permirent jamais aucun établissement sur leurs côtes. Koxinga ôta même aux Hollandais leur seule ressource et leur unique abri dans les mers de la Chine; il les chassa de Formose, où jamais ils n'ont pu rentrer. Il mourut peu de temps après

Rien n'est plus connu d'ailleurs que cette politique constante des Chinois, qui ne souffrent jamais que les étrangers pénètrent dans leur empire et y portent leur commerce.

Aussitôt qu'un vaisseau étranger paraît sur la côte de la Chine, il se voit environné de jonques qui lui interdisent non-seulement le commerce, mais jusqu'à la liberté de se procurer des provisions, et de parler même aux habitans; s'il trouve le moyen de s'approcher du rivage sans avoir été découvert, ceux qui ont la hardiesse de débarquer sont conduits devant le gouverneur du port ou de l'île, qui leur déclare qu'il n'a pas la permission de traiter avec eux. Demandent-ils celle de parler au gouverneur de la province, qui fait ordinairement sa résidence dans quelque ville intérieure, on leur répond par un refus formel, en ajoutant qu'on ne voudrait pas même l'informer qu'il y ait eu des étrangers assez hardis pour entrer dans la province; enfin, s'ils désirent d'être conduits à la cour de l'empereur, on les assure qu'il en coûterait la vie à celui qui ferait cette proposition à la cour, et à tous les officiers des places qui seraient convaincus d'y avoir participé.

Il est certain que les Chinois sont la plus grave nation qui soit connue dans l'univers. On leur trouve toujours la modestie et l'air composé des anciens stoïques. Celui qui fut envoyé à Batavia pour négocier avec Jean Petersz Coen, gouverneur hollandais, demeura un jour entier assez près de lui dans une grande salle

sans se donner le moindre mouvement, et presque sans ouvrir la bouche. Ses vues étaient d'engager le gouverneur à parler, pour trouver le moyen de pénétrer ses intentions. Coen, qui n'était guère moins grave, se tint dans la même posture, et garda le même silence avec autant de soin pour faire les mêmes découvertes. Le Chinois, désespérant de rien tirer de lui, sortit sans parler, et le gouverneur le laissa partir comme il était venu.

CHAPITRE III.

Voyages de Navarette; missions des jésuites.

NAVARETTE était un religieux espagnol de l'ordre de saint Dominique, envoyé par les supérieurs de son ordre aux îles Philippines, en 1646, mais qui, n'y trouvant pas beaucoup d'encouragement, hasarda de passer à la Chine, où il s'employa plusieurs années aux exercices des missions. Il y apprit la langue du pays; il lut les histoires chinoises, et s'informa soigneusement des mœurs et des usages des habitans. Après avoir passé vingt ans dans ses voyages en Afrique et en Amérique, il revint en Europe, en 1673; et s'étant rendu à Rome à l'occasion des différens qui s'étaient élevés entre les missionnaires, il y fut traité avec les égards dus à ses lumières et à son mérite. L'amour de la pa-

trie le fit repasser ensuite en Espagne, où il fut bientôt élevé à la dignité d'archevêque de Santo-Domingo.

Son ouvrage sur la Chine parut à Madrid en 1676.

Navarette, se trouvant à Macao en 1658, dans la résolution d'entrer à la Chine, pria un missionnaire qui devait se rendre à Canton de lui permettre de l'accompagner. Il tira non-seulement de lui, mais encore de son supérieur, des promesses qui ne furent jamais exécutées. Mais il trouva dans la suite un Chinois qui entreprit de le conduire pour une somme fort légère, et qui ne cessa point de le traiter avec beaucoup de respect. Trois soldats tartares, qui montèrent dans la même jonque, ne lui marquèrent pas moins de civilité. Il observe à cette occasion qu'il fut le premier missionnaire qui s'introduisit à la Chine ouvertement et sans précaution. Jusqu'alors tous les autres, tels qu'un certain nombre de franciscains et de dominicains, y étaient venus ou secrètement, ou sous la protection de quelque mandarin, ou, comme les jésuites, en qualité de mathématiciens.

Au commencement du mois d'octobre, il quitta Canton avec le secours de quelques soldats nègres, qui le traitèrent fort incivilement, quoiqu'ils fissent profession d'être catholiques. Ils lui dérobèrent cinquante piastres, et quelques ornemens ecclésiastiques. « J'étais, dit-il, » en garde contre les infidèles; mais je ne » croyais pas devoir me défier des chrétiens. »

Pendant neuf jours qu'il navigua sur la riviere avec les trois soldats tartares qui l'avaient escorté depuis Macao, il eut à se louer de leurs civilités. Dans cette route, il ne donna rien à personne sans en recevoir une marque de reconnaissance par quelque petit présent; mais, lorsqu'il n'avait rien lui-même à donner, il n'aurait pas voulu accepter un morceau de pain, parce que ces retours mutuels sont un usage établi dans tout l'empire.

Lorsqu'il ne pouvait voyager par eau, il marchait à pied faute d'argent. Un jour qu'il s'était extrêmement fatigué à gagner le sommet d'une grande montagne, il y découvrit une maison qui servait de corps-de-garde à quelques soldats pour veiller à la sûreté des passages. Le capitaine, voyant paraître un étranger, alla au-devant de lui, le pressa civilement d'entrer dans sa retraite, et l'y conduisit par la main. Aussitôt il lui fit présenter du tcha, c'est-à-dire du thé; et, surpris de l'avoir trouvé à pied, il demanda aux Chinois dont il était accompagné pourquoi il le voyait en si mauvais équipage. On lui raconta que l'étranger avait été volé. Il parut fort sensible à son malheur, et renouvela ses civilités en le congédiant. Navarette reçut beaucoup de consolations de cette aventure; mais la montagne était si rude, qu'il faillit s'estropier en descendant. Il gagna la maison d'un autre Chinois, car il ne rencontra point de chrétiens sur cette route jusqu'à la province de Fo-kien. Les forces lui manquant tout-à-fait

à l'entrée de cette maison, il tomba sans connaissance. Son hôte le secourut avec un empressement et des soins dont il fut surpris. On ne l'aurait pas traité avec plus de bonté dans une ville d'Espagne. Il mangea quelques morceaux d'un poulet qui rétablirent un peu ses forces. Cet homme continua de le traiter avec des attentions admirables pendant toute la nuit. Il le fit coucher dans sa chambre et dans son propre lit qui était fort bon; et le lendemain il ne voulut rien prendre pour sa dépense. « N'est-
» ce pas beaucoup, dit Navarette, pour un infi-
» dèle? Je l'ai dit plusieurs fois, ajoute-t-il, et
» je dois le répéter mille, cette nation surpasse
» toutes les autres en humanité, comme sur
» plusieurs points. »

Navarette rencontra à Tchang-tcheou un Chinois de la plus haute taille et de la plus terrible physionomie qu'il eût encore vue. Mais ce qui l'avait d'abord effrayé devint ensuite le sujet de sa consolation. Cet inconnu lui fit connaître par des signes qu'il n'avait rien à craindre, et qu'il devait se livrer à la joie. Dans l'hôtellerie où ils logèrent ensemble, il lui procura la meilleure chambre. A table, il lui fit prendre place à sa droite, et lui servit les meilleurs morceaux. En un mot, il prit autant de soin de lui que s'il eût été chargé de sa garde. Navarette prétend n'avoir jamais connu d'homme d'un meilleur naturel. Deux jours après, il fut joint par un autre Chinois, dont la bonté ne cédait en rien à celle du premier.

En arrivant à la ville de Suen-cheu, Navarette admira beaucoup la grandeur extraordinaire de cette ville : d'une éminence voisine, on la prendrait pour un petit monde. Ses murs avaient été ruinés pendant le siége des Tartares; mais l'empereur les fit rebâtir en moins de deux ans : entreprise, suivant Navarette, qu'aucun prince de l'Europe n'aurait pu exécuter en moins de cinq ou six années.

Deux lieues au delà de Suen-cheu, Navarette et ses compagnons arrivèrent au célèbre pont de Loyung, qui tire ce nom d'un port voisin. Ce pont fut un spectacle admirable pour lui. Un gouverneur, nommé Kay-yung, le fit bâtir sur un bras de mer navigable, où quantité de passans périssaient tous les jours. Sa longueur est de mille trois cent quarante-cinq grands pas; il porte sur environ trois cents piliers carrés, qui ne sont pas formés en arches, mais plats et couverts de belles pierres de plus de onze pas de longueur. Les deux côtés sont bordés de belles balustrades, sur lesquelles on voit, à d'égales distances, des globes, des lions et des pyramides. La pierre est d'un bleu très-foncé. Quoique l'eau ait beaucoup de profondeur, et que cet édifice, qui est bâti sans chaux, ait déjà duré plusieurs siècles, il ne court aucun danger, parce que toutes les pierres sont à mortaise. Il supporte cinq belles tours qui sont placées à distances égales, et des portes également capables de défense par leurs fortifications et le nombre de soldats qui les gardent.

Trois jours après, Navarette rencontra le général de la province de Fo-kien, qui marchait vers Tchang-tcheou, avec un corps de vingt mille hommes. Il aurait eu beaucoup de peine à sortir d'embarras dans cette occasion, sans le secours de deux Chinois qui n'avaient point encore cessé de l'accompagner, non qu'il fût menacé d'aucune insulte, mais parce qu'il n'était point en état de répondre aux questions qu'on pouvait lui faire. Il passa devant le général, qui était près du rivage. Le nombre de ses chevaux et de ses chameaux, et la richesse de ses équipages, sa gravité, son faste, parurent autant de prodiges aux yeux de Navarette.

Lorsqu'il eut passé ce premier corps d'armée, et tandis qu'il se croyait à la fin de ses inquiétudes, il tomba dans une autre troupe qui ne lui causa pas moins d'embarras. C'était un corps de piquiers qui marchaient en deux lignes sur les bords du chemin. Ses compagnons étaient demeurés derrière lui pour réparer quelque chose à leurs selles et à leur bagage. Il se vit obligé de passer seul entre les deux haies. Mais n'y ayant rien essuyé de fâcheux, il déclare qu'il aimera toujours mieux traverser deux armées tartares qu'une armée espagnole. En passant par divers villages, il vit des fruits et des viandes exposés dans les boutiques aussi tranquillement que s'il n'était passé aucun homme de guerre. C'est une chose sans exemple à la Chine, qu'un soldat ait causé

le moindre tort aux sujets de l'empire. Une armée entière traverse des villes et des villages sans y produire aucun désordre, et n'ose rien demander qu'elle ne paie au prix ordinaire. Navarette assure que l'année suivante un soldat eut la tête coupée pour avoir retranché un demi-sou du prix de quelques marchandises qu'il avait achetées. Les gens de guerre, suivant la maxime des Chinois, qui est passée d'eux aux Tartares, sont faits pour défendre le peuple et pour le garantir de tous les maux qu'il peut craindre de l'ennemi. Or, s'il en était menacé par ses propres défenseurs, il vaudrait mieux qu'il demeurât tout-à-fait sans défense, parce qu'il n'aurait alors qu'un seul ennemi, contre lequel il lui serait plus aisé de se défendre lui-même.

Arrivé à Fou-tcheou, capitale de la province de Fo-kien, il prit deux jours de repos. Il prétend que cette ville, quoiqu'une des moindres capitales de la Chine, contient un million d'habitans. Le faubourg par lequel il était entré n'a pas moins d'une lieue de longueur. La foule du peuple dans les rues est incroyable, sans qu'il paraisse une seule femme dans ce mélange. La rue qu'il suivit pour sortir est d'une largeur singulière, longue, nette, bien pavée, et bordée de boutiques où l'on trouve toutes sortes de marchandises. Il rencontra dans cette rue, à quelque distance l'un de l'autre, trois mandarins qui marchaient avec une gravité, une pompe et un

cortége dont il fut surpris. On l'obligea de descendre de son palanquin à leur passage.

En quittant Fou-tcheou, il eut à traverser pendant cinq jours des montagnes qui s'élèvent jusqu'aux nues. La dernière nuit, il coucha dans un petit château gardé par une cinquantaine de soldats. Les civilités qu'il y reçut sont, dit-il, incroyables. Le commandant poussa la politesse jusqu'à lui céder sa propre chambre; et se présentant le matin à sa porte avec d'autres officiers, il lui fit des excuses de ne l'avoir pas mieux traité. Il renouvelle son admiration pour les manières et les usages de ces peuples, et il ajoute que les Européens passent chez eux pour des barbares.

Il remarqua dans sa route plusieurs moulins à papier. Ce qui lui parut le plus admirable dans ce pays, c'est qu'on y élève ces machines sur une demi-douzaine de piliers, et que le moindre ruisseau suffit pour leur donner le mouvement nécessaire au travail, tandis qu'en Europe on est obligé d'avoir recours à mille instrumens. Son voyage dura quarante jours; et dans un si long espace il ne vit pas plus de trois femmes, soit dans les villes, soit dans la route ou les hôtelleries. En Europe, dit-il, ce récit paraîtra incroyable : mais les Chinois auraient trouvé qu'avoir vu trois femmes, c'était en avoir vu trop.

Dans le cours du mois de novembre, Jean Poianco, dominicain de la mission de Ché-

kiang, devant partir pour se rendre à Manille, Navarette reçut ordre d'aller remplir sa place dans cette province. Comme il entendait fort bien la langue, et qu'il avait eu le temps de laisser croître sa barbe, ce voyage lui fut beaucoup plus facile que les premiers.

A chaque lieue ou chaque demi-lieue, il trouva des lieux de repos extrêmement propres et commodes. Dans toutes les parties de la Chine, on a ménagé des commodités de cette espèce pour les voyageurs. Tous les chemins d'ailleurs sont excellens. Navarette remarqua aussi quantité de temples, quelques-uns sur des montagnes fort hautes, dont la pente est si escarpée, que la vue seule a quelque chose d'effrayant. Les unes se terminent par de profondes vallées; d'autres croisent les grands chemins. A l'entrée des dernières, on offre aux passans du thé pour se rafraîchir. Dans d'autres lieux, Navarette trouva de petites maisons habitées par des bonzes, avec leurs pagodes, et des provisions de la même liqueur, qu'ils présentent aux passans avec beaucoup de politesse et de modestie. Ils paraissent charmés de recevoir ce qu'on leur offre; et leurs remercîmens sont accompagnés d'une profonde révérence. Si on ne leur donne rien, ils demeurent immobiles.

En arrivant aux bords de la province des Ché-kiang, il trouva dans l'intervalle de deux vastes rocs une porte gardée par des soldats qui avaient leur quartier entre cette porte et

une autre porte suivante. Ils le traitèrent avec du thé, et dirent civilement à ses guides : « Sans doute que cet honnête étranger a des » ordres pour passer cette frontière. » Le Chinois qui accompagnait Navarette se hâta de répondre : « Il a été fouillé, messieurs; en » voici les certificats. » — « C'est assez, c'est » assez », reprirent les soldats; quoiqu'au fond, remarque le missionnaire, je n'eusse été fouillé nulle part. Il observa curieusement ce passage et d'autres défilés de cette nature qu'il rencontra dans ses voyages. Ils ont, dit-il, si peu de largeur, que deux personnes n'y passeraient pas de front. Une poignée de monde les défendrait contre une armée.

Il gagna bientôt un autre passage assez semblable au premier, mais défendu par une garde beaucoup plus nombreuse. On lui fit de grandes révérences, sans l'importuner par la moindre question. Une femme, passant pour se rendre dans un temple situé assez près de là sur une montagne, fut saluée gravement par les soldats, qui se levèrent à son approche. Elle leur rendit modestement cette politesse. Navarette admira ces usages si opposés à la licence trop commune dans les pays chrétiens. Il y a de quoi, dit-il, nous étonner et nous confondre.

Navarette retourna enfin à Macao. Ce qu'il dit de cette ville peut donner une idée des humiliations que les Portugais dévorent pour être soufferts dans ce petit coin de l'empire chinois.

La ville de Macao a toujours payé un tribut pour le terrain des maisons et des églises, et pour le mouillage des vaisseaux. Lorsque les habitans ont quelque intérêt à démêler avec un mandarin qui fait sa résidence à une lieue de la ville, ils se rendent chez lui en corps, avec des baguettes à la main, et lui expliquent leur demande à genoux. Ce magistrat leur répond par écrit et s'exprime en ces termes : « Cette nation barbare et brutale me fait telle » demande ; je l'accorde, ou je la refuse. » Telle est l'opinion que le peuple le plus policé de la terre a prise généralement des Européens, qui ont porté chez lui leurs discordes, leur fureur et leur avarice.

Quoiqu'il y ait beaucoup à retrancher des relations des missionnaires jésuites, et que la critique trouve à s'exercer sur beaucoup d'erreurs, on ne peut disconvenir qu'ils n'aient rendu de grands services par leurs cartes et leurs plans, et par les tables de longitude et de latitude qu'ils ont publiées. Les cartes, qui sont au nombre de trente-huit, ont été dressées sur de grands dessins tirés sur les lieux, la plupart de quinze ou vingt pieds de longueur. Tout l'empire fut ainsi dessiné aux frais de l'empereur Khang-hi, qui employa des sommes immenses à cette entreprise, et le travail de huit missionnaires pendant neuf ans. Ils parcoururent toutes les provinces ; ils observèrent les latitudes des principales villes et des lieux remarquables ; mais les longitudes

furent déterminées par les méthodes géométriques. Le père Gaubil, entre autres, jeune homme d'un mérite distingué et d'une ardeur infatigable, qui fit le voyage de la Chine en 1721 avec le père Jacquet, autre missionnaire du même ordre, en qualité de mathématicien, a pris soin d'expliquer et d'éclaircir la géographie de Marc-Pol, de Rubruquis, et de plusieurs autres voyageurs en Tartarie, au Thibet et à la Chine. Aucun missionnaire n'avait formé cette entreprise avant lui, et n'aurait été capable d'y réussir aussi bien. Le père Gaubil s'est efforcé aussi de recueillir toutes les informations possibles sur les mêmes pays et sur les régions voisines.

Suivant ses mesures et ses calculs, l'étendue de Quang-tong, ou Canton, est d'un mille et demi du nord au sud. La ville des Tartares, qui est du côté du nord, a de grandes places vides, et n'est d'ailleurs que médiocrement peuplée; mais, du centre jusqu'à la ville chinoise, elle est divisée par de belles rues, qui sont fort proprement pavées et remplies d'arcs de triomphe. Le palais où les lettrés s'assemblent pour honorer Confucius, celui dans lequel ils sont renfermés pour subir l'examen, et ceux du vice-roi et du général des troupes, sont d'une magnificence extraordinaire. Mais la ville chinoise n'a rien de remarquable, à la réserve de quelques rues vers la rivière, qui sont bordées de belles boutiques : toutes les autres sont fort étroites.

Le faubourg ouest est le mieux peuplé et de la plus belle apparence du monde. Ses rues, dont le nombre est infini, sont droites, pavées de grandes pierres carrées, et bordées de belles et grandes boutiques. Comme la chaleur oblige de les couvrir, on croit se promener à Paris dans les galeries du Palais. On remarque dans le même faubourg les beaux magasins que les marchands se sont bâtis le long de la rivière. Les faubourgs de l'est et du sud consistent dans quelques misérables rues, habitées par une populace indigente : mais la plus belle vue de Canton est celle de la rivière et des canaux, avec leur prodigieux nombre de barques de toutes sortes de grandeurs qui paraissent se mouvoir sur terre, parce que la superficie de l'eau est couverte d'arbres et d'herbages.

Le 31 décembre 1722, Gaubil partit de Canton, accompagné du père Jacquet, pour se rendre à Pékin, où ils étaient appelés par les ordres de l'empereur en qualité de mathématiciens. Le Tsung-to leur avait donné huit cent cinquante livres pour la dépense de leur voyage. Ils s'arrêtèrent la nuit suivante à Fo-schan, qui ne passe que pour un village, quoiqu'il ne soit guère moins peuplé que Canton, qui n'en est éloigné que de trois lieues à l'est. C'est un endroit des plus considérables de la Chine pour le commerce.

Le 2 janvier, les deux missionnaires passèrent la nuit dans leur barque, près d'un tang-

pou ou d'un corps-de-garde. Lorsqu'un lettré ou un mandarin passe devant ces lieux, il est salué dans sa barque par les soldats de garde, qui le distinguent aux banderoles et aux piques des personnes de son cortége : d'ailleurs il se fait reconnaître en battant trois fois sur de grands bassins de cuivre, qui se nomment *los*. Tous les jours au soir, en arrivant au lieu du repos, il bat deux ou trois fois du même tambour pour avertir le tang-pou, qui répond par le même nombre de coups, et qui est obligé de garder la barque pendant la nuit. Ces tang-pou se transportent, et sont ordinairement placés à deux lieues l'un de l'autre, mais de manière que le second puisse être vu du premier. Ils ont des sentinelles pour donner les signaux dans l'occasion.

Les missionnaires, ayant pris terre le 16 à Nan-yon-fou, se firent conduire à Nan-ngan, qui est éloigné de six lieues. La route est coupée par la grande montagne de Mé-lin. La grande porte de cette ville fait la séparation des provinces de Quang-tong et de Kiang-si. On marche d'une ville à l'autre par un chemin raide et étroit, mais bien pavé, qui est proprement une chaussée. Jamais Gaubil n'avait vu dans les rues de Paris autant de monde que dans les grands chemins de cette province. Entre Nan-chang-fou et Keng-kyung, on voit la fameuse montagne de La-chan, qui contient, dit-on, trois cents temples ou couvens, avec un nombre infini de bonzes.

C'est vers ce temps que les scandaleuses disputes qui avaient éclaté depuis plus d'un siècle entre les missionnaires de l'habit de saint Dominique et ceux de l'ordre de Loyola, attirèrent à la Chine un nouveau légat de la cour de Rome, Mezza-Barba, patriarche d'Alexandrie, qui n'arriva que pour être témoin des derniers débats terminés par l'entière expulsion des prédicateurs de la foi chrétienne.

Les points contestés se réduisirent à deux : 1°. si, par les mots de *Tien* et de *Chang-ti*, les Chinois entendaient le ciel matériel ou le seigneur du ciel; 2°. si les cérémonies qu'ils observent à l'égard des morts et du philosophe Confucius sont religieuses, ou si ce ne sont que des pratiques civiles, des sacrifices et des usages de piété.

Un jésuite, nommé le père Mathieu Ricci, qui était arrivé à la Chine en 1580, c'est-à-dire environ trente-six ans après que Jasparo de La Cruz, dominicain portugais, y eut introduit l'Évangile, jugea que la plupart de ces cérémonies pouvaient être tolérées, parce que, suivant leur première institution et l'intention des Chinois sensés, dans laquelle on entretenait soigneusement les nouveaux convertis, elles étaient purement civiles.

Au contraire, les dominicains soutenaient que les Chinois, n'adorant en effet que le ciel matériel, se rendaient coupables d'une idolâtrie grossière, et que leurs cérémonies à l'égard des morts étaient des sacrifices réels qui ne

pouvaient s'accorder avec le christianisme. Bientôt toute l'Europe fut inondée d'écrits pour ou contre les cérémonies chinoises.

On a peine à concevoir la longueur opiniâtre de ces malheureuses disputes lorsqu'on voit tous les missionnaires jésuites qui avaient passé leur vie à la cour de l'empereur Kang-hi, prince aussi éclairé que vertueux, répéter d'un commun accord ces paroles qu'il leur avait dites cent fois : « Ce n'est point au firmament » ni aux étoiles que je rends mes adorations; » je n'adore que le dieu de la terre et du ciel. » Ce langage était celui de tous les mandarins, de tous les hommes instruits. Nous avons déjà vu, dans les voyages du père Gerbillon, jusqu'où cet empereur avait poussé la bonté et la complaisance pour les missionnaires européens; mais il est à propos de faire connaître un peu davantage ce monarque chinois, l'un des plus sages princes qui aient mérité de commander aux hommes. Il était petit-fils de Tsun-té, fondateur de la nouvelle dynastie tartaro-chinoise, qui règne dans l'empire du Catay depuis le milieu du dernier siècle. Tsun-té mourut au milieu de ses conquêtes.

Son fils et son successeur Chun-tchi, dès l'âge de vingt-quatre ans, tomba dans une maladie à laquelle il prévit qu'il n'échapperait pas. Il fit appeler ses enfans; et leur ayant déclaré que sa fin approchait, il leur demanda lequel d'entre eux se croyait assez fort pour soutenir le poids d'une couronne nouvellement

conquise. L'aîné s'excusa sur sa jeunesse, et pria son père de disposer à son gré de sa succession ; mais Khang-hi, le plus jeune, qui était alors dans sa neuvième année, se mit à genoux devant le lit de son père, et lui dit avec beaucoup de résolution : « Mon père, je me » crois assez fort pour prendre sur moi l'ad- » ministration de l'état, si la mort vous en- » lève à nos espérances. Je ne perdrai pas de » vue les exemples de mes ancêtres, et je m'ef- » forcerai de rendre la nation contente de mon » gouvernement. » Cette réponse fit tant d'impression sur Chun-tchi, qu'il le nomma aussitôt pour son successeur, sous la tutelle de quatre personnes, par les avis desquelles il devait se gouverner. En 1661, Khang-hi monta sur le trône ; et sa minorité finissant en 1666, il ne tarda pas plus long-temps à régner par lui-même. Bientôt on lui vit donner des preuves de force et de courage. Il renonça au vin, à l'usage des femmes et à l'indolence. S'il prit plusieurs femmes, suivant l'usage de la nation, on ne le vit presque jamais avec elles pendant le jour. Depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, il s'occupait à lire les demandes de ses peuples et à régler les affaires de l'état. Le reste du jour était donné aux exercices militaires et aux arts libéraux. Il y fit des progrès si extraordinaires, qu'il devint capable d'examiner les Chinois sur leurs propres livres, les Tartares sur les opérations de la guerre, et les Européens sur les mathématiques.

Depuis l'année 1682, où la tranquillité de l'empire se trouva bien établie, il ne manqua point tous les ans de marcher avec une armée dans la Tartarie, moins pour se procurer le plaisir de la chasse que pour entretenir les Tartares dans leurs belliqueuses habitudes, et les empêcher de tomber, comme les Chinois, dans l'oisiveté et la mollesse. Il fit éclater son jugement et sa fermeté en arrêtant les plus dangereuses conspirations avant qu'elles fussent capables de troubler la paix de l'empire. Des témoins oculaires, qui ont résidé long-temps à Pékin, assurent qu'un gouverneur justement accusé n'échappait jamais au châtiment; que l'empereur était toujours affable au peuple; que, dans les temps de cherté, il diminuait souvent les impositions publiques, et qu'il faisait distribuer entre les pauvres de l'argent et du riz jusqu'à la valeur de plusieurs millions. Il n'était pas moins libéral pour les soldats : il payait leurs dettes, lorsqu'il jugeait que leur paie n'était pas suffisante; et, dans la saison de l'hiver, leur faisait un présent extraordinaire d'habits pour les préserver du froid. Les marchands qui exerçaient le commerce avec les Russes se ressentaient particulièrement de sa bonté. Souvent, lorsqu'ils n'étaient point en état de faire leurs paiemens au terme, il leur faisait des avances de son trésor pour les acquitter avec leurs créanciers. En 1717, le commerce était dans une si grande langueur à Pékin,

que les marchands russes n'y trouvaient point à se défaire de leurs marchandises ; il déchargea ses sujets des droits ordinaires; ce qui lui fit perdre dans cette année vingt mille onces d'argent de son revenu.

Les savans étaient dans une haute estime à la cour de ce grand monarque. L'exercice continuel de tant de vertus avait rendu son gouvernement si glorieux, que les Chinois distinguent son règne par le nom de *tey-ping*, qui signifie grande tranquillité. C'est l'éloge le plus complet du maître d'un grand empire ; car, si la paix n'est pas toujours le premier bien d'un individu tel que l'homme, si susceptible de passions, ces mêmes passions font que la paix générale est le premier bonheur d'un état et la plus grande gloire du prince.

Tel était le prince dont les missionnaires avaient exercé et même fatigué la clémence. Il avait vu avec indignation les cérémonies chinoises condamnées par le saint-siége en 1709, dans un mandement de Charles de Tournon, archevêque titulaire d'Antioche, que le pape avait envoyé dans cet empire avec la qualité de patriarche des Indes et de légat *à latere*. Les évêques d'Ascalon et de Macao, soutenus par vingt-quatre jésuites, appelèrent du mandement, et députèrent à Rome les peres Barros et Bauvolier, deux missionnaires du même ordre, pour soutenir la justice de leur appel. L'empereur déclara dans un édit que l'entrée de la Chine serait fermée à tous

les missionnaires étrangers qui n'approuveraient pas les cérémonies chinoises. L'évêque de Canton fut chassé, et le légat relégué à Macao, pour y être gardé soigneusement jusqu'au retour des deux jésuites que l'empereur avait envoyés lui-même en Europe; mais ce prélat mourut le 8 janvier 1710, après avoir été honoré de la pourpre romaine. Le 25 septembre de la même année, le tribunal de l'inquisition confirma le mandement du cardinal de Tournon; et le pape ordonna aux missionnaires de se soumettre à ce jugement par une obéissance pure et simple.

Cinq ans après, on vit paraître un décret apostolique de Clément XI, portant ordre aux missionnaires d'employer le mot de *Tien-tchou*, qui signifie *Seigneur du ciel.* A l'égard des cérémonies qui pouvaient être tolérées, sa sainteté régla qu'ils s'en rapporteraient au jugement du visiteur général que le saint siége avait alors à la Chine, ou de celui qui lui succéderait, et des évêques et vicaires apostoliques de la même mission. Cependant tous ces prélats n'ayant osé se fier à leur propre décision, demandèrent de nouveaux ordres; et sa sainteté résolut d'envoyer à la Chine un nouveau vicaire apostolique, avec des instructions particulières, contenant les indulgences et les permissions qu'elle accordait aux chrétiens par rapport aux usages du pays, et les précautions qu'il fallait prendre pour garantir la religion de toutes sortes de souillures. Elle fit choix de

Charles-Ambroise Mezza-Barba, qu'elle créa patriarche d'Alexandrie, et dont la légation, ajoute Duhalde, fut prudente et modérée.

Le vaisseau qui portait Mezza-Barba fit voile de Lisbonne le 25 mars 1720. Après un voyage de cinq mois et vingt-neuf jours, il arriva le 23 septembre à deux lieues du port de Macao, où il ne put entrer avant le 26, parce qu'on s'était proposé de le recevoir avec des témoignages de respect qui demandaient quelques préparations. Le gouverneur de la ville alla au-devant de lui à la tête du sénat et de toute la milice, au bruit d'une décharge générale de l'artillerie. Les rues par lesquelles on fit passer le légat étaient tendues de tapisseries ornées de guirlandes et de festons. Il fut conduit avec cette pompe jusqu'au palais qui avait été préparé pour son logement, où il reçut sur un trône les complimens de plusieurs seigneurs qui vinrent le féliciter sur son arrivée. Les trois jours suivans furent employés à des cérémonies de la même nature. Le gouverneur, le sénat en corps et toutes les communautés religieuses rendirent successivement leurs respects au ministre du saint siége, tandis que, de son côté, il donna l'absolution à l'évêque de Macas et au père Monteiro, provincial des jésuites, en leur faisant jurer d'observer la bulle qui concernait les cérémonies chinoises. Il leva aussi l'interdit qui avait été jeté sur toutes les églises.

Le 30, il reçut des lettres des gouverneurs des provinces de Quang-tong et de Quang-si, par lesquelles il était invité à se joindre au *ta-jin*, grand-officier de Canton, qui devait faire par eau le voyage de Pékin. Il accepta ces offres.

Mezza-Barba prit terre à Canton; et, se faisant accompagner de tous les missionnaires, il vint loger, avec les gens de sa suite, à l'hôtel de la sacrée congrégation, tandis que le père Lauréati, visiteur général, se hâta de notifier son arrivée au ta-jin, au tsong-tou et au vice-roi. De ces trois seigneurs, les deux premiers furent envoyés au légat pour le complimenter, et lui dire qu'avant son départ pour Pékin, ils avaient plusieurs questions à lui faire au nom de l'empereur. On mit ces questions par écrit :

1°. Pourquoi le souverain pontife avait-il envoyé son excellence à la Chine?

2°. Son excellence avait-elle quelque chose de particulier à communiquer de la part du pape à sa majesté impériale?

3°. Quelques années auparavant, son éminence le cardinal de Tournon était venue à la Chine, et son arrivée avait fait naître des disputes sur une certaine doctrine. Ce prélat s'était-il conduit par ses propres lumières? Le pape avait-il approuvé ou non sa conduite?

4°. L'empereur, dans la première année de son règne, avait envoyé au pape les pères Barros et Bauvolier; cependant il n'avait reçu encore aucune réponse.

5°. Outre ces questions, auxquelles son excellence était priée de répondre, on lui demandait si elle avait quelque chose elle-même a proposer.

Le légat prit immédiatement la plume et fit la réponse suivante à chaque article.

1°. Le souverain pontife m'envoie à la Chine principalement pour m'informer avec respect de la santé de l'empereur, et pour le remercier très-humblement des faveurs innombrables qu'il lui a plu d'accorder aux églises, aux missionnaires et à la sainte loi.

2°. Je suis chargé d'un bref fermé et scellé, que je dois présenter à sa majesté impériale, de la part du souverain pontife.

3°. Le souverain pontife a été pleinement informé de tout ce que le cardinal de Tournon a fait par rapport à la sainte loi, et la vérité est que c'était le souverain pontife qui l'avait envoyé.

4°. Si sa majesté impériale n'a pas reçu de réponse, il ne faut l'attribuer qu'à la mort des pères Barros et Bauvolier, arrivée dans leur voyage, c'est-à-dire avant qu'ils fussent retournés en Europe.

5°. Je dois prier humblement sa majesté impériale de donner souvent au souverain pontife des nouvelles de sa santé. Je suis chargé de quelques présens pour sa majesté; enfin je dois lui faire quelques demandes en faveur de notre religion.

Aussitôt que le légat eut achevé ces répon-

ses, les jésuites entreprirent de les traduire en langue chinoise; mais ce fut la source de plusieurs grandes difficultés, surtout à l'égard du troisième article, dont les pères Lauréati et et Pereyra demandaient la suppression.

Mezza-Barba, dans une visite que le ta-jin lui rendit le lendemain, remit à cet officier les cinq articles de sa réponse. Les difficultés se renouvelèrent avec tant de chaleur, que le ta-jin, n'en ayant pas voulu remettre plus loin la discussion, rédigea ses objections par écrit, et souhaita que le ministre du pape y répondît sur-le-champ par la même voie. Il exigea d'abord une explication plus nette du troisième article. Son excellence lui répondit: « J'ignore si le cardinal de Tournon a fait naître ici quelque dispute; mais je sais qu'il avait été envoyé par le souverain pontife, qui a donné son approbation à tout ce qui a été fait par ce cardinal pour maintenir la pureté de notre sainte loi. »

En second lieu, le ta-jin demanda, sur le cinquième article, quelles étaient les propositions que le légat pouvait faire à l'empereur pour l'avantage de sa religion. Mezza-Barba répondit: « Comme chaque jour peut amener de nouveaux événemens, je n'ai rien de particulier à dire actuellement sur cet article; mais je demanderai en termes exprès que sa majesté impériale me permette d'exercer librement les fonctions de mon ministère, et qu'elle ordonne aux mandarins et à leurs sub-

stituts de ne causer aucun sujet de plainte aux églises ni aux missionnaires. »

Enfin, le ta-jin voulut savoir s'il se proposait de demeurer long-temps à la Chine. Mezza-Barba répondit que le souverain pontife n'avait pas réglé le temps de son séjour. « Eh pourquoi? » répliqua le mandarin. « C'est apparemment, lui dit le légat, parce qu'il a souhaité d'apprendre d'abord comment j'aurais été reçu par l'empereur. »

Le ta-jin paraissant satisfait de toutes ces réponses, elles furent envoyées à la cour, et le temps fut fixé pour le départ du légat. Le 29 octobre, son excellence partit dans une grande barque magnifiquement ornée, avec six lances à la poupe, et un pavillon jaune au grand mât, et sur lequel on lisait en caractères du pays : « Légat envoyé à l'empereur du pays le plus éloigné à l'ouest. » Les gens de sa suite occupaient deux autres barques, et le ta-jin avait aussi la sienne, qui différait peu de celle du légat. On mit à la voile sous l'escorte de plusieurs mandarins inférieurs, et de divers officiers du tsong-tou et du viceroi qui avaient ordre d'accompagner le légat jusqu'à Pékin.

On employa vingt-cinq jours, tant par terre que par eau, pour se rendre à Nan-chang-fou, capitale de la province de Kiang-si. Le 25 décembre, en arrivant à trente-un milles de Pékin, Li-pin-chung et trois autres mandarins arrivés de la cour lui apportèrent de nouveaux

ordres de l'empereur. Son excellence fut obligée de se mettre à genoux suivant l'usage, et de baisser plusieurs fois le front jusqu'à terre pour s'informer de la santé de sa majesté impériale. Après quantité d'autres cérémonies, les mandarins lui demandèrent s'il était vrai qu'il ne fût envoyé par le pape que pour s'assurer de la santé de l'empereur et pour remercier sa majesté de la protection dont elle avait honoré les Européens. Il répondit qu'il avait déclaré quelque chose de plus, et qu'en particulier le pape lui avait donné ordre de demander la permission de demeurer à la Chine, comme supérieur général des missionnaires, et d'obtenir pour les chrétiens de l'empire la liberté de suivre les décisions du saint siége touchant les cérémonies.

Les mandarins répliquèrent qu'il aurait dû s'expliquer d'abord avec la même clarté. Mezza-Barba, surpris de ce reproche, en appela aux premières réponses qu'il avait données par écrit; mais Li-pin-chung, revenant à la charge, lui représenta que l'empereur ne rétracterait jamais les ordres qu'il avait donnés sur l'observation des cérémonies, et les trois autres mandarins se joignirent à lui pour ajouter qu'il n'appartenait point au pape de réformer les usages de la Chine.

Les mandarins lui firent mettre par écrit ces deux demandes. Aussitôt qu'ils se furent retirés avec cette pièce, le légat et tous les gens de sa suite furent conduits dans une mai-

son de campagne à trois lieues de Chang-chun-yuen, ville que l'empereur avait choisie pour sa résidence ordinaire depuis qu'il ne passait plus que quelques jours de l'année à Pékin.

Le 26 au matin, on plaça une garde armée à la porte du légat, avec ordre de ne laisser sortir personne. Le soir du même jour, quatre mandarins arrivèrent avec des rafraîchissemens que l'empereur envoyait à son excellence. Après les cérémonies ordinaires ils lui firent une déclaration très-mortifiante : 1°. que l'empereur, ayant résolu de ne jamais recevoir un décret contraire aux lois irrévocables de l'empire, ordonnait à tous les missionnaires de retourner en Europe, à l'exception de ceux qui voudraient demeurer à la Chine par un choix libre, et que leurs infirmités et leur âge mettaient hors d'état d'entreprendre le voyage, auxquels sa majesté permettait de vivre dans ses états suivant les lois de leur religion; 2°. que le premier dessein de sa majesté impériale avait été de traiter le légat avec toutes sortes de distinctions; mais que depuis qu'elle avait lu ses demandes, elle ne voulait pas même consentir à le voir.

Mezza-Barba répondit à ce discours avec beaucoup de dignité. Après avoir témoigné sa douleur aux mandarins, il les pria d'engager du moins l'empereur à lire le bref de sa sainteté; enfin il les assura que, pendant qu'il attendrait leur réponse, il implorerait l'assistance du ciel pour régler sa conduite à la sa-

tisfaction de tout le monde. Après leur départ, il fit appeler tous les prêtres de son cortége, et s'étant retiré avec eux dans son appartement, il les consulta sur sa situation. Ils furent tous d'avis que, sans s'écarter de la constitution de Clément XI, il devait employer toute son adresse pour ne pas ruiner par une fermeté hors de saison les espérances que le pape avait conçues de son voyage.

Le 27, immédiatement après dîner, les quatre mandarins se présentèrent à la porte de son logement : il s'imagina qu'ils lui apportaient une réponse décisive de l'empereur. Cependant leur entretien ne fut qu'une répétition de la conférence précédente. Ils le flattèrent et le menacèrent successivement ; ils employèrent tous les artifices imaginables pour l'engager à supprimer la bulle fatale ; mais, le voyant inflexible, la seule espérance qu'ils lui laissèrent en le quittant, fut que l'empereur, malgré la résolution qu'il avait formée de chasser dès le lendemain tous les Européens, ne leur refuserait point quelques jours de délai, et pourrait lui accorder à lui-même le temps de se remettre des fatigues de son voyage.

Le légat, renouvelant ses instances, demanda que sa majesté daignât lire le bref que le pape lui adressait à elle-même, parce qu'il contenait les raisons qui ne permettaient point à sa sainteté d'approuver ce qui était incompatible avec la religion chrétienne, et qu'il ne touchait point à ce qui n'y avait aucun rap-

port. « Mais, reprirent les mandarins, avez-vous pouvoir de modérer la rigueur de votre bulle ? et le bref de sa sainteté en fait-il quelque mention ? » Le légat répondit : « Non, je n'ai pas ce pouvoir ; il ne peut même être accordé à personne : mais j'ai supplié l'empereur, et je le supplie encore d'ouvrir le bref de notre saint-père, dans la persuasion où je suis qu'il ne peut être qu'agréable à sa majesté impériale. D'ailleurs j'ai le pouvoir d'accorder certaines choses qui ne sont point incompatibles avec la religion chrétienne ; mais si l'empereur est résolu de ne point recevoir le bref, que sa majesté souffre du moins qu'il soit ouvert par ses ministres, et qu'elle m'accorde des interprètes. » Les mandarins se retirèrent.

Le lendemain au matin, Mezza-Barba fut averti que l'empereur l'avait fait appeler. S'étant disposé aussitôt à partir, il fut conduit dans un grand couvent de bonzes, où il trouva Chan-Chang, un des quatre mandarins, avec le père Louis Fan. Ce jésuite lui dit qu'il n'obtiendrait point encore l'honneur de voir sa majesté, mais qu'on lui donnerait une maison près du palais, afin que ses ministres eussent plus de facilité à traiter avec lui. Les mandarins étant entrés aussitôt, Fan continua de leur servir d'interprète, et reçut d'eux des marques de distinction qu'ils n'accordaient point au légat.

Cette conférence n'eut point d'autre suje

que la dernière ; mais il y régna beaucoup plus de chaleur. Les mandarins s'emportèrent beaucoup ; le légat essuya quelques reproches amers, et le pape même ne fut point épargné. Le père Fan se permit des réflexions fort libres sur l'abus que les papes faisaient quelquefois de leur autorité. Mezza-Barba, quoique pénétré de douleur, se crut obligé de contenir ses plaintes, et de n'employer avec les mandarins que des termes capables de les adoucir. Alors Chan-Chang l'embrassa, et lui fit de magnifiques promesses. Fan prit aussi des manières gracieuses, et conseilla au légat de ne point imiter le cardinal de Tournon, s'il voulait éviter les mêmes chagrins et sauver la religion d'une nouvelle disgrâce. Après cette conférence, le légat fut logé dans une autre maison, à deux milles de Chan-chun-yuen ; mais on continua de le garder avec le même soin.

Le soir du même jour, Li-pin-chung vint lui demander au nom de l'empereur une copie du bref. En vain lui répondit-il qu'il n'en avait point, et qu'il n'osait se fier à sa mémoire ; on lui déclara qu'il fallait obéir. Après avoir protesté qu'il ne répondait d'aucune erreur, il écrivit la substance du bref, c'est-à-dire à peu près ce qu'il avait déjà répété plus d'une fois aux mandarins ; mais il s'étendit particulièrement sur les permissions accordées par le pape touchant les cérémonies chinoises ; elles se réduisaient aux articles suivans :

1°. Qu'on pouvait tolérer par toute la Chine, dans les maisons des fidèles, les tablettes et les cartouches qui ne portaient que les noms des personnes mortes, à condition qu'ils fussent accompagnés d'une courte explication, et qu'on prît soin d'éviter la superstition et le scandale.

2°. Qu'on pouvait tolérer toutes les cérémonies chinoises qui regardaient les morts, pourvu qu'elles fussent purement civiles, sans aucun mélange de superstition.

3°. Qu'on pouvait permettre de rendre à Confucius des honneurs purement civils ; mais que sur les tablettes qui portaient son nom on y joindrait une explication convenable, sans aucun autre caractère, et sans inscription superstitieuse ; et qu'alors il serait permis d'allumer des flambeaux, de brûler de l'encens, et d'offrir devant ces tablettes des viandes en forme d'oblation.

4°. Qu'il serait permis de faire des révérences et des génuflexions devant les tablettes qu'on aurait ainsi corrigées, devant les tombeaux, et même devant les corps morts.

5°. Qu'on pouvait permettre aux funérailles les cérémonies d'usage, telles que de présenter des flambeaux et des parfums en faisant ces génuflexions et ces révérences.

6°. Qu'on pouvait permettre de servir, devant les tombes des morts, des tables chargées de fruits, de confitures et de viandes communes, à condition qu'on y plaçât une tablette

réformée, avec la déclaration suivante : *Le tout comme une sorte d'honneur civil et de piété à l'égard des morts*, sans y mêler aucune pratique superstitieuse.

7°. Qu'on pouvait permettre aussi de faire devant les tablettes réformées l'acte de vénération nommé *ko-heu*, soit le premier jour de l'an, soit tout autre jour consacré par l'usage.

8°. Enfin qu'on permettait de brûler des parfums et des cierges devant ces tablettes, en observant les mêmes règles ; comme devant les cercueils, où l'on pourrait faire aussi des génuflexions et des révérences aux mêmes conditions. Le bref était signé *C. A. Alexandrinus, et legatus apostolicus.*

L'extrait de cette pièce doit faire juger que la cour de Rome consentait à tout ce qu'elle pouvait accorder sans blesser l'essentiel de la religion ; aussi le mandarin Li-pin-chung parut-il extrêmement satisfait. Après avoir reçu la copie du légat, il se hâta de retourner à la cour, où l'empereur marqua beaucoup d'impatience d'en voir la traduction. L'eunuque Lin-fou ayant lu chaque article à mesure qu'on le traduisait, les mandarins qui se trouvaient présens déclarèrent qu'ils ne doutaient pas que l'empereur ne fût entièrement satisfait de la condescendance du pape ; mais le père Joseph Suarez, jésuite, en pensa différemment : il fit remarquer qu'il y avait quelque difficulté à craindre de sa majesté impériale sur le retranchement de ces mots que le pape voulait qu'on

supprimât sur les tablettes : *C'est ici le siége de l'âme d'un tel.* Cependant le mandarin Chan et l'eunuque demeurèrent persuadés que cette suppression ne déplairait point à l'empereur, lorsque le pape accordait l'usage des autres cérémonies, telles que les génuflexions, les révérences, etc. « C'est assez, ajouta le mandarin » Chan : que pouvons-nous demander de plus? » Je suis équitable : ces permissions suffisent, » et nous devons être contens. » Ensuite l'eunuque prit le papier, et porta les articles à l'empereur.

Tant de mortifications que le légat avait essuyées depuis son arrivée à Chang-chun-yuen, rendaient sa situation d'autant plus triste, qu'on ne lui donnait encore aucune espérance d'être admis à l'audience de l'empereur; lorsqu'enfin, le 30 décembre 1720, ce monarque le fit avertir par un de ses neveux, accompagné de quatre mandarins et de deux autres officiers de la couronne, qu'il devait paraître devant lui le jour suivant. Ils lui déclarèrent en même temps que tous les Européens de son cortége devaient rendre leurs respects à sa majesté suivant l'usage de la Chine; et les ayant fait assembler sur-le-champ, ils les obligèrent tous, sans en excepter le légat lui-même, de tomber à genoux et de frapper neuf fois la tête du front, pour essai de la cérémonie qu'ils devaient exécuter le jour suivant.

Dans le cours de l'après-midi, son excel-

lence reçut un nouvel ordre qui l'obligeait de paraître vêtu comme elle l'était en Italie. On laissait aux personnes de sa suite la liberté de porter l'habit chinois ou celui de l'Europe.

A l'heure marquée, le mandarin Li-pin-chung vint prendre le légat pour le conduire à l'audience : ce prélat prit le rochet et le camail, avec le *pallium*. Tous les missionnaires européens se vêtirent à la chinoise, soit parce qu'ils n'avaient point assez d'habits complets à l'européenne, soit par la crainte de choquer les Chinois et les Tartares en paraissant avec les habits de leurs différens ordres. A leur arrivée au palais, le légat fut conduit, par une vaste cour, dans une grande et magnifique salle, où les seigneurs chinois étaient placés sur douze rangs, six à la droite du trône, et six à la gauche. On avait préparé pour chaque rang quatre tables chargées de fruits, de pâtisseries et de confitures.

Lorsque l'empereur fut entré dans la salle, et qu'il fut monté sur son trône, Mezza-Barba et son cortége se mirent à genoux pour faire les salutations prescrites. Ensuite le légat ayant remis à sa majesté le bref du pape, ce monarque lui demanda comment se portait le saint père, et donna le bref au second eunuque, sans l'avoir ouvert. Son excellence fut placée au bout du premier rang des mandarins, et tout son cortége derrière le sixième. L'empereur fit un signe auquel toute l'assemblée s'assit. Alors quelques mandarins ayant

apporté près du trône une robe de zibeline à la chinoise, sa majesté ôta celle dont elle était revêtue et qui était aussi de zibeline, pour l'envoyer au légat, qui la mit aussitôt sur ses habits ecclésiastiques, en témoignant sa reconnaissance à l'empereur par une profonde révérence. Ensuite sa majesté se mit à manger, et toute l'assemblée suivit son exemple. Pendant le repas, ce prince eut la bonté d'envoyer plusieurs mets de sa table, non-seulement au légat, mais même aux missionnaires. Après qu'on eut cessé de manger, Mezza-Barba fut conduit près du trône, et reçut des mains de l'empereur une coupe remplie de vin. Quatre mandarins rendirent le même office à tous les Européens du cortége, qui vinrent recevoir cette faveur près du trône. Aussitôt que le festin fut achevé, le légat reçut ordre de s'approcher de sa majesté impériale. Ce prince, après diverses questions qui regardaient l'ambassade, lui demanda ce qui était représenté dans certaines figures apportées de l'Europe, où il avait vu des images humaines qui paraissaient ailées. Mezza-Barba répondit que c'était peut-être la figure de Jésus-Christ, celle de la sainte Vierge ou de quelques autres saints, ou probablement des figures d'anges. « Mais » pourquoi, reprit l'empereur, sont-ils représentés avec des ailes? » Le légat répondit que c'était pour exprimer leur agilité. « Voilà, » lui dit ce prince, ce que nos Chinois ne peu» vent comprendre, et ce qu'ils regardent

» toujours comme une erreur grossière, parce » qu'ils sont persuadés qu'il est absurde de » donner des ailes aux hommes; cependant » peut-être concevraient-ils que c'est une » représentation purement symbolique, s'ils » étaient capables d'entendre parfaitement les » livres de l'Europe; et ce qui leur paraît une » erreur deviendrait pour eux une vérité. »

Il est difficile de faire sentir avec plus d'esprit, et en même temps avec plus de politesse, dans quel travers tombaient des étrangers qui, sans être suffisamment instruits d'une langue aussi savante que celle des Chinois, voulaient déterminer le sens et l'intention de leurs cérémonies symboliques.

Le lendemain, qui était le premier jour de janvier 1721, quatre mandarins vinrent demander les présens que le pape envoyait à l'empereur. Il les reçut très-gracieusement, et accorda sur-le-champ à son excellence quelques marques de sa libéralité; mais cette faveur fut bientôt suivie d'un message fort affligeant. Deux eunuques vinrent déclarer au légat que, « si sa majesté avait pu prévoir les désordres que sa légation avait causés, elle les aurait prévenus par la punition de leurs auteurs; que le pape n'entendant pas les livres de la Chine, n'était pas plus capable de décider sur les cérémonies chinoises, dont il n'avait aucune idée, qu'on ne l'était à la Chine de juger des cérémonies de l'Europe; et que, par conséquent, ce que son excellence avait à faire de

plus sage, était de se conduire par les conseils que sa majesté lui ferait donner, sans prêter l'oreille aux insinuations de certains esprits turbulens qui n'avaient écrit ou porté à Rome que de grossières impostures. »

Les eunuques, enchérissant beaucoup sur les ordres de l'empereur, s'emportèrent en invectives contre le cardinal de Tournon ; mais, comme ils en revenaient toujours aux anciennes plaintes, Mezza-Barba se réduisit aux mêmes réponses. Il lui fut plus difficile de se modérer lorsqu'il entendit parler peu respectueusement du pape ; mais le ressentiment n'aurait point été de saison. Tout semblait annoncer les approches d'un orage. La garde fut redoublée à la porte du légat : on n'en permettait l'entrée qu'à ceux qui avaient quelque chose à communiquer au père Péreyra, dont la faveur ne paraissait pas diminuer à la cour.

Dans une autre conversation du 3 janvier, l'empereur lui dit « qu'il avait tâché de réunir tous les missionnaires des différentes nations de l'Europe, tels que les Portugais, les Français, les Italiens et les Allemands ; mais que leurs dissensions subsistaient toujours, et que, ce qu'il avait peine à comprendre, les jésuites mêmes ne pouvaient s'accorder ensemble ; il ajouta que, dans la même vue, il avait employé une autre méthode ; c'était de les loger tous dans une même maison, espérant qu'il n'y aurait qu'un cœur ; mais que ces soins n'avaient pas produit cet effet ; que l'un prenait

le nom de prêtre séculier, l'autre celui de franciscain, un troisième celui de dominicain, et le quatrième celui de jésuite; désunion qui ne cessait pas de l'étonner. Il demanda comment le pape pouvait ajouter quelque foi aux rapports des différens ordres, lorsqu'ils étaient si mal informés des usages de la Chine, que leurs témoignages étaient directement contraires. « Ce que je dis étant certain, conti» nua-t-il, pourquoi le pape entreprend-il de » prononcer sur les affaires de la Chine? S'aper» çoit-il que je prétende juger de celles de » l'Europe? »

« Le saint père, répondit Mezza-Barba, n'a rien décidé sans avoir entendu les deux parties, recueilli toutes les informations possibles, et pesé mûrement les difficultés. D'ailleurs il a reçu dans son jugement l'assistance du Saint-Esprit, qui ne permet pas qu'un pape tombe dans l'erreur sur les matières de religion; enfin le pape n'a prononcé sur les affaires de la Chine qu'autant qu'elles ont rapport au christianisme. »

L'empereur répliqua qu'il ne trouvait pas de vérité dans cette réponse, parce que le pape n'avait pas été bien informé. « J'aime beau» coup votre religion, reprit-il; j'adore le » même Dieu que vous : ainsi, lorsqu'il vous » arrivera quelque difficulté, adressez-vous à » moi, et je m'engage à vous l'expliquer. » Le légat lui fit des remercîmens, et lui promit de s'adresser à sa majesté.

Vers la fin de l'audience, l'empereur observa qu'il n'était revenu de l'Europe aucun des missionnaires qu'il y avait envoyés, et que, n'ayant point reçu de réponse sur la commission dont il les avait chargés, il soupçonnait qu'ils avaient été mis à mort par ordre de sa sainteté. Mezza-Barba, pour écarter ce soupçon, se hâta de représenter à sa majesté combien le caractère des ambassadeurs était respecté en Europe; et, lui ayant fait observer que le pape et la religion ne pouvaient tirer aucun avantage d'une telle violence, il ajouta qu'on savait assez que les vaisseaux où Barros et Bauvolier s'étaient embarqués, avaient péri par la tempête avant leur retour en Europe.

Ce prince ne laissa pas d'ajouter que la constitution qui regardait les cérémonies chinoises venait d'une autre source que le zèle de la religion; que ce n'était qu'une *flèche de vengeance* lancée contre les jésuites pour satisfaire leurs ennemis. Il dit au légat, pour conclusion, que sa résolution était de lui envoyer le *si*, c'est-à-dire un décret impérial dans lequel toutes ses volontés seraient expliquées sur l'affaire de la légation, et sur lequel il n'aurait qu'à réfléchir sérieusement; qu'elle députerait ensuite un de ses officiers à Rome; mais qu'elle lui recommandait de ne pas s'affliger et d'attendre les événemens d'un air tranquille.

Dans une quatrième audience beaucoup plus solennelle que toutes les précédentes, où sa

majeste ordonna que tous les Européens fussent présens, il exhorta Mezza-Barba à proposer ce qu'il avait à dire avec toute la force et la liberté dont il était capable. Le légat, encouragé par cette invitation, répondit qu'il avait trois choses à proposer ou à demander de la part du pape : la première, que les chrétiens de la Chine fussent libres de se soumettre à la constitution de sa sainteté concernant les cérémonies chinoises ; sur quoi l'empereur lui demanda encore une fois ce que le pape trouvait de répréhensible dans ces cérémonies. De l'avis des interprètes, Mezza-Barba n'insista que sur un point, et représenta que le souverain pontife avait expressément condamné la vénération superstitieuse qu'on rendait aux tablettes et aux cartouches. Sa majesté répondit que cette vénération n'était pas de l'établissement de Confucius, et qu'elle avait été introduite dans la religion chinoise par des étrangers ; que ce n'était pas néanmoins une affaire peu importante, mais qu'il n'appartenait point au pape d'en juger, et que ce soin regardait les vice-rois et les mandarins des provinces ; enfin qu'il ne voulait plus rien entendre sur cet article.

Mezza-Barba ayant ajouté que le pape désapprouvait les titres de *Tien* et de *Chang-ti* que les Chinois donnaient au véritable Dieu, l'empereur répondit que c'était une bagatelle, et qu'il s'étonnait que la dispute durât depuis tant d'années sur un point de cette nature. Il

demanda si le légat était bien persuadé que les Européens eussent commis une idolâtrie en rendant jusqu'alors des respects aux tablettes, et que le père Ricci, fondateur de la mission, fût tombé dans l'erreur. Mezza-Barba passa légèrement sur la première de ces deux questions, et n'y fit que des réponses vagues. A la seconde, il répondit avec beaucoup de précaution que le père Ricci avait erré innocemment sur de certains points, parce que toutes ces matières n'avaient point encore été réglées par la décision du saint siége.

Le lendemain 16 janvier, on convint que Mezza-Barba communiquerait à sa majesté le décret du pape, afin qu'elle pût juger avec certitude de ce qui était permis ou défendu par le saint siége. Le décret fut traduit et porté à l'empereur par les mandarins.

Le 18, les mandarins vinrent lui remettre un *si* de la propre main de l'empereur, écrit en lettres rouges au bas du décret. Il était conçu en ces termes : « Tout ce qu'on peut » recueillir certainement de la lecture de cette » constitution, c'est qu'elle ne regarde que de » vils Européens. Comment pourrait-on dire » qu'elle a quelque rapport avec la grande » doctrine des Chinois, lorsqu'il n'y a pas » un seul Européen qui entende le langage de » la Chine ? Elle contient quantité de choses » indignes. Il paraît assez, par ce décret que » le légat nous apporte, que les disputes qu'ils » ont entre eux sont d'une violence à laquelle

» rien ne peut être comparé. Il ne convient » pas, par cette raison, que les Européens » aient désormais la liberté de prêcher leur » loi : elle doit être défendue. C'est le seul » moyen de prévenir de fâcheuses conséquen- » ces. »

La lecture de ce fatal écrit jeta la consternation dans l'esprit du légat. Sa première ressource fut d'écrire à l'empereur une lettre de soumission. S'étant hâté de l'écrire, il proposa aux missionnaires de la signer; mais les jésuites y trouvèrent beaucoup de difficultés, et lui déclarèrent qu'ils ne voyaient point d'autre moyen, pour calmer le trouble, que de suspendre la constitution. Le père Mouravo ajouta que c'était une nécessité d'autant plus indispensable, que le pape n'avait pas reçu de justes informations; et que, si sa sainteté était à la Chine pour y voir les choses dans un autre jour, elle révoquerait infailliblement une bulle qui n'était capable que de porter un coup mortel à la religion. Le légat répondit « qu'il » n'avait pas le pouvoir de suspendre une con- » stitution du pape; qu'il aimait mieux risquer » tout que d'offenser Dieu en transgressant les » ordres exprès du saint siége, et qu'il était » résolu de souffrir plutôt la mort que de se » rendre coupable d'une pareille lâcheté. » Mouravo continuant de s'expliquer avec beaucoup de chaleur, Mezza-Barba le pria de faire attention de qui et devant qui il parlait. « Je » ne l'ignore pas, répondit le missionnaire,

» mais je ne crains que Dieu. — Si vous étiez » rempli de cette crainte, reprit le légat irrité, vous parleriez avec plus de respect de » son vicaire, et devant le ministre qui le re» présente. »

Le père Suarez ne parut pas moins ardent que Mouravo, et le père Mailer, se livrant aussi à son zèle, déclara au légat qu'il ne croyait pas qu'une bulle dont l'effet ne devait être que la ruine du christianisme dans un grand empire, pût être proposée sans blesser la conscience. Quelqu'un lui dit que dans un autre lieu il n'aurait point eu la hardiesse de tenir ce langage. « Je le tiendrais, répondit-il, » au milieu de Rome, et je ne craindrais pas » de représenter au pape même les difficultés » que je crois justes. » Les missionnaires les plus modestes faisaient ce raisonnement : « La » constitution n'est qu'un précepte ecclésias» tique, dont l'exécution entraînerait la ruine » du christianisme. Elle peut donc être sus» pendue jusqu'à de nouvelles informations. » Toute la fermeté du légat, ses consultations et ses propres lumières ne lui faisaient pas voir beaucoup de jour dans une si grande obscurité.

Mais quel fut son embarras lorsque le mandarin Li-pin-chung, entrant dans sa chambre d'un air furieux, et le prenant au collet, lui dit devant toute la compagnie, « qu'il n'était » qu'un traître et qu'un perfide, que l'affection » qu'il avait eue pour lui l'exposait à perdre

» la tête, mais qu'il était résolu de le tuer » auparavant de ses propres mains. » Pendant cette étrange scène, les domestiques des autres mandarins secondèrent les violences de leurs maîtres. Ils maltraitèrent le valet de chambre du légat, lui tirèrent la barbe, et l'accablèrent de toutes sortes d'injures. Mezza-Barba, pénétré de douleur et de crainte, était dans une situation qui aurait attendri, dit Viani, auteur de cette relation, d'autres hommes que d'insensibles Chinois. Ce désespoir de Li-pin-chung ne venait sans doute que du péril qu'il avait couru en présentant à l'empereur un écrit que ce prince avait pris pour un outrage. On voit par sa réponse à quel point sa fierté en avait été blessée; et dans un état despotique ce pouvait être un crime capital pour un sujet d'avoir compromis à ce point la dignité de son maître.

Le soir du même jour, les mandarins revinrent avec la même fierté, et le sommèrent de répondre au *si* qu'ils lui avaient apporté le matin. Dans l'excès de son affliction, il ne laissa pas de prendre une plume et d'écrire la lettre suivante : « C'est avec le plus respectueux et le plus humble sentiment de soumission que j'ai lu la traduction du décret » qu'il a plu à votre majesté d'écrire de sa » propre main en lettres rouges. Ayant été envoyé par le souverain pontife pour solliciter » la faveur de votre majesté, je m'étais flatté » que les permissions que j'ai eu l'honneur de

» lui présenter auraient été capables de l'apai-
» ser et de favoriser le succès de ma légation.
» A présent, il ne me reste qu'à lui demander
» pardon, et à lui faire connaître la douleur
» dont mon âme est pénétrée, et à me pro-
» sterner, comme je le fais, le visage contre
» terre pour implorer sa clémence. Signé,
» *Charles-Ambroise, patriarche d'Alexan-*
» *drie, et légat apostolique.* Si votre majesté
» me le commande, j'irai me jeter aux pieds
» du pape pour lui déclarer clairement, fidè-
» lement et sincèrement les intentions de vo-
» tre majesté. »

Pour comble d'affliction, il apprit vers le soir que Lauréati était chargé de chaînes pour avoir osé dire que le légat n'avait rien que d'agréable à proposer à l'empereur; que Péreyra était exposé au même danger, et que Li-pin-chung devait être conduit au tribunal des criminels, pour avoir traité son excellence avec trop de bonté.

Les messages, les demandes et les menaces ne firent que redoubler le jour suivant. L'empereur fit dire au légat qu'ayant comparé la constitution du pape avec un ancien mandement de M. Maigret, vicaire général du saint siége, en 1693 (1), il y avait trouvé une parfaite ressemblance; d'où il concluait « que,
» s'il était vrai, comme les chrétiens l'assurent,

(1) Ce Maigret avait été envoyé sous ce titre à la Chine, sous le pontificat de Clément IX, et avait décidé la question des cérémonies au désavantage des jésuites.

» que le pape fût assisté par les inspirations du
» Saint-Esprit, c'était M. Maigret qui devait
» être regardé comme le Saint-Esprit des chré-
» tiens. »

Après cette raillerie, il leur fit déclarer qu'il était résolu de répandre son décret dans tous les royaumes de l'univers, et que l'ambassadeur russe, qui était alors à Pékin, lui avait déjà promis de le communiquer à toutes les cours de l'Europe. Ainsi chaque message était une nouvelle insulte qui perçait le cœur du légat. Il ne pouvait retenir ses larmes en relisant les ordres de l'empereur. Mouravo, le voyant dans cette affliction, ne fit pas difficulté de se jeter à ses pieds, et le conjura, par les entrailles de Jésus-Christ, d'avoir pitié de la mission, qui ne pouvait éviter de périr, s'il persistait à maintenir sa bulle. Mais ces instances firent peu d'impression sur lui, et l'abattement où il était ne l'empêchait point de répondre aux jésuites: « Ne me parlez plus de suspendre ni de modé-
» rer la constitution. C'est augmenter ma dou-
» leur que de me proposer un remède pire que
» le mal. Cependant, si vous pouvez imaginer
» quelque expédient qui soit propre à lever les
» difficultés, je l'embrasserai volontiers, pourvu
» qu'il s'accorde avec mon devoir. » Mouravo allait profiter de cette disposition pour composer une requête à l'empereur, et tirer le légat de l'abîme où il s'était plongé, lorsque le père Renauld en offrit une qu'il venait d'écrire dans les termes suivans : « Charles-Ambroise, pa-

» triarche d'Alexandrie, supplie très-humblement votre majesté qu'il lui plaise d'user de clémence envers les Européens, de tolérer notre sainte religion, et de suspendre la résolution qu'elle a prise de répandre son diplôme dans tout l'univers par la voie de la Russie. Je me rendrai auprès du souverain pontife, et je ne manquerai pas de l'informer soigneusement et fidèlement des intentions de votre majesté. Dans l'intervalle, je laisserai subsister les choses dans l'état où je les ai trouvées, et je communiquerai de bonne foi au saint père tout ce que votre majesté trouvera bon de m'ordonner. Enfin je demande humblement en grâce à votre majesté d'envoyer avec moi quelque personne qui soit capable de lui rapporter avec quelle sincérité je représenterai tout au souverain pontife, et quels efforts je ferai pour me procurer l'honneur de reparaître devant votre majesté. » Après avoir lu plusieurs fois cette supplique, Mezza-Barba consentit à la signer. Quelques missionnaires, ne la trouvant point assez conforme aux intentions de l'empereur, ou assez humble pour le légat, refusèrent d'y mettre leur nom. Mais le plus grand nombre suivit l'exemple du légat. Elle fut traduite en chinois, et portée à l'empereur.

Dans une audience que l'empereur lui accorda deux jours après, ce prince, après lui avoir prodigué les caresses et les civilités, se mit à badiner aux dépens du pape. Comme il

avait beaucoup de goût pour les figures et les comparaisons, il compara sa sainteté à un chasseur aveugle qui tire dans l'air au hasard. Le légat n'ayant pu rire de cette raillerie comme les autres, sa majesté lui dit : « Vous ne répon- » dez pas : que pensez-vous de mes allusions ? » Elles sont fort ingénieuses, répondit Mezza-Barba, et dignes de votre majesté.

Cependant la scène ne finit pas mal. Khang-hi etait en bonne humeur. Il accorda aux prières du légat la liberté de Lauréati. « Vous serez » libre, lui dit-il, et sans aucune garde. Comme » la saison est trop avancée pour vous permettre » le voyage d'Europe, je vous conseille d'aller » attendre le beau temps à Pékin, où la cour » retournera pour la célébration de la nouvelle » année. » Ce compliment causa une joie extrême au légat.

Il partit effectivement pour Pékin, où étant arrivé le 23 avec toute sa suite, il se logea avec les jésuites portugais. L'empereur lui accorda le 26 une nouvelle audience, dans laquelle il ne fit encore que plaisanter.

Dans la dernière, qui fut celle où il congédia le légat, ce prince fit bien voir par les caresses qu'il lui prodigua quelle douceur de caractère il joignait à la fermeté des principes sur lesquels il croyait devoir appuyer son autorité. Il se fit apporter deux petites chaînes de perles dont il lui donna l'une en lui disant qu'il lui avait envoyé par ses ministres les présens qui étaient destinés pour sa sainteté, mais

qu'il s'était réservé le plaisir de lui donner de sa propre main cette marque distinguée de l'estime qu'il avait pour lui : « Allez, lui dit-il, » et revenez le plus tôt qu'il vous sera possible; » mais prenez soin surtout de votre personne et » de votre santé. Donnez-moi de vos nouvelles, » et soyez sûr que je verrai votre retour avec » beaucoup de joie. » Il lui fit promettre d'amener avec lui des gens de lettres et un bon médecin, d'apporter avec lui les meilleures cartes géographiques, les livres les plus estimés en Europe, et surtout les ouvrages de mathématiques, avec les nouvelles découvertes qu'on aurait pu faire touchant les longitudes. Ensuite s'étant fait apporter une épinette, il joua quelques airs chinois sur cet instrument. Il en prit occasion de faire remarquer au légat avec quelle familiarité il traitait les Européens, dont il l'assura qu'il honorait beaucoup le savoir. Il le fit approcher de son trône, où il lui présenta, comme dans les audiences précédentes, une coupe remplie de vin. Enfin, pour terminer celle-ci, il lui prit les mains, qu'il serra fort tendrement entre les siennes. Le légat employa les termes les plus respectueux pour témoigner à sa majesté combien il était sensible à tant de faveurs, et lui promit de prier avec beaucoup d'assiduité pour la prolongation de sa vie et pour la prospérité de son règne.

On ne se permettra sur ce récit que deux remarques : l'une sur la différence de conduite entre la cour de Rome et les jésuites, et sur la

supériorité de politique que firent voir ces hommes dont le grand art a toujours été de s'accommoder aux temps; l'autre, sur la résistance opiniâtre qu'opposaient au saint siége ces mêmes jésuites qu'on a tant accusés d'en être les plus dociles esclaves. Enfin nous observerons encore que la cour de Rome, si renommée pour la finesse de sa politique, a perdu les missions de la Chine pour avoir eu moins de dextérité que les jésuites, et a perdu les jésuites eux-mêmes pour n'avoir pas voulu qu'ils fussent réformés, lorsqu'eux-mêmes y consentaient. On sait que le mot fatal, *sint ut sunt, aut non sint*, a été l'arrêt de proscription des jésuites; et à l'égard des missions, quelque temps après le départ du légat, Yong-tching ayant succédé à Khang-hi, ne fut pas plus tôt sur le trône, qu'il reçut des plaintes d'un grand nombre de mandarins, surtout du tsung-tou de la province de Fo-kien, qui accusaient les missionnaires d'attirer à eux les ignorans de l'un et de l'autre sexe, de bâtir des églises aux dépens de leurs disciples; enfin de ruiner les lois fondamentales et de troubler la tranquillité de l'empire à la faveur de la bulle de Clément XI. Yong-tching ordonna, par un édit du 10 février 1723, que tous les missionnaires, à la réserve d'un petit nombre qui furent retenus à la cour pour la réformation du calendrier, se retirassent à Canton, et que leurs églises, au nombre de trois cents, fussent détruites ou employées à d'autres usages, sans

aucune espérance de rétablissement. Ainsi, le christianisme fut chassé de la Chine comme il l'avait été du Japon, du Tonquin, de la Cochinchine, de Siam, et de plusieurs autres parties des Indes orientales.

CHAPITRE IV.

AMBASSADE RUSSE.

Observations tirées de Gemelli Carreri et autres voyageurs.

Avant de passer à la description générale de la Chine, nous recueillerons dans ce chapitre quelques observations tirées d'un voyage de Moscou à la Chine par un ambassadeur russe nommé Évérard Ysbrantz Ides, en 1693.

Après s'être avancé par le pays des Tartares mogols jusqu'aux frontières de la Chine, cet ambassadeur, avec toute sa suite, se trouva le 27 octobre à la vue de quelques tours de garde qui se présentent sur le sommet des rochers, d'où il découvrit le Zagan-krim, ou la grande muraille, au pied de laquelle il arriva le même jour. Il l'appelle une des merveilles du monde. A cinq toises de cette fameuse barrière, est une vallée dont les deux côtés sont défendus par une batterie de pierres de taille, et l'entrée par un mur de communication d'environ trois toises de hauteur, au milieu duquel est un pas-

sage ouvert. Après l'avoir traversé, l'ambassadeur trouva, cinq cents toises plus loin, l'entrée de la grande muraille que nous décrirons plus tard.

L'ambassadeur rend compte d'un spectacle qu'on lui donna dans la ville de Galkan, résidence d'un mandarin, à quelque distance de la grande muraille. Pendant qu'Ides était à table, le principal comédien, se mettant à genoux devant le mandarin, lui présenta un livre de papier rouge, qui contenait en lettres noires la liste des comédies qu'il était prêt à représenter. Lorsque le mandarin eut déclaré celle qu'il choisissait, il baissa la tête jusqu'à terre, se leva et commença aussitôt la représentation.

On vit d'abord paraître une très-belle femme vêtue de drap d'or, et parée d'un grand nombre de joyaux, avec une couronne sur la tête. Elle déclama son rôle d'une voix charmante. Ses mouvemens et ses gestes n'étaient pas moins agréables. Elle tenait un éventail à la main. Ce prologue fut immédiatement suivi de la pièce qui roulait sur l'histoire d'un ancien empereur chinois dont la patrie avait ressenti les bienfaits, et qui avait mérité que le souvenir en fût consacré dans une comédie. Ce monarque paraissait quelquefois en habits royaux, et l'on voyait succéder ses officiers avec des enseignes, des armes et des tambours.

Pour intermède, on donna une sorte de farce représentée par les laquais des acteurs. Leur habillement et leurs masques étaient aussi plai-

sans que l'ambassadeur en eût jamais vu en Europe. Ce qu'on lui expliqua de la pièce ne lui parut pas moins réjouissant, surtout un acte qui représentait un mari trompé par sa femme, qu'il croyait fort fidèle, quoiqu'elle reçût les caresses d'un autre en sa présence. Le spectacle fut accompagné d'une danse à la manière chinoise. On représenta successivement trois pièces qui durèrent jusqu'à minuit.

On peut observer sur ces représentations qu'il n'est pas possible de faire un meilleur usage de l'art dramatique que de le consacrer au souvenir des bienfaits et des vertus d'un bon roi; et que les amans et les maris trompés sont d'un bout du monde à l'autre des sujets de comédie.

Près de Tong-tcheou, Ides vit la rivière couverte de jonques. Ces jonques, sans être fort grandes, sont bâties avec beaucoup de solidité. Leurs jointures sont calfatées avec une sorte de terre grasse, dans laquelle il entre quelques autres ingrédiens, qui, lorsqu'ils commencent une fois à sécher, deviennent plus fermes et plus sûrs que le meilleur goudron. Les mâts sont composés d'une sorte de bambous creux, mais très-forts, et quelquefois de la grosseur d'un homme. La matière des voiles est une certaine espèce de ronces qui se plient facilement. L'avant de ces barques est très-plat. Leur construction est en arc depuis le sommet jusqu'au fond, ce qui les rend fort commodes pour la mer. Les habitans assurent qu'avec un bon

vent, trois ou quatre jours suffisent pour gagner la mer de Corée, et qu'au bout de quatre ou cinq jours on arrive facilement au Japon.

A une demi-lieue de Pékin, Ides passa par un grand nombre de maisons de plaisance, ou de châteaux magnifiques, qui appartiennent aux mandarins et aux habitans de la capitale. Les deux côtés du chemin en étaient bordés, avec un large canal devant chaque maison, et un petit pont de pierre pour le traverser. La plupart des jardins offraient des cabinets fort agréables. Les murs étaient de pierre avec des portes ornées de sculptures, qui étaient ouvertes apparemment en faveur des Moscovites. Les grandes allées étaient plantées de cyprès et de cèdres. Enfin cette route parut délicieuse à Ides, et ne cessa qu'à l'entrée de la ville. Il observa que, depuis la grande muraille jusqu'à Pékin, on rencontre à chaque demi-mille des tours de garde, avec cinq ou six soldats qui tiennent jour et nuit l'enseigne impériale déployée. Ces tours servent à donner avis de l'approche des ennemis du côté de l'est, par des feux qu'on allume au sommet; ce qui s'exécute avec tant de diligence, qu'en peu d'heures la nouvelle est portée jusqu'à Pékin.

Le pays est plat et favorable à l'agriculture; il produit du riz, de l'orge, du millet, du froment, de l'avoine, des pois, des féves, mais il ne porte point de seigle. Les chemins sont fort larges, droits, et bien entretenus;

ne s'y trouvât-il qu'une pierre, elle est enlevée soigneusement par des ouvriers gagés pour ce travail. Dans tous les villages on rencontre des seaux remplis d'eau pour abreuver les chameaux et les ânes. Mais Ides fut beaucoup plus étonné de voir sur les grandes routes un si grand nombre de passans et de voitures, et d'y entendre autant de bruit que dans les rues d'une ville bien peuplée.

Entre plusieurs spectacles qu'on donna à l'ambassadeur, il rapporte des tours de force qui pourraient faire envie à nos voltigeurs d'Europe. Des Chinois soutenaient sur la pointe d'un bâton des boules de verre aussi grosses que la tête d'un homme, et les agitaient de différentes manières sans les laisser tomber; ensuite dix hommes ayant pris une canne de bambou, longue d'environ sept pieds, la levèrent droite; et tandis qu'ils la soutenaient dans cet état, un enfant de dix ans se glissa jusqu'au sommet, avec l'agilité d'un singe; et, se plaçant sur le ventre à la pointe, il s'y tourna plusieurs fois en cercle, après quoi, s'étant levé, il se soutint sur un pied à la même pointe, et dans cette situation il se baissa jusqu'à saisir la canne de la main. Enfin, quittant prise, il battit d'une main contre l'autre, et s'élança légèrement à terre, où il fit d'autres exercices de la même agilité.

Laurent Lange, autre envoyé du czar Pierre, rapporte un trait de l'empereur Khang-hi, qui montre combien ce prince honorait la

vieillesse. On célébrait dans Pékin la fête de la nouvelle année ; il était arrivé à cette occasion plus de mille mandarins de toutes les provinces de l'empire pour se présenter à la cour et féliciter sa majesté impériale. Lange observe que l'ordre des mandarins contient cinq différens degrés. Ceux du premier rang furent admis dans la cour la plus intérieure du palais, d'où ils pouvaient voir, par la porte de la salle qui était ouverte, l'empereur assis sur son trône, et lui rendre leurs devoirs à genoux, avec les cérémonies établies par l'usage. Les mandarins de la seconde classe s'arrêtèrent dans la seconde cour, et les autres dans les cours suivantes, jusqu'à la cinquième. Le reste des officiers de l'empereur, qui n'étaient pas mandarins, demeura dans les rues en grand nombre, et rendit de là ses respects. Du plus distingué jusqu'au plus vil, ils étaient tous pompeusement vêtus en satin orné de figures de dragons, de serpens, de lions, et même de paysages travaillés en or. Leur robe extérieure offrait sur le dos et sur la poitrine de petits carrés qui contenaient des oiseaux et d'autres bêtes en broderie : c'étaient les marques qui servaient à distinguer leurs emplois. Celles des officiers militaires étaient des lions, des léopards, des tigres, etc. Les savans et les docteurs de la loi avaient des paons, etc. Les envoyés de Russie et les jésuites furent reçus dans la première cour, entre les mandarins de la plus haute classe ;

ils y trouvèrent dix éléphans, parés avec beaucoup de magnificence. Dans la troisième cour, c'est-à-dire entre les mandarins du troisième rang, on en faisait remarquer un qui finissait justement sa centième année, et qui était déja revêtu de sa dignité lors de la conquête des Tartares. L'empereur lui envoya un de ses valets de chambre pour lui déclarer « qu'il » aurait l'honneur d'être introduit dans la » salle, et qu'à son entrée l'empereur lui » ferait l'honneur de se lever de son trône; » faveur néanmoins qu'il ne devait attribuer » qu'à son âge, et qui ne regardait pas sa per» sonne. »

On remarque, en général, que personne n'est jaloux des honneurs rendus au grand âge. Il y a de la justice dans cette sorte de consolation : lorsqu'on a fourni une longue carrière, soit qu'elle ait été heureuse ou infortunée, qui peut nous dédommager d'avoir vécu?

Gemelli Carreri, docteur napolitain, étant du petit nombre des voyageurs qui ont fait le tour du monde, l'article qui le regarde ne sera traité que dans la dernière partie de cet ouvrage; mais nous emprunterons de lui quelques particularités sur la Chine qu'on peut placer ici. Il parle, entre autres choses, de deux prodigieuses cloches qu'il vit à Nankin, et qui prouvent que les Chinois savaient depuis long-temps fondre le métal en masses énormes. L'une, tombée à terre par l'excès de son poids, avait onze pieds de hauteur, et vingt-

deux de circonférence. Sa forme était singulière : elle se rétrécissait par degrés jusqu'à la moitié de sa hauteur; après quoi elle recommençait à s'élargir; son poids était de cinquante mille livres, c'est-à-dire qu'elle pesait moitié plus que celle d'Erfurt; elle passait pour ancienne trois cents ans avant Gemelli, qui voyageait à la fin du dix-septième siècle. L'autre était couchée sur le côté, à demi ensevelie dans un jardin : sa hauteur était de douze pieds, sans y comprendre l'anneau, et son épaisseur de neuf pouces; on faisait monter sa pesanteur à quatre-vingt mille katis chinois, dont chacun fait vingt onces de l'Europe.

Gemelli raconte des circonstances fort bizarres sur l'usage qu'on fait à Nankin des immondices : on y est souvent incommodé de l'odeur des excrémens humains qu'on porte au long des rues dans des tonneaux, pour amender les jardins, faute de fumier et de fiente d'animaux. Les jardiniers achètent plus cher les excrémens d'un homme qui se nourrit de chair que de celui qui vit de poisson ; ils en goûtent pour les distinguer : rien ne se présente si souvent sur les rivières que des barques chargées de ces ordures. Au long des routes on rencontre des endroits commodes, et proprement blanchis, avec des siéges couverts, où l'on invite les passans à se mettre à l'aise pour les besoins naturels : il s'y trouve de grands vases de terre qu'on place soigneusement pardessous pour ne rien perdre.

A Pékin, le P. Grimaldi, missionnaire jésuite, fit voir à Gemelli une ceinture jaune, dont l'empereur lui avait fait présent, de laquelle pendait un étui de peau de poisson, qui contenait deux petits bâtons, et les autres ustensiles dont les Chinois se servent à table. Un présent de cette nature est d'autant plus précieux à la Chine, qu'il s'attire le respect de tout le monde, et qu'à la vue de cette couleur, chacun est obligé de se mettre à genoux et de baisser le front jusqu'à terre, pour attendre qu'il plaise à celui qui la porte de la cacher. Gemelli rapporte à cette occasion qu'un mandarin de Canton ayant prié un franciscain de lui faire présent d'une montre, et le missionnaire n'en ayant point à lui donner, le mandarin se trouva si offensé, qu'il publia une déclaration contre la religion chrétienne pour faire connaître qu'elle était fausse. Cette démarche ayant alarmé les chrétiens chinois, ils en informèrent le missionnaire, qui, dans le mouvement de son zèle, se rendit à la place publique, et déchira la déclaration. Le mandarin, irrité de sa hardiesse, le contraignit d'abandonner la ville. Dans cette conjoncture, le P. Grimaldi passant à Canton pour se rendre en Europe, le mandarin vint lui rendre ses respects, parce qu'on n'ignorait pas dans quel degré de faveur il était à la cour impériale. Il prit, pour le recevoir, le bout de sa ceinture jaune à la main; et s'expliquant d'un air ferme, il lui reprocha d'avoir osé condamner la reli-

gion chrétienne lorsque l'empereur honorait les chrétiens d'une si haute faveur. Pendant son discours, le pauvre mandarin frappa si souvent la terre du front, qu'à la fin les autres missionnaires prièrent Grimaldi de ne pas l'humilier davantage. En lui ordonnant de se lever, le jésuite lui recommanda de traiter mieux les chrétiens à l'avenir; sans quoi il le menaça de porter ses plaintes à sa majesté impériale, et de le faire punir sévèrement. Il n'y a que l'empereur, les princes du sang de la ligne masculine, et quelques autres que sa majesté honore d'une faveur particulière, à qui appartienne le droit de porter le jaune et une ceinture de cette couleur. Les princes de la ligne féminine en ont une rouge.

A Nan-chan-fou, Gemelli visita un grand palais, qui se nomme en langue chinoise *l'École* ou *l'Académie de Confucius.* A l'entrée de la grande salle, un de ses domestiques, qui était chrétien, ne laissa point de s'agenouiller devant la statue de ce philosophe. Gemelli lui ayant reproché cette action comme une idolâtrie, sa réponse fut que les missionnaires la permettaient aux Chinois, à titre de témoignage purement extérieur de leur estime et de leur vénération pour un grand homme. Gemelli n'eut rien à lui répliquer.

A Canton, un jour que Gemelli passait par la cour du gouverneur, il vit donner la bastonnade à un malheureux qui la recevait pour le crime d'un autre, dont il avait pris le nom

dans cette vue. C'est un usage ordinaire entre les pauvres de la Chine de se louer pour souffrir la punition d'autrui ; mais ils doivent obtenir à prix d'argent la permission du geôlier. On assura Gemelli que cet abus avait été poussé si loin, que les amis de quelques voleurs, condamnés à mort, ayant engagé de pauvres malheureux à recevoir pour eux la sentence, sous prétexte qu'elle ne pouvait que les exposer à la bastonnade, ces coupables supposés, après avoir pris les noms et s'être chargés du crime des véritables brigands, avaient été conduits au dernier supplice. Cependant on découvrit ensuite cette odieuse trahison ; et tous ceux qui furent convaincus d'y avoir eu quelque part furent condamnés à mort.

CHAPITRE V.

Description des quinze provinces de la Chine.

Il paraît assez incertain d'où le nom de Chine est venu aux Européens : les Chinois ne le connaissent pas ; mais l'historien Magalhaens observe que ce grand pays se nomme *Chin* au Bengale, et Navarette juge que ce nom lui vient de la soie, qui porte le nom de *chin* dans cette partie des Indes. Le premier de ces deux auteurs s'imagine aussi qu'il pourrait être dérivé de la famille de *Chin*, qui régnait cent

soixante-neuf ans après Jésus-Christ, ou plutôt de celle de *Sin* ou *Tsin,* qui occupait le trône deux cent quarante ans avant l'ère chrétienne.

Les marchands de l'Indoustan appellent la Chine *Catay;* mais il faut observer que *Kitay* ou *Catay* était un nom que les Mogols donnaient seulement aux provinces situées au nord du Hoang-Ho, ou fleuve Jaune, et aux parties contiguës de la Tartarie, autrefois possédées par les Tartares-kins, dont les Mantchous qui gouvernent aujourd'hui sont descendus.

Il ne paraît pas que les Chinois mêmes aient un nom fixe pour leur pays. Il change avec chaque nouvelle famille qui monte sur le trône. Ainsi, sous la race précédente des empereurs chinois, le nom de la Chine était *Tay-main-koué* (*royaume de la grande splendeur*); mais les Tartares qui règnent aujourd'hui l'appellent *Tay-tsing-koué* (*royaume de la grande pureté*). Ces noms sont ceux des deux familles souveraines, qui le tirent de leurs fondateurs. Les Chinois nomment ordinairement leur pays *Tchong-koué* (*royaume du milieu*).

La Chine est bordée au nord par la grande muraille qui la sépare de la Tartarie occidentale; à l'ouest, par le Thibet et Ava; au sud, par le Laos, le Tonquin et la mer de la Chine, ou l'océan oriental; à l'est, par le même océan.

Il y a peu de pays dont la situation et l'étendue aient été mieux vérifiées que celles de la Chine, par les mesures et observations as-

tronomiques des missionnaires. Il en résulte qu'elle est située entre 115° et 181° de longitude orientale, et entre 20° 14', et 41° 24' de latitude septentrionale. Sa forme est presque carrée ; c'est-à-dire que sa longueur du sud au nord étant d'environ douze cent soixante-onze milles, sa largeur est de onze cent quarante de l'ouest à l'est.

Pour donner une idée générale de cette belle contrée, on emprunte ici les expressions d'un écrivain moderne, dans la description qu'il fait de la Chine. « Elle passe avec raison, dit-il, pour le plus beau pays de l'univers ; sa fertilité est extrême. Les montagnes mêmes y sont cultivées jusqu'au sommet : elle produit, dans une infinité d'endroits, deux moissons de riz et d'autres grains, avec une grande variété d'arbres rares, de fruits, de plantes et d'oiseaux. Les bestiaux, les moutons, les chevaux et le gibier y sont en abondance ; elle est remplie de grandes rivières navigables, de lacs et d'étangs bien fournis de poisson. Ses montagnes produisent de l'or, de l'argent, du cuivre, etc. Le charbon-de-terre y est commun de tous côtés. Les provinces de Pé-tche-li, de Kiang-nan et de Chang-tong sont coupées, comme la Hollande, par un nombre infini de canaux. Son étendue, qui est immense en latitude, y fait régner le chaud dans les provinces du sud, et le froid dans celles du nord ; mais en général l'air y est excellent. En un mot, la Chine surpasse de beaucoup tous les autres

pays du monde par la multitude de ses habitans, de ses cités et de ses villes; par la sagesse des mœurs, la politesse et l'industrie, qui sont des qualités dominantes dans toutes les parties de l'empire, et par l'excellence de ses lois et de son gouvernement.

« Le commerce de la Chine consiste en or, en argent, en pierres précieuses, en porcelaines, en soies, coton, épices, rhubarbe, et d'autres drogues; en thé, en ouvrages vernissés, etc. Le commerce intérieur est si grand d'une province à l'autre, qu'on n'a pas besoin de vente au-dehors. A la Chine, on ne compte pas moins de quatorze cent soixante douze rivières ou lacs, et de deux mille quatre-vingt-dix-neuf montagnes remarquables. Outre les oranges, les limons et les citrons, qui viennent originairement de cette contrée, on y voit l'arbre au vernis, l'arbre au suif, l'arbre à la cire, le bois de fer, dont on fait des ancres, sans parler de l'arbrisseau qui porte le thé. On y trouve le daim musqué et l'homme-singe. La dorade y est charmante, et le haysang extrêmement hideux.

» La terre entière n'a point de pays si célèbre par ses ouvrages publics, ni de pays par conséquent où le zèle du bien public ait tant d'ardeur. Entre les plus distingués, on compte la grande muraille, bâtie depuis dix-neuf cent soixante ans contre les Tartares. Elle a dix-sept cent soixante-dix milles de longueur, depuis vingt jusqu'à vingt-cinq

pieds de hauteur, avec assez de largeur pour y faire passer cinq ou six chevaux de front. Le grand canal, qui s'étend l'espace de trois cents lieues, et qui, traversant l'empire depuis Canton jusqu'à Pékin, est continuellement couvert d'une multitude infinie de vaisseaux et de bateaux, a quatre cent soixante ans d'antiquité. On compte à la Chine trois cent trente-un ponts remarquables pour leur beauté; onze cent cinquante-neuf arcs de triomphe élevés en l'honneur des rois ou des personnes éminentes; deux cent soixante-douze bibliothéques fameuses; sept cent neuf salles bâties en mémoire des hommes illustres; six cent quatre-vingt-huit tombeaux célèbres par leur architecture; trente-deux palais royaux, et treize mille six cent quarante-sept palais de magistrats.

» La Chine contient quinze cent quatre-vingt-une cités, dont cent soixante-treize sont du premier rang, deux cent trente-cinq du second, et onze cent soixante-treize du troisième, sans y comprendre une quantité innombrable de bourgs et de villages, dont plusieurs n'ont pas moins de grandeur que deux villes; deux mille huit cents places fortifiées; trois mille forts des deux côtés de la grande muraille, et trois mille tours pour les sentinelles. »

On a observé que la plupart des villes de la Chine ont tant de ressemblance entre elles, que c'est presque assez d'en avoir vu une

pour se former une idée générale des autres. Leur forme est généralement carrée, autant du moins que le terrain peut s'y prêter : elles sont ceintes de hautes murailles flanquées de tours. Plusieurs sont revêtues d'un fossé sec ou rempli d'eau. Dans l'intérieur on voit des tours, les unes rondes, d'autres hexagones ou octogones, hautes de huit ou neuf étages ; des arcs de triomphe pour l'ornement des rues ; d'assez beaux temples consacrés aux idoles, ou élevés en l'honneur des héros et de ceux qui ont rendu quelque important service à l'état. On distingue des édifices publics, plus remarquables par leur étendue que par leur magnificence. On y peut joindre un grand nombre de places et de longues rues, les unes fort larges, d'autres plus étroites, bordées de maisons qui n'ont que le rez-de-chaussée, ou qui ne s'élèvent au plus que d'un étage. Les boutiques sont ornées de porcelaine, de soie et d'ouvrages vernissés. On a vu plus haut que devant chaque porte est placée, sur un piédestal, une planche de sept ou huit pieds de haut, peinte ou dorée, avec trois grands caractères pour servir d'enseigne. On y lit souvent les noms de deux ou trois sortes de marchandises, et celui du marchand par-dessous, accompagné de ces deux mots : *pou hou*, c'est-à-dire, *il ne vous trompera point*. Cette double rangée de pilastres, qui sont placés à d'égales distances, forme une espèce de colonnade qui n'est pas sans agrément.

La Chine est divisée en quinze provinces, dont la moindre est assez grande pour former un royaume; aussi en portaient-elles le nom dans l'origine, et quelques-unes contenaient même plusieurs petites monarchies.

Quoique la province de Pé-tché-li ne s'étende point au delà du quarante-deuxième parallèle, et que l'air y soit tempéré, les rivières ne laissent pas d'y être glacées pendant quatre mois, c'est-à-dire depuis la fin de novembre jusqu'au milieu de mars; mais, à moins qu'il n'y souffle un certain vent de nord, on n'y ressent jamais ces froids perçans que la gelée produit en Europe; ce qui peut être attribué à la sérénité du ciel, qui, même en hiver, est presque toujours sans nuages. Il y pleut rarement, excepté vers la fin de juillet et au commencement d'août, qui est proprement la saison de la pluie; mais il tombe chaque nuit une rosée qui humecte la terre. Cette humidité venant à sécher au lever du soleil, fait place à une poussière très-fine, qui pénètre jusque dans les chambres les mieux fermées. Les voyageurs qui ont la vue faible sont obligés de porter un voile mince sur le visage.

Chun-tien-fou, qu'on a nommée *Pékin* ou *Cour du nord*, parce qu'elle est la résidence ordinaire des empereurs depuis qu'ils ont quitté Nankin ou *la Cour du sud*, vers l'année 1405, pour observer les mouvemens des Tartares, est la capitale de tout l'empire. Elle est située

dans une plaine très-fertile, à vingt lieues de la grande muraille. Cette ville, qui est presque carrée, est divisée en deux parties. Celle qui renferme le palais impérial se nomme *Sin-tching*, ou *la ville nouvelle*. Elle porte aussi le nom de *cité tartare*, parce qu'à l'établissement de la famille qui règne aujourd'hui, les maisons furent distribuées à cette nation, aussi-bien que les terres voisines et les villes à certaine distance, avec exemption de taxes et de tributs. La seconde partie de Pékin se nomme *Lao-tching*, ou *vieille ville*, parce qu'à la même occasion une partie des Chinois s'y retira après avoir abandonné l'autre, qui, suivant Duhalde, est la mieux peuplée des deux. Le Comte prétend au contraire que la cité chinoise a plus d'habitans. « Elle prit naissance, dit-il, lorsque les Chinois furent obligés de céder l'autre aux Tartares. Celle-ci avait quatre lieues de circuit; mais toutes deux ensemble renferment un espace de six lieues de tour, sans y comprendre les faubourgs. » Le même auteur compte trois mille six cents pas pour chaque lieue, suivant la mesure ordonnée par l'empereur Khang-hi.

Paris a plus de beauté que Pékin, mais moins d'étendue. Sa longueur n'étant que de deux mille cinq cents pas, on ne lui trouverait que dix mille pas de circonférence, si sa forme était carrée. Paris ne surpasse donc pas la moitié de la ville tartare, et n'est qu'un quart de la ville entière de Pékin.

Cependant, si l'on considère que les maisons de Pékin n'ont qu'un étage, et que celles de Paris en ont pour le moins trois ou quatre, on doit juger que la capitale du royaume de France a plus de logemens que Pékin, dont les rues sont beaucoup plus larges, et les palais fort peu habités. Le père Le Comte n'en est pas moins persuadé que Pékin contient plus d'habitans, parce que vingt ou trente Chinois n'occupent pas plus de place que dix Parisiens; sans compter que les rues de Pékin sont remplies d'un si grand nombre de passans, qu'en comparaison celles de Paris ne sont qu'un désert. Quelques auteurs ont écrit que les deux parties de Pékin ne contiennent pas moins de six ou sept millions d'âmes; mais Le Comte ne donne à Pékin que deux millions d'habitans, ou le double de Paris.

Les deux villes sont ceintes d'un mur qui est fort beau dans la cité neuve, et digne de la plus grande capitale du monde; mais dans la vieille cité, il ne vaut pas mieux qu'à Nankin et dans la plupart des villes de la Chine. Un cheval peut monter sur le premier par le moyen d'une rampe ou d'un talus qui commence de fort loin.

On compte neuf portes à Pékin : elles sont hautes et si bien voûtées, qu'elles soutiennent un gros pavillon de neuf étages, dont chacun est garni de fenêtres et d'embrasures; le plus bas forme une grande salle pour les soldats et les officiers de la garde.

La plupart des rues sont fort droites : on donne à la plus grande environ cent vingt pieds de largeur ; sa longueur est d'une grosse lieue. L'usage est de se faire porter en chaise par des hommes ou de marcher à cheval. Il n'en coûte pas plus de six ou sept sous par jour pour le louage d'un cheval ou d'une mule. On vend des livres où les quartiers, les places et les rues sont marqués avec les noms des officiers publics. Chaque rue a son nom : la plus belle est celle qui se nomme *Chang-ngan-kiai*, ou la rue *du Repos perpétuel.*

Le gouverneur de Pékin, qui est un Tartare de distinction, s'appelle *kyou-men-ti-tou*, ou *le général des neuf portes;* il a sous sa juridiction non-seulement les troupes, mais aussi le peuple, dans tout ce qui concerne la police et la sûreté publique. Rien n'est comparable à la police qui s'y observe. On ne se lasse point d'admirer la parfaite tranquillité qui règne dans un peuple si nombreux. Il se passe des années entières sans qu'on entende parler de la moindre violence dans les maisons et dans les rues, parce qu'il serait impossible aux coupables d'éviter le châtiment.

Toutes les grandes rues, tirées au cordeau d'une porte à l'autre, ont des corps-de-garde où nuit et jour un certain nombre de soldats, l'épée au côté et le fouet à la main, punissent sans distinction les auteurs du moindre trouble, et s'assurent de ceux qui ont la hardiesse de résister. Les petites rues qui traversent les

grandes ont à chaque coin des portes de bois en treillis au travers desquelles les passans peuvent être vus par les gardes qui sont dans les grandes rues. Elles se ferment le soir et s'ouvrent rarement pendant la nuit, excepté pour les personnes connues, qui se présentent une lanterne à la main, et qui sortent de leur maison pour une bonne raison, par exemple, pour appeler un médecin. Aussitôt que la grosse cloche a sonné la retraite, un ou deux soldats font la patrouille d'un corps-de-garde à l'autre, en jouant d'une espèce de crécelle pour avertir le public de leur passage. Ils ne souffrent personne dans les rues pendant la nuit. Les messagers mêmes de l'empereur ne sont pas dispensés de répondre aux interrogations; et si leur réponse est suspecte, on s'assure d'eux aussitôt. D'ailleurs ce corps-de-garde doit répondre au premier cri des sentinelles. Le gouverneur de la ville est obligé de faire des rondes, et arrive souvent lorsqu'on y pense le moins. Les officiers de la garde des murs et des pavillons qui sont sur les portes envoient des subalternes pour faire la visite des quartiers dépendans de leurs portes. Les plus légères négligences sont punies le lendemain, et l'officier de garde est cassé sans indulgence.

Cette partie de l'administration civile est d'une grande dépense. Une partie des troupes n'est entretenue que pour veiller à la sûreté des rues : tous ces soldats sont à pied; leur paie est considérable. Outre la garde du jour

et de la nuit, ils sont aussi chargés d'entretenir la propreté des rues, en obligeant chacun de balayer devant sa porte, et d'arroser soir et matin dans les temps secs; eux-mêmes doivent tenir le milieu fort net pour la commodité publique. Après avoir enlevé les boues, car les rues ne sont point pavées, ils battent le terrain, ou le sèchent en y mêlant d'autre terre; de sorte que deux heures après les plus grosses pluies, on peut marcher à pied sec dans toute la ville. Les voyageurs qui ont représenté les rues de Pékin comme ordinairement fort sales n'avaient vu vraisemblablement que celles de la cité vieille, qui sont petites et moins soigneusement entretenues.

Navarette nous apprend que plusieurs mathématiciens veillent sans cesse au sommet de la tour de l'observatoire pour observer les mouvemens des étoiles, et remarquer tout ce qui arrive de nouveau dans le ciel. Le jour suivant, ils rendent compte de leurs opérations à l'empereur. S'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire, tous les astronomes s'assemblent pour juger si c'est quelque bonheur ou quelque disgrâce qui est annoncé à la famille royale. Ce n'est pas ainsi que l'astronomie peut faire de grands progrès.

La cloche de la ville qui sert à sonner les heures de la nuit est peut-être la plus grosse cloche du monde. Son diamètre, au pied, tel qu'il fut mesuré par les pères Schaal et Verbiest, est de douze coudées chinoises, et huit dixiè-

mes ; son épaisseur, vers le sommet, de neuf dixièmes de coudée ; sa profondeur intérieure de douze coudées, et son poids de cent vingt mille livres. Le son ou plutôt le rugissement de la grosse cloche de Pékin est si éclatant et si fort, qu'il se fait entendre de fort loin dans le pays. Elle fut élevée sur la tour par les jésuites, avec des machines qui firent l'étonnement de la cour de Pékin.

Avec cette cloche extraordinaire, les empereurs de la Chine en ont fait fondre sept autres, dont cinq sont demeurées à terre et sans usage. On en distingue une qui mérite l'admiration par les caractères chinois dont elle est presque entièrement couverte. Ils sont si beaux, si nets et si exacts, qu'ils ne paraissent point avoir été fondus, et qu'on les prendrait plutôt pour l'écriture de quelque excellent maître.

Le père Verbiest, dans ses *Lettres*, et le père Couplet, dans sa *Chronologie*, rapportent l'origine de ces cloches à l'année 1404. Elles furent fondues par l'ordre de l'empereur Ching-fou ou Yong-lo. On en comptait cinq, dont chacune pesait cent vingt mille livres, et qui étaient alors sans doute les plus grosses cloches du monde. Cependant Jacques Rutenfels assure que, dans un palais du czar, à Moscou, on en voit une qui pèse trois cent vingt mille livres, et d'une si prodigieuse masse, que tout l'art humain n'a pu parvenir a la suspendre dans la tour, nommée *Ivan-*

Veliki, au pied de laquelle elle est placée sur des pièces de bois.

Le palais impérial est situé au centre de la cité neuve, ou ville tartare : sa figure est un carré long : il est divisé en deux parties, l'intérieure et l'extérieure. La partie extérieure est un carré long d'environ cinq milles de circonférence. Le mur qui l'environne porte le nom d'*Hoang-tching*, ou *Mur impérial :* ce mur est percé par de grandes portes, dont chacune a sa garde. Chaque porte est composée de trois parties ; celle du milieu demeure toujours fermée, ou ne s'ouvre que pour l'empereur : les deux autres sont ouvertes depuis la pointe du jour jusqu'au temps où le son de la cloche avertit qu'il faut sortir du palais. L'approche de toutes ces portes est absolument défendue aux bonzes, aux aveugles, aux boiteux, aux estropiés, aux mendians, à ceux qui ont le visage défiguré par quelque cicatrice, et qui ont le nez ou les oreilles coupées ; en un mot, à tous ceux qui ont quelque difformité remarquable.

Cet espace est divisé en rues larges et bien proportionnées, où demeurent les officiers et les eunuques de l'empereur : ces derniers sont beaucoup moins nombreux qu'autrefois. Les cours qui portent le nom de *tribunaux intérieurs* sont dans le même lieu, pour régler seulement les affaires du palais. A la mort de Chin-chi, on en chassa six mille eunuques. On chassa le même nombre de femmes, parce que

chaque eunuque a toujours une femme pour le servir. Les eunuques étaient devenus insupportables aux princes de l'empire par l'excès de leur pouvoir et de leur insolence ; ils ont perdu leur ancienne considération. Les plus jeunes servent de pages ; les autres sont employés aux plus vils offices, tels que de balayer les chambres, et d'y entretenir la propreté. Ils sont punis rigoureusement par leurs gouverneurs, qui ne leur passent jamais la moindre faute.

Le mur intérieur, qui environne immédiatement le palais où l'empereur fait sa résidence, est d'une hauteur et d'une épaisseur extraordinaires, bâti de grosses briques, et embelli de créneaux. Pendant le règne des empereurs chinois, vingt eunuques faisaient la garde à chaque porte ; mais on leur a substitué quarante soldats et deux officiers. L'entrée n'est permise qu'aux officiers de la maison impériale et aux mandarins des tribunaux intérieurs. Tous les autres ne peuvent s'y présenter qu'avec une petite tablette de bois ou d'ivoire, sur laquelle sont inscrits leurs noms et le lieu de leur demeure, avec le sceau du mandarin auquel ils appartiennent. Ce second mur est ceint d'un large et profond fossé, bordé de pierres de taille et rempli d'excellent poisson. Chaque porte a son pont tournant pour le passage du fossé.

Après avoir traversé plusieurs cours fort vastes, on trouve l'appartement qui se nomme

le Portail suprême. L'entrée consiste dans cinq grandes et majestueuses portes où l'on monte par cinq escaliers, chacun de trente degrés; mais, avant d'y arriver, on traverse un fossé profond rempli d'eau, et couvert de cinq ponts qui répondent aux cinq escaliers. Les escaliers et les ponts sont également ornés de balustrades, de colonnes et de pilastres à bases carrées, avec des lions et d'autres ornemens, tous de marbre très-blanc et très-fin. On entre au delà dans une cour qui est bordée des deux côtés de portiques, de galeries, de salles et de diverses chambres d'une magnificence et d'une richesse extraordinaires. C'est au fond de cette cour qu'on trouve la *suprême salle impériale*, où l'on monte par cinq escaliers de trois degrés, tous de fort beau marbre et d'un ouvrage somptueux. Celui du milieu, qui ne sert jamais que pour l'empereur, est d'une largeur extraordinaire. Le suivant, de chaque côté, qui est pour les seigneurs et les mandarins, n'est pas si large. Les deux autres sont encore plus étroits, et servent pour les eunuques et les officiers de la maison impériale. On nous apprend que, sous le règne des empereurs chinois, cette salle était une des merveilles du monde par sa beauté, sa richesse et son étendue; mais que les brigands qui se révoltèrent pendant la dernière révolution la brûlèrent avec une grande partie du palais, lorsque la crainte des Tartares eut obligé ces monarques de quitter Pékin. Après la con-

quête, les Tartares se contentèrent de lui donner quelque ressemblance avec ce qu'elle avait été. Cependant il y reste assez de beautés pour faire admirer la grandeur chinoise. C'est dans cette salle que l'empereur, assis sur son trône, reçoit les honneurs de tous les seigneurs et des mandarins lettrés et militaires. Ils y prennent leurs places suivant l'ordre du rang et de la qualité. Elles sont marquées pour chacun des neuf ordres, au bas d'un grand nombre de petits piliers.

Après la salle impériale, on trouve une autre cour qui conduit au septième appartement, nommé *Salle haute*. On entre de là dans une autre cour qui mène dans la grande salle du milieu, comptée pour le huitième appartement. Ensuite, traversant une autre cour, on arrive à la salle de *la souveraine Concorde*. Cette salle est accompagnée de deux autres de chaque côté. C'est là que l'empereur se rend deux fois l'année, matin et soir, pour traiter des affaires de l'empire avec ses kolaos, ou conseillers d'état, et les mandarins des six tribunaux suprêmes. A l'orient de cette salle, on voit un beau palais pour les conseillers du tribunal intérieur, qui se nomme *Kiu-yuen*. Il est composé de trois cents mandarins de tous les ordres, ce qui le rend supérieur à tous les tribunaux de l'empire.

De là, passant dans une autre cour, on arrive au dixième appartement, qui offre un grand et beau portail, nommé *le Portail du*

ciel net et sans tache, divisé en trois portes, où l'on monte par trois escaliers, chacun d'environ quarante degrés, avec deux autres petites portes aux deux côtés, comme on en voit à chaque grand portail. Celui-ci conduit dans une cour spacieuse, au fond de laquelle est le onzième appartement qui porte le nom de *Mansion du ciel nette et sans tache* : c'est le plus riche, le plus élevé et le plus magnifique; on y monte par cinq escaliers de beau marbre, chacun de quarante-cinq degrés, ornés de piliers, de parapets, de balustrades, et de plusieurs petits lions de cuivre doré, d'un travail curieux, dans lesquels on brûle de l'encens nuit et jour. C'est dans ce somptueux appartement que l'empereur réside avec ses trois reines. La première, qui se nomme *Hoang-heou*, c'est-à-dire reine ou impératrice, demeure avec lui dans le quartier du milieu ; la seconde, nommée *Tong-kong*, a son logement dans le quartier de l'est ; et la troisième, nommée *Si-kong*, dans le quartier de l'ouest : ces deux quartiers joignent celui du milieu. Le même appartement et ceux qui le suivent servent aussi de résidence à mille, et quelquefois à deux ou trois mille concubines, suivant le goût et l'ordre de l'empereur.

Le onzième appartement est suivi d'une cour, et celle-ci d'une autre qui offre le douzième appartement, nommé *Mansion qui communique au ciel.* Derrière cet édifice est le jardin impérial ; ensuite, après avoir traversé

encore plusieurs cours et d'autres grands espaces, on arrive au dernier portail de l'enclos intérieur, qui fait le quinzième appartement, et qui se nomme *Portail de la valeur mystérieuse.* Il consiste en trois arches, qui soutiennent une salle fort haute : cette salle est peinte et dorée ; le sommet du toit a pour ornement plusieurs petites tours, disposées avec tant d'ordre et de proportion, qu'elles forment un spectacle également agréable et majestueux. Plus loin, on traverse le fossé sur un grand et beau pont de marbre, pour entrer dans une rue qui s'étend de l'est à l'ouest, et qui est bordée au nord par quantité de palais et de tribunaux. Au milieu, vis-à-vis le pont, est un portail à trois arches, qui est un peu moins grand que les autres, et qui forme le seizième appartement, nommé *haute Porte du sud ;* il est suivi d'une cour large de trente toises du sud au nord, et longue d'un stade chinois de l'est à l'ouest. Cette cour sert de manége à l'empereur pour exercer ses chevaux ; aussi n'est-elle pas pavée comme les autres cours, mais couverte seulement de terre et de gravier, qu'on arrose soigneusement lorsque l'empereur doit monter à cheval.

Au milieu du mur nord de la même cour est un grand portail à cinq arches, semblable au précédent, qui se nomme *Portail de mille arches*, et qui fait le dix-septième appartement. Un peu plus loin on trouve un parc fort spacieux, où l'empereur fait garder

ses bêtes farouches, telles que des sangliers, des ours, des tigres et d'autres animaux, chacun dans une loge particulière, qui n'a pas moins de beauté que de grandeur; au milieu de ce parc sont cinq petites collines, deux à l'est, deux à l'ouest, et la cinquième au milieu des quatre autres, mais plus élevée: leur forme est ronde et leur pente égale. C'est un ouvrage de main d'homme formé de la terre qu'on a tirée du fossé et du lac, et couvert d'arbres fort bien ordonnés. Le pied de chaque arbre est entouré d'une sorte de piédestal rond ou carré, qui sert de gîte aux lapins et aux lièvres dont ces collines sont remplies. L'empereur prend souvent plaisir à visiter ce lieu pour voir courir les daims et les chèvres, et pour entendre le chant des oiseaux. A quelque distance est un bois fort épais, au bout duquel, près de la muraille nord du parc, on voit trois maisons de plaisance, avec de fort belles terrasses qui communiquent l'une à l'autre. C'est un édifice véritablement royal, et l'architecture en est exquise; il forme le dix-huitième appartement sous le nom de *Palais de longue vue.* Un peu plus loin se présente un autre portail, qui fait le dix-neuvième appartement, qui se nomme *la haute Porte du nord;* on passe de là dans une longue et large rue, bordée de palais et de tribunaux, après laquelle on trouve un autre portail à trois arches, qui se nomme *le Portail du repos du nord.* C'est le vingtième et le

dernier appartement du palais impérial, en le traversant du sud au nord.

Il faut observer que les toits des édifices ont quatre faces qui s'élèvent fort haut et qui sont ornés d'ouvrages à fleurs ; ils se recourbent en dehors vers l'extrémité. Un second toit, aussi brillant que le premier, s'élève des murs et environne tout l'édifice soutenu par une forêt de solives, de lambourdes et de barres de bois, revêtues d'un vernis vert, entremêlé de figures d'or. Le second toit, avec la projection du premier, forme une espèce de couronne qui produit un effet très-agréable. Duhalde décrit la salle impériale, qui se nomme *Tay-ho-tyen*, ou *la Salle de la grande union.*

Cette salle est longue d'environ cent trente pieds, et presque de la même largeur. Le plafond est tout en sculptures revêtues d'un vernis vert et chargées de dragons dorés. Les colonnes qui soutiennent la voûte ont au bas six ou sept pieds de circonférence, et sont incrustées d'une sorte de pâte vernie de rouge. Le pavé est en partie couvert de tapis communs, dans le goût des tapis de Turquie. Les murs sont fort proprement blanchis, mais sans tapisseries, sans miroirs, sans branches, sans tableaux et sans aucune autre sorte d'ornemens. Le trône, qui occupe le milieu de la salle, est une grande alcôve où l'on remarque beaucoup de propreté, mais peu de richesse et de magnificence, avec cette inscription : *Ching*, qui signifie *excellent*, *parfait* ou *très-*

sage. Sur la plate-forme qui est devant, on voit de grands vases de bronze où brûlent des parfums pendant la cérémonie de l'audience, et des chandeliers dont la forme représente quelque oiseau. Cette plate-forme s'étend au nord beaucoup au delà de Tay-ho-tyen, et sert de base à deux autres salles, mais plus petites, qui sont cachées par l'autre. L'une de ces deux petites salles forme une assez jolie rotonde, avec des fenêtres de chaque côté et des vernis fort éclatans. C'est dans ce lieu que l'empereur se repose quelquefois, après et avant les audiences publiques, et qu'il change d'habits.

La salle ronde n'est éloignée que de quelques pas de l'autre, qui est plus longue que large, et dont la porte fait face au nord. C'est par cette porte que l'empereur est obligé de passer lorsqu'il vient de son appartement au trône pour y recevoir les hommages de tout l'empire. Il est porté alors dans une chaise : ses porteurs sont vêtus de longues robes rouges brodées de soie, avec des bonnets ornés de plumes.

Les jours marqués pour les cérémonies prescrites par les lois de l'empire ou pour le renouvellement de l'hommage, tous les mandarins se rangent en ordre dans une basse-cour qui est devant le Tay-ho-tyen. Que l'empereur soit présent ou non, ces cérémonies ne s'observent pas moins fidèlement. Personne n'est dispensé de frapper la terre du front devant

la porte du palais ou devant les salles impériales, avec les mêmes formalités et le même respect que si le monarque était assis sur son trône.

Cette cour d'assemblée est la plus grande du palais. Sa longueur est au moins de trois cents pieds sur deux cent cinquante de largeur. Au-dessus de la galerie qui l'environne est le magasin des raretés impériales, différent du trésor ou de la chambre des revenus de l'empire, qui est dans le Hou-pou, un des tribunaux suprêmes. Le magasin des raretés s'ouvre dans certaines occasions, telles que la naissance d'un prince qui doit hériter de la couronne, la création d'une impératrice, d'une reine, etc. On conserve dans un cabinet les vases et les autres ouvrages de différens métaux; dans un autre, de grosses provisions de belles peaux; dans un troisième, des habits fourrés de peaux d'écureuils gris, de renards, d'hermines et de martres, dont l'empereur fait quelquefois présent aux seigneurs de son empire. Il y a une salle pour les pierres précieuses, les marbres rares et les perles qui se trouvent en divers endroits de la Tartarie; mais la plus grande, qui est divisée en deux étages, contient les armoires où l'on renferme les étoffes de soie qui se fabriquent, pour l'usage de l'empereur et de sa maison, à Nankin, à Hang-tcheou-fou et à Sa-tcheou-fou, sous la direction d'un mandarin. Trois autres chambres servent pour les armes et les selles qui se font à Pékin, et

pour celles qui viennent des pays étrangers, ou qui ont été présentées à l'empereur par de grands princes, et qui sont conservées pour l'usage de sa majesté et de ses enfans. Dans une autre, on garde le meilleur thé de toutes les espèces, avec les simples et les drogues les plus estimées. Quelque idée qu'on veuille nous donner de la magnificence chinoise, il ne paraît pas que ces cabinets de rareté puissent valoir le Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Aux deux côtés du palais, qui n'est proprement que pour la personne de l'empereur, on en voit dix-sept autres, dont plusieurs sont assez beaux et assez vastes pour servir de logemens à de grands princes. Pour se faire une plus juste idée de leur situation, il faut observer que l'espace renfermé par le mur intérieur est divisé en trois parties par de hautes murailles qui s'étendent du sud au nord. Le palais impérial occupe le centre de cet espace, et les palais collatéraux en sont comme les ailes. Ces palais particuliers sont séparés l'un de l'autre par des murailles de la même forme, et composés chacun de quatre appartemens, avec des cours et une grande salle au centre, qui a son escalier et sa galerie de marbre blanc, comme celles du palais impérial, quoique beaucoup moins étendue. De toutes parts les cours sont ornées de salons et de chambres dont l'intérieur est revêtu d'un vernis rouge entremêlé d'or et d'azur.

Tous ces édifices sont couverts de tuiles

larges et épaisses, vernies de jaune, de vert et de bleu, attachées avec des clous, pour résister aux vents, qui sont fort impétueux à Pékin. Dans l'éloignement, et surtout au lever du soleil, cette variété de couleurs jette un éclat si vif et si majestueux, qu'on croirait les tuiles d'or pur émaillé d'azur et de vert. Les faîtières, qui s'étendent toujours de l'est à l'ouest, s'élèvent d'environ huit pieds plus que le toit. Elles se terminent à l'extrémité par des figures de dragons, de tigres, de lions, et d'autres animaux, ornées de fleurs, de grotesques, etc., qui leur sortent de la gueule et des oreilles, ou qui sont suspendues à leurs cornes. On ne finirait pas si l'on entreprenait de détailler les maisons de plaisance, les bibliothèques, les magasins, les trésoreries, les offices, les écuries, et quantité d'autres bâtimens de cette nature.

A l'égard des temples, le plus considérable est celui de la Terre, qui se nomme *Ti-tang*. C'est là que l'empereur, après son couronnement, offre un sacrifice au dieu de la terre avant de prendre possession du gouvernement. Ensuite, se revêtant d'un habit de laboureur, il se met à tracer des sillons dans une petite pièce de terre qui est renfermée dans l'enclos du temple. Pendant son travail, la reine, accompagnée de ses dames, lui prépare, dans un appartement voisin, un dîner qu'elle lui apporte et qu'elle mange avec lui. Les anciens Chinois instituèrent cette cérémonie

pour faire souvenir leurs monarques que les revenus sur lesquels est fondée leur puissance, venant du travail et de la sueur du peuple, ne doivent point être employés au faste et à la débauche, mais aux nécessités de l'état.

La seconde province de la Chine, nommée *Kiang-nan*, est remarquable surtout par la célèbre ville de Nankin. Si l'on peut s'en rapporter aux anciens Chinois, Nankin ou Kiang-ning-fou était autrefois la plus belle ville du monde : ils disent que, si deux hommes à cheval sortent dès le matin par la même porte, et qu'on leur ordonne d'en faire le tour au galop, chacun de son côté, ils ne se rejoindront que le soir. C'est du moins la plus grande ville de la Chine. La circonférence de ses murs est de cinquante-sept lis, environ six lieues.

Nankin n'est pas à plus d'une lieue du grand fleuve de Yang-tsé-kiang, d'où elle reçoit des barques par divers canaux de communication. Cette ville est de figure irrégulière, à cause de la nature du terrain et des montagnes qui se trouvent renfermées dans son enceinte. Elle est d'ailleurs extrêmement déchue de son ancienne splendeur. Il n'y reste aucune trace de ses magnifiques palais. Son observatoire est négligé et presque détruit. Tous ses temples, les tombeaux des empereurs et les autres monumens ont été démolis par les Tartares, dans leur première invasion. Un tiers de la ville est désert, quoique

le reste soit encore assez peuplé. On voit dans quelques quartiers plus de monde et de commerce que dans toute autre ville de la Chine. Les rues ne sont pas si larges de la moitié que celles de Pékin ; mais elles sont assez belles, bien pavées, et bordées de grandes boutiques propres et richement fournies.

Nankin est la résidence d'un tsong-tou, auquel on appelle de tous les tribunaux des provinces de Kiang-nan et Kiang-si. Les Tartares y ont une garnison nombreuse, et sont en possession d'une partie de la ville, qui n'est séparée de l'autre que par un simple mur. On n'y voit aucun édifice public de quelque importance, à l'exception de ses portes, qui sont d'une beauté extraordinaire, et de quelques temples, tels que celui qui contient la fameuse tour de porcelaine. Les habitans de Nankin sont fort distingués par leur goût pour les sciences et les arts. Elle seule fournit plus de docteurs et de grands mandarins que plusieurs villes ensemble ; les bibliothéques y sont en plus grand nombre, les libraires mieux fournis de livres, l'impression plus belle; le papier qui s'y débite est le meilleur de l'empire.

Les principales manufactures de Nankin sont de satins unis et à fleurs, que les Chinois nomment *touan-tsé*, et qui passent à Pékin pour les meilleurs. Le drap de laine, qui s'appelle *nan-king-chen*, s'y fabrique aussi. On en voit dans quelques autres villes de la province qui

ne lui sont pas comparables ; ce n'est presque que du feutre fait sans tissu. On ne peut rien voir de plus naturel que les fleurs artificielles qui se font à Nankin, avec la moelle d'un arbrisseau nommé *tong-tsao*, dont le commerce est considérable. L'encre de Nankin vient de Hoeï-tcheou, ville de la même province, dont le district est rempli de grands villages, presque uniquement peuplés d'ouvriers qui travaillent à la composition des bâtons d'encre. On en voit de toutes sortes de formes.

Sou-tcheou-fou, dans la même province, est une des plus belles et des plus agréables villes de la Chine. Les Européens la comparent à Venise : elle n'est éloignée de la mer que de deux journées par eau ; le bras de la rivière et les canaux sont capables de recevoir les plus grandes barques. Ensuite deux ou trois jours suffisent aux plus petits vaisseaux pour se rendre au Japon, où ils exercent le commerce, de même qu'avec toutes les provinces de l'empire. Les broderies et brocarts qui se font à Sou-tcheou-fou sont fort recherchés pour leur excellente qualité, et la modicité de leur prix. C'est d'ailleurs le siége du vice-roi de la partie orientale de cette province. Son district est charmant, fort riche, bien cultivé, rempli d'habitations, de villes et de bourgs, qui se présentent sans cesse à la vue. Il abonde en rivières, en canaux, en lacs, couverts de barques magnifiques, dont quelques-unes servent de logement à des personnes de qualité,

qui s'y trouvent plus commodément que dans leurs propres maisons. On trouve dans les livres chinois un ancien proverbe dont le père Duhalde rapporte les termes : *Chang-yeou-tien-tang*, *Yia-yeou-sou-hang*, c'est-à-dire, *le paradis est en haut*, *mais Sou-tcheou et Hang-tcheou sont en bas*. En effet, ces deux villes sont le paradis terrestre de la Chine. On donne aux murs plus de quatre lieues de circonférence : ils ont six portes du côté de la terre, et six autres sur l'eau. Les faubourgs s'étendent fort loin sur les bords des canaux, et les barques sont autant de maisons flottantes, rangées sur l'eau en différentes lignes, l'espace de plus d'une lieue. On en voit de la grandeur d'un vaisseau du troisième rang. Quoique la multitude des négocians y soit incroyable, il ne s'élève jamais entre eux le moindre démêlé.

Le Kiang-si, la troisième province, est remplie de torrens, de rivières, de lacs, qui abondent en poisson. La fleur de lien-hoa, si renommée à la Chine, croît presqu'à chaque pas dans cette province. Les montagnes dont elle est environnée sont couvertes de bois, de simples et d'herbes médicinales, tandis que leur sein renferme des mines d'or, d'argent, de plomb, de fer et d'étain. On y fabrique les plus belles étoffes de soie ; le vin de riz qu'on y fait passe pour délicieux ; mais ce qui la rend encore plus célèbre, c'est sa belle porcelaine, qui se fabrique à King-té-tching. C'est



un bourg qui s'étend l'espace d'une lieue et demie le long d'une belle rivière. Ses rues sont fort longues et s'entre-coupent à de justes distances ; mais elles manquent de largeur, et les maisons y sont trop serrées, à l'exception néanmoins de celles des marchands, qui prennent beaucoup d'espace, et qui contiennent une multitude prodigieuse d'ouvriers. On donne à ce bourg plus d'un million d'habitans. Tout ce qui sert à la subsistance est apporté de divers autres lieux ; et le bois même qu'on emploie pour les fourneaux vient d'environ trois cents milles. Les provisions ne peuvent manquer d'y être chères; mais on ne laisse pas d'y voir arriver des villes voisines un nombre infini de pauvres familles. Il n'y a personne, sans en excepter les boiteux et les aveugles, qui ne puisse y gagner sa vie à broyer les couleurs. On n'y comptait pas anciennement plus de trois cents fourneaux de porcelaine; mais le nombre en est augmenté jusqu'à cinq cents. La situation de King-té-tching est dans une plaine entourée de hautes montagnes : celle de l'est, près de laquelle le bourg est bâti, forme une espèce de demi-cercle ; celles des côtés donnent passage à deux rivières, l'une petite, et l'autre fort grande, qui forment, en s'unissant, un fort beau port, dans un vaste bassin, à moins d'une lieue du bourg : on y trouve quelquefois trois rangées de barques qui se suivent dans toute cette distance. Les nuages de flamme et de fumée qui s'élè-

vent des différentes parties de King-té-tching font connaître son étendue : pendant la nuit, on s'imaginerait que c'est une grande ville en feu, ou une vaste fournaise percée d'une infinité de soupiraux. On n'accorde point aux étrangers la liberté de s'arrêter à King-té-tching. Ceux qui n'ont pas dans ce lieu quelque personne de connaissance qui réponde de leur conduite, sont obligés de passer la nuit dans leur barque.

L'eau de King-té-tching semble contribuer à la beauté et à la valeur de sa porcelaine ; car il n'y a point d'autre lieu où l'on puisse la faire aussi bonne, quoiqu'on y emploie les mêmes matériaux qui se trouvent sur les limites de cette province, et dans un seul endroit de celle de Kiang-nan. On expliquera dans la suite ce que c'est que cette terre, et les préparations qu'elle demande.

Le Fo-kien est la quatrième province de la Chine. Ses bornes sont Ché-kiang, au nord ; Kiang-si, à l'ouest ; Quang-ton, au sud ; et la mer de la Chine à l'est. Quoiqu'elle soit une des plus petites provinces de l'empire, elle passe pour une des plus riches. Le climat est chaud, mais l'air y est très-pur et sain. C'est de Fo-kien que les provinces intérieures tirent le poisson sec et salé qu'on prend sur ses côtes. Elles sont découpées par des golfes nombreux et profonds, et défendues par plusieurs forts.

La plupart de ses montagnes sont taillées en

forme d'amphithéâtres, ou de terrasses placées l'une au-dessus de l'autre, et semées de riz. Dans les plaines, le riz est arrosé par de petits canaux dérivés des grandes rivières, des torrens et des fontaines qui viennent des montagnes, et que les laboureurs ménagent avec beaucoup d'habileté. Ils ont le secret d'élever l'eau jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, et de la conduire de l'une à l'autre par des tuyaux de bambous, qu'on trouve en quantité dans cette province.

Outre les productions communes à la plupart des autres provinces, la province de Fo-kien est enrichie par son commerce avec le Japon, les îles Philippines, Formose, Camboge, Siam, etc. On y trouve du musc, des pierres précieuses, du vif-argent, des étoffes de soie, des toiles, de l'acier, et toutes sortes d'ustensiles qui s'y fabriquent en perfection. Elle tire des pays étrangers des clous de girofle, de la cannelle, du poivre, du bois de sandal, de l'ambre gris, du corail et d'autres marchandises de cette nature. Ses montagnes sont couvertes d'arbres propres à la construction des vaisseaux, et contiennent des mines d'étain et de fer. On assure qu'il s'y en trouve même d'or et d'argent. Entre ses fruits, les oranges y sont excellentes et plus grosses que celles de l'Europe; elles ont l'odeur et le goût du raisin muscat. Leur écorce, qui se pèle aisément, est épaisse et d'un jaune doré : on les confit pour les transporter dans les autres provinces. Le Fo-

kien produit aussi des oranges rouges d'une beauté admirable, et deux sortes de fruits particuliers à la Chine, dont le *li-tchi* (1) est peut-être le plus délicieux de l'univers. L'autre, nommé *long-yuen*, est moins estimé, quoiqu'il soit aussi fort bon. On en parlera ailleurs. La plante tien-hoa, qui sert pour les teintures en bleu, est beaucoup plus estimée que celle qui croît dans les autres provinces.

Le langage mandarin, dont l'usage est général dans toute la Chine, est entendu de peu de personnes dans la province de Fo-kien. Chaque ville a sa langue différente, et chaque langue un dialecte qui lui est propre; diversité fort incommode pour les étrangers. L'esprit et le goût des sciences sont des qualités communes parmi les habitans du Fo-kien : aussi en voit-on sortir un grand nombre de lettrés.

L'île Formose ou Taï-ouan, qui appartient à la province de Fo-kien, est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes, qui s'étendent du sud au nord. La partie à l'ouest de ces montagnes, et la seule qui appartienne aux Chinois, se trouve renfermée entre 22° 8′ et 25° 20′ latitude nord. La partie orientale, si l'on en croit les Chinois, est montagneuse et brute, habitée par une nation qui diffère peu des sauvages de l'Amérique. On ne leur connaît ni lois, ni culte, ni la moindre idée de religion.

Les Chinois n'ayant point trouvé de mines

(1) Ce fruit a été naturalisé à l'île Bourbon : son goût n'y dément pas l'éloge qu'on en fait. [F.]

d'or dans la partie de l'île dont ils sont les maîtres, et n'osant se hasarder dans les montagnes, envoyèrent un petit vaisseau dans la partie orientale, où ils savaient que la nature avait placé les mines. Les habitans firent un accueil favorable à leurs envoyés; mais, alarmés peut-être de leurs recherches, ils ne leur donnèrent aucun éclaircissement sur l'objet de leur voyage. Tout ce que les Chinois découvrirent après huit jours de perquisition, fut un petit nombre de lingots qui se trouvaient comme négligés dans les cabanes des habitans. Cette vue enflamma leur avarice; ils feignirent de vouloir témoigner leur reconnaissance à de généreux bienfaiteurs qui les avaient aidés à réparer leur vaisseau; et, les ayant enivrés dans un grand festin qu'ils leur donnèrent, ils les égorgèrent barbarement pour remettre à la voile avec les lingots. Cette funeste nouvelle ne fut pas plus tôt répandue dans la partie orientale de l'île, que tous les habitans prirent les armes; ils entrèrent dans la partie occidentale où ils mirent à feu et à sang toutes les habitations chinoises, sans épargner les femmes et les enfans. Depuis ce temps, le feu de la guerre ne s'est pas ralenti entre les deux parties de l'île.

Celle qui est habitée par les Chinois mérite le nom de *Formose*, qu'elle a reçu effectivement pour sa beauté: l'air y est pur et toujours serein; la terre y produit en abondance du blé, du riz et d'autres grains : elle est arrosée par

quantité de rivières qui descendent des montagnes; mais l'eau y est d'une bonté médiocre. On y trouve la plupart des fruits qui croissent dans les Indes, tels que des oranges, des bananes, des ananas, des goyaves, des papaies, des cocos, etc., sans parler des pêches, des abricots, des figues, des raisins, des châtaignes, des grenades de l'Europe. On y cultive une espèce de melons d'eau beaucoup plus gros que ceux de l'Europe, la plupart de forme oblongue, mais quelquefois ronds, dont la chair est ou rouge ou blanche, toujours remplie d'une eau fraîche et sucrée que les Chinois aiment beaucoup. Le tabac et la canne à sucre y croissent parfaitement bien. Tous les arbres sont rangés dans un ordre si agréable, que, lorsqu'on a disposé le riz suivant l'usage, en lignes et en carrés, toute la partie méridionale de l'île a l'air d'un grand jardin. On n'y trouve point de sangliers, de loups, d'ours, de tigres ni de léopards, comme dans plusieurs parties de la Chine. Les daims, les chevaux, les moutons, les chèvres, et même les porcs, y sont fort rares; mais on y voit des légions de cerfs et de singes. Les poulets, les oies et les canards privés y sont en abondance. Les bœufs n'y sont pas moins communs, et servent de monture aux habitans, qui leur font porter la bride, la selle et la croupière. On ne voit pas beaucoup d'oiseaux dans l'île Formose : les plus communs sont les faisans; mais les chasseurs ne leur laissent pas le temps de multiplier beaucoup.

Les mandarins examinent soigneusement tout ce qui entre dans l'île ou qui en sort. Il n'est pas permis aux Chinois mêmes de s'y établir sans passe-port et sans caution, parce que les Tartares sont persuadés que celui qui s'en rendrait maître serait en état de susciter de grands troubles dans l'empire; aussi l'empereur y entretient-il une garnison de dix mille hommes.

Le gouvernement et les mœurs des Chinois de l'île Formose ne diffèrent en rien du gouvernement et des mœurs de la Chine; mais les naturels, qui vivent dans leur dépendance, sont divisés en quarante-cinq bourgs qui portent le nom de *ché*. On en compte trente-six dans la partie du nord, tous assez peuplés et bâtis dans le goût chinois; et neuf dans la partie du sud, qui ne méritent que le nom d'amas de cabanes; elles sont en bambou, couvertes de chaume, et placées sur une sorte de terrasse haute de trois ou quatre pieds; elles ont la forme d'entonnoirs renversés, de quinze, vingt, trente ou quarante pieds de diamètre. Quelques-unes sont divisées par des cloisons. Au reste, on n'y trouve ni chaises, ni bancs, ni tables, ni lits, ni aucune sorte de meuble. Au centre est une espèce de cheminée ou de fourneau élevé à deux pieds de terre, qui sert de cuisine. La nourriture ordinaire des habitans est le riz ou d'autres petits grains, et le gibier qu'ils tuent avec leurs armes ou qu'ils prennent à la course. Ils sont si légers, qu'on les a vus

devancer un cheval au grand galop. On attribue cette vitesse extraordinaire à l'usage qu'ils ont de se lier fort étroitement les genoux et les reins jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans. Les hommes ont la taille aisée et élancée, le teint olivâtre, et des cheveux lisses qui leur tombent sur les épaules. Ils ont une sorte de dard qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, à la distance de soixante ou quatre-vingts pas; et quoique rien ne soit plus simple que leurs arcs et leurs flèches, ils tuent des faisans au vol.

Leur habillement consiste dans une pièce de toile longue de deux ou trois pieds, qui leur couvre le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Quelques-uns impriment sur leur chair des figures grotesques d'animaux, d'arbres, de fleurs, etc. Cette distinction, qui n'est accordée qu'à ceux qui excellent à la chasse ou à la course, leur coûte assez cher; elle leur cause des douleurs qui pourraient occasioner leur mort, si l'opération se faisait tout à la fois; ils sont obligés d'y employer plusieurs mois, et quelquefois une année entière. Mais tout le monde a droit de se noircir les dents, de porter des pendans d'oreilles, des bracelets au-dessus du coude et des poignets, des colliers et des couronnes composées de plusieurs rangs de petits grains de différentes couleurs; cette parure de tête est terminée par une aigrette de plumes de coq ou de faisan.

Le Tché-kiang, la cinquième province, est

regardée comme une des plus riches de l'empire par sa fertilité et par son commerce. Elle est bornée à l'est par la mer; au sud, par le Fo-kien; au nord et à l'ouest par le Kiang-nan et le Kiang-si, qui l'environnent de ces deux côtés. Tout le pays est coupé par des rivières et par de larges et profonds canaux qui sont bordés de pierres et couverts de ponts de distance en distance; de sorte qu'on peut voyager dans toutes les parties de cette province par terre et par eau. Elle abonde aussi en lacs et en sources vives; les montagnes situées au midi et au couchant sont toutes cultivées; en d'autres endroits où elles sont parsemées de roches, elles fournissent du bois de construction pour les maisons et pour les vaisseaux.

Ses habitans sont d'un caractère fort doux. Ils ont beaucoup d'esprit et de politesse. Les étoffes de soie brochées d'or et d'argent qu'ils fabriquent sont les meilleures qui se fassent dans toute la Chine, et à si bon marché, qu'un habit d'assez belle soie coûte moins que ne coûterait en Europe un habit de la laine la plus commune. On y voit quantité de champs remplis de mûriers nains, que l'on empêche de croître en les plantant et les taillant à peu près comme la vigne. Cet usage vient de l'opinion confirmée par une longue expérience, que les feuilles des petits arbres produisent la meilleure soie. On nourrit dans le Tché-kiang une si grande quantité de vers à soie, qu'on

peut dire que cette province est en état de fournir presque elle seule à bon compte des étoffes de toutes les sortes au Japon, aux Philippines et à l'Europe.

Tout ce qui est nécessaire à la vie s'y trouve en abondance. On vante beaucoup ses écrevisses. Ses lacs nourrissent le poisson doré. Ses mousserons se transportent dans toutes les parties de l'empire. Salés et séchés, ils se conservent des années entières; et pour les manger aussi frais que s'ils venaient d'être cueillis, il suffit de les faire un peu tremper dans l'eau. C'est du Tché-kiang que viennent les meilleurs jambons. On y trouve l'arbre qui porte du suif, et l'arbrisseau à fleurs blanches qui ressemble au jasmin. Une seule de ses fleurs suffit pour parfumer une maison entière.

Le Tché-kiang abonde en forêts de bambous; ils ont assez de grosseur et de force pour soutenir de pesans fardeaux. Malgré leur dureté, ils se fendent aisément en filets très-déliés dont on fait des nattes, des peignes, des boîtes et d'autres petits ouvrages. Comme les bambous sont naturellement percés, ils servent aussi à faire des tuyaux pour la conduite des eaux, et des tubes, des étuis ou des supports pour les lunettes d'approche, etc.

Ning-po-fou, que les Portugais ont nommé *Liampo*, est un excellent port sur la côte orientale du Tché-kiang, vis-à-vis les îles du Japon. Il est situé au confluent de deux pe-

tites rivières : celle de Kin, qui vient du sud, et celle d'Yao, de l'ouest-nord-ouest; après leur jonction elles forment jusqu'à la mer un canal qui porte des bâtimens de deux cents tonneaux. Ces deux rivières arrosent une plaine entourée presque de tous côtés de montagnes, qui en font une espèce de bassin ovale, dont le diamètre de l'est à l'ouest, en tirant une ligne au travers de la ville, peut avoir de longueur dix ou douze mille toises de la Chine, chacune de dix pieds : du sud au nord, il est beaucoup plus long.

Cette plaine est si unie et si soigneusement cultivée, qu'elle a l'air d'un vaste jardin. Elle est remplie de villages et de hameaux, et coupée par un grand nombre de canaux formés par les eaux des montagnes. Celui qui passe par le faubourg de l'est s'étend jusqu'au pied des monts, et se divise en trois bras : sa longueur est de cinq ou six mille toises, et sa largeur de six ou sept. Dans cet espace, on compte soixante-six canaux qui sortent du principal, et dont quelques-uns le surpassent en largeur. C'est à cette abondance d'eau que la plaine doit sa fertilité : elle donne deux moissons de riz ; on y sème aussi du coton et des légumes. Les arbres à suif y sont en fort grand nombre. L'air y est pur, le paysage ouvert et agréable. La mer y fournit du poisson en abondance, toutes sortes de coquillages et d'excellens homards, entre autres cette délicieuse espèce qui se nomme *hoang*, c'est-à-dire *jaune* : elle

se prend au commencement de l'été, et se transporte dans toutes les parties de l'empire, en la mettant dans de la glace pour la conserver.

Les marchands chinois de Batavia et de Siam font chaque année le voyage de Ningpo, pour y acheter des soies qui sont les plus belles de l'empire. Ceux de Fo-kin et des autres provinces fréquentent continuellement cette ville. Son commerce n'est pas moins considérable au Japon, parce qu'elle n'est qu'à deux journées du port de Nangazaki. Elle y envoie de la soie crue et travaillée, du sucre, des drogues et du vin, pour en rapporter du cuivre, de l'or et de l'argent.

Le Hou-kouang, sixième province de la Chine, est un pays très-fertile. On trouve de l'or dans le sable des rivières et des torrens qui descendent des montagnes. On y fabrique beaucoup de papier des bambous qui y croissent. Les petits vers qui produisent de la cire, comme les abeilles donnent le miel, y sont fort communs. Cette province est nommée *le grenier de l'empire;* les campagnes y nourrissent des bestiaux sans nombre. Les fruits y sont abondans, surtout les oranges et les citrons. Plusieurs montagnes sont couvertes de vieux pins propres à faire ces grandes colonnes que les architectes chinois emploient dans leurs beaux édifices. Il y a des mines abondantes de fer, d'étain et d'autres métaux.

Vou-tchang-fou en est la capitale. Cette ville,

en y joignant Han-yang-fou, qui n'en est séparée que par l'Yang-tsé-kiang, et par la petite rivière de Hang, est le lieu le plus peuplé et le plus fréquenté de toute la Chine. Vou-tchang-fou seule peut être comparée avec Paris pour la grandeur. Han-yang-fou, qui par un de ses faubourgs s'étend jusqu'à la jonction de l'Yang-tsé-kiang et du Hang, n'est pas inférieure à Lyon ni à Rouen. Un nombre incroyable de grandes et de petites barques, qui n'est jamais au-dessous de huit ou dix mille, est répandu dans l'espace de plus de deux lieues sur ces mêmes rivières. Entre ces barques, il s'en trouve quelques centaines, aussi longues et aussi hautes que celles de Nantes. Un voyageur qui regarde de dessus une hauteur cette forêt de mâts, d'un côté, et de l'autre le vaste espace qui est couvert de maisons, croit voir en ce genre la plus belle chose du monde.

Cette ville est comme le centre de l'empire; ses communications sont faciles avec les autres provinces par le Kiang, qui n'y a pas moins de trois milles de largeur, quoiqu'il soit à cent cinquante lieues de la mer. Il est assez profond pour recevoir les plus grands vaisseaux. Le territoire de Vou-chang-fou produit d'abondantes récoltes du meilleur thé, et fournit beaucoup de papier de bambou aux autres provinces : ses montagnes donnent aussi le plus beau cristal de la Chine.

A l'égard du Ho-nan, septième province de

l'empire, les Chinois racontent que Fo-hi, fondateur de leur monarchie, et d'autres anciens empereurs, invités par la beauté et la fertilité de ce pays, y établirent leur résidence. L'air y est tempéré et fort sain. Les bestiaux, les grains et les fruits y abondent, sans en excepter ceux de l'Europe. Trois livres de farine n'y coûtent pas plus d'un sou. La quantité de blé, de riz, de soie et d'étoffes, que la province fournit à titre de tribut, paraît surprenante. Si l'on excepte la partie occidentale où il se trouve des montagnes couvertes de forêts, tout le reste du pays est plat, si bien arrosé et cultivé avec tant de soin, que, quand on y voyage, il semble qu'on se promène dans un vaste jardin : aussi les Chinois lui en donnent-ils le nom. Entre ses curiosités, on remarque un lac dont l'eau donne un lustre inimitable à la soie ; cette propriété, si heureuse dans un empire où la soie est une des principales richesses, attire un grand nombre d'ouvriers.

Dans les campagnes de Chan-tong, huitième province, on voit une sorte de soie blanche particulière au pays, qui est attachée en longs fils aux arbrisseaux et aux buissons. Les vers qui la produisent ressemblent à la chenille. On en fait des étoffes nommées *kient-cheou*, plus grossières, mais aussi plus serrées et plus fortes que celles de la soie ordinaire.

Cette province est baignée au nord par le golfe de Pé-tché-li, à l'est par le golfe de Kiang-nan. Plusieurs îles répandues le long des côtes

sont très-peuplées. Quelques-unes ont des ports commodes pour les jonques chinoises, qui de là passent à la Corée et au Léao-tong. Le grand canal impérial traverse une partie de la province qui est aussi arrosée par quantité de lacs, de ruisseaux et de rivières, et d'une fertilité extraordinaire. Cette abondance ne peut être interrompue que par une trop grande sécheresse, car il pleut rarement, ou par les ravages des sauterelles.

Kio-seu-kieu, ville de cette province, est fameuse par la naissance de Confucius. On y a élevé plusieurs monumens qui rendent témoignage de la vénération publique pour la mémoire de ce grand homme.

Le Chan-si, la neuvième province, est séparée de la Tartarie au nord par la grande muraille. Quoique parmi les montagnes dont elle est pleine il y en ait quelques-unes d'affreuses et d'incultes, la plupart ont été défrichées à l'aide des terrasses qu'on y a taillées du pied jusqu'au sommet, et sont entièrement couvertes de blé. On y trouve, dans plusieurs endroits, jusqu'à six ou sept pieds de bonne terre, et les sommets forment de très-belles plaines. Elles ne sont pas moins remarquables par leurs mines de houille, qui ne peuvent être épuisées. On brûle ce minéral, ou en morceaux tel qu'il sort de la terre, ou en mottes qu'on fabrique en le réduisant en poudre et le pétrissant. Le bois à brûler est rare dans ce pays. Le riz n'y croît pas facilement, parce que les canaux ne

sont pas en grand nombre; mais on y trouve une grande abondance de toutes sortes d'autres grains, surtout de froment et de millet, qui se transportent dans les autres provinces. Il y croît aussi beaucoup de raisin, qui se transporte sec; car on ne l'emploie point ici à faire du vin.

Cette province fournit beaucoup de musc, de porphyre, de marbre et de jaspe de diverses couleurs, du lapis-lazuli, et du fer en si grande abondance, que les autres provinces en tirent toutes sortes d'ustensiles de cuisine. On y trouve aussi des lacs d'eau salée qui produisent du sel, et plusieurs sources d'eau chaude et bouillante.

Outre les manufactures de soie, qui sont communes dans la province de Chan-si, la ville de Tai-yuen-fou, sa capitale, en a une de tapis à la manière de Turquie et de Perse. Il s'en fait de toutes sortes de grandeurs. Le commerce de la province n'est pas moins considérable en ouvrages de fer, les montagnes incultes étant couvertes de bois pour l'usage des forges.

On voit sur les montagnes voisines de Tai-yuen-fou, de belles tombes de marbre ou de pierres de taille. Elles occupent un espace considérable. On rencontre à des distances convenables, des arcs de triomphe, des statues de héros, des figures de lions, de chevaux et d'autres animaux, dans des attitudes différentes, mais toutes fort naturelles. Ce monument

est environné d'une forêt d'antiques cyprès plantés en quinconce.

On trouve dans les montagnes qui entourent Tai-tong-fou, cinquième ville de cette province, une sorte de pierre rouge qui s'amollit dans l'eau jusqu'à pouvoir servir, comme la cire, à recevoir l'empreinte des cachets. Au nombre des pierres que l'on trouve en d'autres endroits, il y a du jaspe de toutes sortes de couleur, particulièrement de l'espèce que les Chinois nomment *yu-ché*, qui est transparente et blanche comme l'agate. On l'emploie à faire des cachets. La situation de Tai-tong-fou au milieu des montagnes, dans un endroit voisin de la grande muraille et exposé aux incursions des Tartares, rend cette ville fort importante : aussi est-elle très-bien fortifiée, suivant la manière chinoise, et y entretient-on une grosse garnison.

Le Chen-si, dixième province, située au nord-ouest de la Chine, est séparé de la Tartarie par la grande muraille. Elle produit peu de riz ; mais le millet, le blé et les autres grains y croissent en abondance, et si vite, que pendant l'hiver on les laisse brouter aux bestiaux; ce qui ne sert qu'à rendre la moisson plus riche : cependant elle est sujette aux ravages des sauterelles, qui enlèvent souvent l'espérance des laboureurs. On tire de cette province beaucoup de rhubarbe, de miel, de cire, de musc, de bois de senteur qui ressemble au sandal, de cinabre et de houille, dont les mi-

nes sont inépuisables. On y connaît aussi des mines d'or, qu'il n'est pas permis d'ouvrir. On en trouve une si grande quantité dans le sable des rivières et des torrens, qu'une partie des habitans en subsistent en le recueillant. Un grand nombre de carrières produisent une sorte de pierre molle ou de minéral, nommée *hiang-hoang*, d'un rouge qui tire sur le jaune, et marquetée de petits points noirs : on en fait des vases de toutes sortes de formes. Les médecins prétendent que le vin qu'on y verse devient un souverain remède contre le plus subtil poison, contre les fièvres malignes et contre les chaleurs de la canicule. Le pays produit aussi de petites pierres d'un bleu noirâtre, mêlé de petites veines blanches, qu'on fait prendre en poudre pour fortifier la santé et prolonger la vie.

Les cerfs et les daims vont par troupes dans toutes les parties de la province; on y voit quantité d'ours, de taureaux sauvages et d'animaux semblables aux tigres, dont la peau est fort estimée; une espèce de chèvre dont on tire le musc; des moutons à queue longue et épaisse, dont la chair est d'un excellent goût, et une espèce singulière de chauves-souris, que les Chinois préfèrent aux meilleurs poulets; elles sont de la grosseur d'une poule.

L'oiseau qu'on nomme *poule d'or*, et dont on vante beaucoup la beauté, est assez commun dans cette province. Il y croît toutes sortes de fleurs, particulièrement celle qui

porte, en chinois, le nom de *reine des fleurs*, et qui est fort estimée : elle ressemble à la rose ; mais, quoique beaucoup plus belle, elle a une odeur moins agréable; ses feuilles sont plus longues, sa tige est sans épines, et sa couleur est un mélange de blanc et de rouge, quoiqu'il s'en trouve aussi de rouges et de jaunes; l'arbrisseau qui la porte ressemble au sureau.

De la laine des brebis et du poil des chèvres on fabrique une étoffe fort jolie et fort recherchée; on ne se sert que du poil qui croît à ces animaux pendant l'hiver, et qui, étant plus près de la peau, est plus délicat.

Si-ngan-fou, où les empereurs chinois ont résidé pendant plusieurs siècles, est, après Pékin, une des plus grandes villes, des plus belles et des mieux peuplées de la Chine; elle est située dans une grande plaine : c'est le séjour du tsong-tou de Chen-si et Sé-tchuen. Le commerce y est considérable, surtout celui des mulets, qui se vendent ensuite à Pékin jusqu'à cinq ou six cents francs. C'est dans cette ville qu'on tient en garnison les principales troupes tartares destinées à la défense du nord de la Chine; elles y sont commandées par un tsian-kian, ou général de leur nation, qui habite, avec ses soldats, un quartier séparé des autres par un mur. Les gens du pays sont plus robustes, plus braves, plus hardis, et même de plus haute taille que le commun des Chinois, ce qui rend leur milice plus

redoutable que celle des autres provinces.

L'ancienne route qui conduisait à la capitale est un ouvrage qui cause de l'étonnement; il fut achevé avec une promptitude incroyable, par plus de cent mille ouvriers qui égalèrent et aplanirent les montagnes; ils firent des ponts pour la communication de l'une à l'autre, avec des piliers d'une hauteur proportionnée pour les soutenir dans les endroits où les vallées étaient trop larges. Quelques-uns de ces ponts sont si hauts, qu'on ne peut jeter sans horreur la vue sur le précipice : il y a des deux côtés des garde-fous pour la sûreté des voyageurs. On trouve, à certaines distances, des villages et des hôtelleries.

Le Sé-tchuen est la onzième province de la Chine : le grand fleuve Yang-tsé-kyang, qui la traverse, y répand la fertilité. On vante ses richesses en soie, en fer, en étain et en plomb, en ambre, en cannes à sucre, en excellentes pierres d'aimant, en lapis-lazuli : les oranges et les citrons y sont en abondance. On estime beaucoup les chevaux du pays pour leur beauté, quoique de petite taille, et pour leur vitesse à la course; on y voit aussi quantité de cerfs, de daims, de perdrix, de perroquets, et une espèce de poules qui sont revêtues de duvet frisé au lieu de plumes; elles sont petites, et ont les pieds courts : les dames chinoises en font beaucoup de cas.

Cette province produit beaucoup de musc.

On en tire la meilleure rhubarbe et la vraie racine de *fou-lin*, avec une autre racine nommée *fen-sé*, qui se vend fort cher. Les habitans fabriquent du sel en faisant évaporer l'eau de certains puits qu'ils creusent dans les montagnes; mais il a moins de force que le sel de mer, dont il leur serait difficile de faire des provisions suffisantes, à cause du grand éloignement.

Le Quang-tong, la douzième province, et la seule aujourd'hui fréquentée des Européens, a un grand nombre de ports commodes. Le pays est entremêlé de plaines et de montagnes; il est si fertile, qu'il produit deux moissons chaque année. On en tire aussi de l'or, des pierres précieuses, de la soie, des perles, de l'étain, du vif-argent, du sucre, du cuivre, du fer, de l'acier, du salpêtre, de l'ébène, du bois d'aigle, et plusieurs sortes de bois odoriférans.

Entre les fruits, on vante particulièrement une espèce de citrons qui croissent sur des arbres épineux, et qui portent une fleur blanche d'une odeur exquise; on en tire par la distillation une liqueur fort agréable. Le fruit est presque aussi gros que la tête d'un homme. Sa chair est ou blanche ou rougeâtre, et son goût aigre-doux. On y voit un autre fruit qui passe pour le plus gros qu'il y ait au monde : au lieu de croître sur les branches de l'arbre, il sort du tronc; son écorce est très-dure; il renferme un grand nombre de petites loges

qui contiennent une chair jaune fort douce et fort agréable, lorsque le fruit est mûr.

Une autre rareté de la même province est l'arbre que les Portugais nomment *bois de fer*, parce qu'il ressemble au fer par sa couleur, sa dureté, et sa pesanteur qui le fait enfoncer dans l'eau. On y trouve aussi une singulière espèce de bois qui se nomme *bois de rose*, dont on fait des tables, des chaises et d'autres meubles : il est d'un noir rougeâtre, marqué de veines, et comme peint naturellement.

Il croît sur les montagnes une quantité prodigieuse d'un osier admirable, qui n'est pas plus gros que le doigt; il rampe à terre en poussant de long jets qui ressemblent à des cordes entortillées, et qui embarrassent tellement le passage, que les cerfs mêmes ne s'en dégagent pas aisément. Comme il est souple et tenace, on l'emploie à faire des câbles et des cordages pour les navires. Fendu en filets fort déliés, on en fait des paniers, des claies, des chaises et des nattes fort commodes, qui servent de lit aux Chinois pendant l'été, parce qu'elles sont très-fraîches.

Cette province est remplie de paons privés et sauvages, et d'une prodigieuse quantité de canards privés. Les habitans font éclore les œufs de ces oiseaux dans des fours ou dans le fumier; ensuite ils mènent les petits en troupes sur la côte, pendant que la marée est basse, pour qu'ils s'y nourrissent d'huîtres,

de coquillages et d'insectes de mer. Toutes les bandes se mêlent sur le rivage; mais au signal que les maîtres donnent en frappant sur un bassin, elles retournent chacune à la barque d'où elles sont sorties, comme les pigeons à leur colombier.

On pêche sur les côtes des poissons de toutes les espèces, des huîtres, des homards, des crabes exquis, et des tortues d'une grosseur extraordinaire.

Les habitans de cette province sont renommés par leur industrie. Quoiqu'ils soient peu inventifs, ils imitent avec beaucoup d'habileté : on ne leur montre pas d'ouvrages de l'Europe qu'ils ne contrefassent parfaitement.

La province de Quang-ton est la plus considérable de la Chine. Son gouvernement est le plus important de l'empire. Elle est divisée en dix districts, qui contiennent dix villes du premier ordre, et quatre-vingt-quatre tant du second que du troisième, sans y comprendre les forts ou les places de guerre, la ville de Macao, et plusieurs îles grandes et petites.

Quang-tchéou-fou, que les Européens ont nommée *Canton*, est une des villes les plus opulentes et les mieux peuplées de la Chine : elle est située sur le Ta-ho, une des plus belles rivières de ce grand empire. Dans son cours, depuis la province de Quang-si, elle reçoit une autre rivière, qui la rend assez profonde pour porter de grands bâtimens depuis

la mer jusques auprès de la ville; et une infinité de canaux font aller ses eaux en diverses provinces. Son embouchure est fort large : elle porte le nom de *Hou-men*, qui signifie *Porte du tigre*, parce qu'elle est bordée de plusieurs forts bâtis uniquement pour écarter les pirates. Ses rives, les plaines voisines et les collines mêmes sont bien cultivées en riz ou couvertes d'arbres toujours verts. Le passage, en arrivant de la mer, offre une perspective charmante.

Canton n'a guère moins d'étendue que Paris. C'est la résidence du vice-roi. Les barques dont le fleuve est couvert le long de ses deux rives contiennent une multitude infinie de peuple, et forment une espèce de ville flottante. Elles se touchent et forment des rues. Chaque barque contient une famille dans différens appartemens qui ressemblent à ceux des maisons. La population qui les habite en sort de grand matin pour aller pêcher ou travailler au riz.

Quoique les étoffes de soie fabriquées à Canton plaisent beaucoup à la vue, elles sont de qualité médiocre et d'un travail peu soigné, soit que la matière soit trop épargnée ou mal choisie : aussi sont-elles peu estimées à Pékin. Le nombre incroyable d'ouvriers qui travaillent à Canton ne suffisant pas pour le commerce qui s'y fait, on a établi une si grande quantité de manufactures à Fo-chan, qui n'en est qu'à quatre lieues, que ce bourg

est devenu très-considérable. C'était à Fo-chan que se faisait le principal commerce pendant les troubles qui ont régné à Canton. Fo-chan n'a pas moins de trois lieues de circonférence; il est extrêmement fréquenté et peu inférieur à Canton par les richesses et la population.

La grande quantité d'argent qu'on apporte à Canton des pays les plus éloignés, y attire les marchands de toutes les provinces de la Chine; de sorte qu'on trouve dans ce port presque tout ce qu'il y a de curieux et de rare dans l'empire. Les habitans d'ailleurs sont fort laborieux et fort adroits.

Canton a dans sa dépendance la ville et le port de Macao, qui appartiennent aux Portugais. Macao est située vers l'embouchure du fleuve; ou plutôt du port de Canton. Elle a perdu, avec son commerce, toute son ancienne splendeur. Les Portugais obtinrent de l'empereur Kia-tsing la permission de s'y établir, comme une récompense des services qu'ils avaient rendus à l'empire contre le pirate Tchang-si-lao. Ce brigand ayant mis le siége devant Canton, les mandarins demandèrent du secours aux Européens qui étaient à bord des vaisseaux marchands. L'intérêt du commerce fit prêter l'oreille à cette proposition. Tchang-si-lao se vit forcé de lever le siége, fut poursuivi jusqu'à Macao, dont il s'était saisi, et tué devant cette place par les armes des Portugais.

Nan-hyung-fou est une grande ville très-commerçante et l'un des marchés les plus fréquentés de l'empire. C'est entre cette ville et Nan-ngan, première ville de Kiang-si, éloignée de dix lieues, qu'on trouve la grande montagne de Mey-lin, sur laquelle passe un chemin admirable qui a plus d'une lieue de longueur, et qui est bordé de précipices. Cependant les voyageurs n'y courent aucun danger, parce qu'il est fort large. Cette route est célèbre dans toute la Chine par le transport continuel des marchandises, et par la multitude des passans.

L'île de Hay-nan, dont le nom signifie *Sud de la mer*, appartient à la province de Quang-tong. Elle a près de soixante-dix lieues de longueur de l'est à l'ouest, et près de cinquante de largeur du nord au sud. Le terrain de la partie du nord ne forme pour ainsi dire qu'une plaine depuis la côte jusqu'à quinze lieues dans l'intérieur. Celui du sud, au contraire, de même que celui de l'est, sont couverts de montagnes. Ce n'est qu'entre ces montagnes et celles qui occupent le centre de l'île qu'on trouve des campagnes cultivées et des plaines, quoiqu'une très-petite portion de l'île soit encore inculte en plusieurs endroits et remplie de sable. Cependant la grande quantité de rivières et les pluies de la mousson rendent les campagnes de riz assez fertiles; et la récolte que l'on fait deux fois l'année suffit aux besoins d'un peuple assez nombreux.

L'air y est très-malsain dans la partie méridionale, et l'eau très-dangereuse à boire, si l'on n'a pris le soin de la faire bouillir auparavant. Les meilleurs bois, soit d'odeur, soit pour les ouvrages de sculpture, viennent des montagnes de Hay-nan : tels sont le bois d'aigle, le *hoa-li*, que les Européens nomment *bois de rose* ou *de violette*, et une sorte de bois jaune très-beau et incorruptible : on en fait des colonnes qui sont d'un prix immense lorsqu'elles ont une certaine grosseur, et qu'on réserve, comme le hoa-li, pour le service de l'empereur. Khang-hi fit bâtir de ce bois un palais destiné pour sa sépulture.

L'île de Hay-nan produit, avec la plupart des fruits qui sont propres à la Chine, beaucoup de sucre, de tabac et de coton ; l'indigo y est fort commun, aussi-bien que les noix d'arec, et le poisson sec et salé. On y voit venir de Canton, tous les ans, vingt ou trente jonques pour le commerce de ces marchandises : de sorte que Hay-nan, par sa situation, par sa grandeur et par ses richesses, peut être mise au rang des principales îles de l'Asie. Sur le rivage de la côte sud de l'île on trouve des plantes marines et des madrepores de toutes les espèces : on y voit aussi quelques arbres qui donnent le sang-de-dragon, et d'autres dont on fait distiller par incision un suc blanchâtre, qui devient rouge en durcissant, mais qui n'a aucun rapport avec la gomme ou les résines. Cette matière, jetée dans une

cassolette, brûle lentement, et répand une odeur moins forte et plus agréable que celle de l'encens. On trouve entre les rochers, à peu de profondeur dans l'eau, de petits poissons bleus qui ressemblent mieux au dauphin que la dorade ; les Chinois en font plus de cas que des poissons dorés de leurs rivières ; mais ces poissons ne vivent que peu de jours hors de leur élément.

Quelques voyageurs ont parlé dans leurs relations d'un lac de cette île qui a la vertu de pétrifier tout ce qu'on y jette. Cette idée peut venir des fausses pétrifications qui sont communes à Canton, et que les Chinois font parfaitement. Quant au lac, jamais les insulaires n'en ont eu connaissance. On ne trouve pas non plus dans l'île de Hay-nan cette abondance de perles que quelques autres voyageurs ont attribuée à la côte septentrionale. On voit dans l'île quantité d'oiseaux curieux, tels que des corbeaux qui ont une raie blanche autour du cou ; des étourneaux qui ont une petite lunette sur le bec ; des merles d'un bleu foncé, avec des oreilles jaunes d'un demi-pouce de longueur, qui parlent et chantent parfaitement ; des oiseaux de la grosseur d'une fauvette qui ont le plumage d'un beau rouge, et d'autres qui l'ont couleur d'or : ces deux espèces sont toujours ensemble. Enfin l'île de Hay-nan produit des serpens d'une grandeur prodigieuse, mais si timides, que le moindre bruit les fait fuir ; ils ne peuvent être fort dange-

reux par leurs morsures, puisque les habitans sont accoutumés à voyager nuit et jour, souvent pieds nus et sans armes, dans les bois et dans les plaines. On y rencontre aussi une espèce curieuse de grands singes noirs dont la physionomie approche assez de la figure humaine, tant ils ont les traits bien marqués ; mais cette espèce est rare : il y en a de gris, qui sont fort laids et fort communs.

Le gibier y abonde, et l'on y peut chasser de toutes les manières. Les perdrix, les cailles et les lièvres ne valent pas ceux d'Europe ; mais les bécassines, les sarcelles et tous les oiseaux de rivière sont très-bons. Les cerfs et les sangliers y sont communs.

L'île de Hay-nan est soumise à l'empire de la Chine, excepté les montagnes du centre, qui se nomment *Li-mou-chan* ou *Tchi-chan*, dont les habitans vivent dans l'indépendance. Ces peuples entretenaient autrefois une correspondance ouverte avec les Chinois. Ils faisaient avec eux, deux fois l'année, le commerce de l'or qu'ils tirent de leurs montagnes, et celui de leurs bois d'aigle et de Calambac. On députait de part et d'autre quelques facteurs pour examiner les marchandises et régler les conditions. C'étaient les facteurs chinois qui portaient les premiers leurs toiles et leurs merceries dans les montagnes de Li-mou-chan ; après quoi les montagnards leur délivraient fidèlement les choses qu'ils avaient promises en échange. Mais l'em-

pereur Kang-hi, informé que ce commerce rapportait une prodigieuse quantité d'or à quelques mandarins, défendit sous peine de mort toute communication avec ces peuples. Cependant les gouverneurs voisins entretiennent encore dans les montagnes des liaisons furtives par leurs émissaires secrets, quoique les profits de ce commerce clandestin soient moins considérables qu'autrefois. Les montagnards ne paraissent presque jamais, si ce n'est pour fondre par intervalles sur quelques villages voisins. Ils sont si lâches et si mal disciplinés, que cinquante Chinois en mettraient mille en fuite. Depuis quelque temps néanmoins une partie d'entre eux a la liberté d'habiter quelques villages dans les plaines, en payant un tribu à l'empereur; d'autres s'engagent au service des Chinois, surtout dans l'est et dans le sud de l'île, pour la garde des troupeaux ou la culture des terres. Ils sont généralement difformes, de petite taille et de couleur rougeâtre. Les hommes et les femmes portent leurs cheveux passés dans un anneau sur le front, et par-dessus un petit chapeau de paille ou de rotang, d'où pendent deux cordons qu'ils nouent sous le menton. Ils sont vêtus comme les naturels de Formose. Leurs armes sont l'arc et la flèche, dont ils ne se servent pas avec beaucoup d'adresse, et une espèce de coutelas qu'ils portent dans un petit panier attaché derrière eux à la ceinture. C'est le seul instrument qui leur sert à

faire leurs ouvrages de charpente, et à couper les bois et les broussailles lorsqu'ils traversent les forêts.

Le Quang-si, treizième province, n'est pas comparable à la plupart des autres pour la grandeur, pour la beauté ni pour le commerce. Les seules parties bien cultivées sont celles de l'est et du sud, parce que le pays est plat et l'air tempéré. Dans toutes les autres parties, surtout vers le nord, elle est remplie de montagnes couvertes d'épaisses forêts. Il y a des mines de toutes sortes de métaux.

Il croît dans cette province un arbre assez singulier, nommé *quang-lang*, qui contient, au lieu de moelle, une substance molle dont on se sert comme de farine et dont le goût n'est pas désagréable. On y voit aussi une grande quantité de ces petits insectes qui produisent de la cire blanche. La cannelle du Quang-si a l'odeur plus agréable que celle de Ceylan. Les toiles de soie qui s'y fabriquent sont presque aussi chères que les étoffes de soie ordinaire. Enfin ce pays produit des perroquets, des porcs-épics et des rhinocéros. On y trouve, près de Quey-ling-fou, sa capitale, les meilleures pierres pour la composition de l'encre. On y prend aussi des oiseaux d'un si beau plumage, qu'on fait entrer leurs plumes dans le tissu de certaines étoffes de soie. Cette province, quoiqu'une partie soit inculte, produit du riz en si grande abondance, qu'elle en fournit pendant six mois à la province de

Quang-tong, qui, sans ce secours, n'aurait pas de quoi faire subsister le grand nombre de ses habitans.

Le Yun-nan, quatorzième province, est une des plus riches de l'empire. Elle a pour bornes les provinces de Se-tchuen, de Koeï-tcheou et de Quang-si d'une part; et de l'autre, les terres du Thibet, des peuples sauvages peu connus, et les royaumes d'Ava, de Pégou, de Laos, et de Tonquin. Elle est toute coupée de rivières, dont plusieurs tirent leurs sources des lacs considérables qui s'y trouvent et qui la rendent très-fertile.

Tout ce qui est nécessaire à la vie s'y vend à bon compte. On y recueille beaucoup d'or dans les sables des rivières et des torrens qui descendent des montagnes situées dans sa partie occidentale; ce qui fait juger qu'elles renferment des mines fort riches. Outre le cuivre ordinaire, on en tire une espèce singulière qui se nomme *pé-tong*, et qui est d'une blancheur égale en dedans et en dehors. Cette province fournit de l'ambre rouge, et n'en a pas de jaune. Les rubis, les saphirs, les agates et d'autres pierres précieuses, le musc, la soie, le benjoin, le lapis-lazuli, les plus beaux marbres jaspés, dont quelques-uns représentent naturellement des montagnes, des fleurs, des arbres et des rivières, sont autant de richesses qu'on tire de la province de Yun-nan. Quelques personnes croient que les rubis et les autres pierres précieuses y sont apportés du royaume d'Ava.

A To-li-fou, l'on fait des tables et d'autres ornemens de ce beau marbre jaspé dont on vient de parler, et qu'on tire principalement de la montagne de Tien-sung. Les couleurs en sont si vives et si naturelles, qu'on les prendrait pour l'ouvrage d'un peintre habile.

Le Koeï-tcheou, quinzième et dernière province, est une des plus petites de l'empire. Elle est remplie de montagnes inaccessibles ; c'est pourquoi une partie est habitée par des peuples qui n'ont jamais été entièrement soumis. Les empereurs chinois, pour peupler cette province, y ont souvent envoyé des colonies. Elle contient un si grand nombre de forts et de places de guerre, avec des garnisons nombreuses, que les tributs qu'on en tire n'égalent point la dépense. Ses montagnes renferment des mines d'or, d'argent, de mercure et de cuivre. Entre les montagnes il y a des vallées agréables et assez fertiles, surtout auprès des rivières. Les denrées y sont à bon marché, mais non pas en si grande abondance que dans d'autres provinces, parce que la terre n'y est pas bien cultivée. On y nourrit beaucoup de vaches, de porcs, et les meilleurs chevaux de la Chine. Le nombre des oiseaux sauvages y est infini, et leur chair d'un excellent goût. Les étoffes de soie y manquent; mais on y fabrique des tissus d'une espèce de chanvre : ils se portent en été.

C'est dans les provinces de Sé-tchuen, de Koeï-tcheou, de Hou-quang, de Quang-si, et

sur les frontières de Quang-tong, que sont dispersés plusieurs peuples montagnards, connus sous le nom général de Miao-tsé, la plupart à demi sauvages, dont les uns vivent indépendans, et dont les autres, en reconnaissant l'autorité de l'empereur, se gouvernent par leurs lois et ont leurs usages particuliers, nécessairement différens de ceux d'un peuple aussi soumis et aussi policé que les Chinois.

CHAPITRE VI.

Mœurs des Chinois.

Les Chinois font consister la beauté à avoir le front large, le nez court, de petits yeux fendus, la face bien large et carrée, de grandes oreilles, la bouche à fleur de tête et médiocre, et des cheveux noirs; car ils ne peuvent supporter une chevelure blonde ou rousse. Les tailles fines et dégagées n'ont pas plus d'agrément pour eux, parce que leurs habits sont fort larges, et ne sont point ajustés à la taille comme en Europe. Ils croient un homme bien fait lorsqu'il est gras et gros, et qu'il remplit sa chaise avec bonne grâce.

Quoique les chaleurs excessives qui se font sentir dans les provinces méridionales, surtout dans celles de Quang-tong, de Fo-kien et de Yun-nan, donnent aux paysans, qui vont nus

jusqu'à la ceinture, un teint brun et olivâtre, ils sont naturellement aussi blancs que les Européens, et l'on peut dire en général que leur physionomie n'a rien de désagréable. La plupart ont même la peau fort belle jusqu'à l'âge de trente ans. Les lettrés et les docteurs, surtout ceux de basse extraction, ne se coupent jamais l'ongle du petit doigt; ils affectent de le laisser croître de la longueur d'un pouce, pour faire connaître qu'ils ne sont point dans la nécessité de travailler pour vivre. A l'égard des femmes, elles sont ordinairement d'une taille médiocre; elles ont le nez court, les yeux petits, la bouche bien faite, les lèvres vermeilles, les cheveux noirs, les oreilles longues et pendantes, leur teint est fleuri; il y a de la gaieté dans leur visage, et les traits en sont assez réguliers.

Les Chinois, en général, sont d'un caractère doux et facile. Ils ont beaucoup d'affabilité dans l'air et les manières, sans aucun mélange de dureté, d'aigreur et d'emportement. Cette modération se remarque jusque dans le peuple. Le père de Fontaney, jésuite, ayant rencontré au milieu d'un grand chemin un embarras de voitures, fut surpris, au lieu d'entendre prononcer des mots indécens, suivis comme en Europe d'injures et de coups, de voir les charretiers se saluer civilement, et s'entr'aider pour rendre le passage plus libre. Les Européens qui ont quelque affaire à démêler avec les Chinois doivent se garder de

tout mouvement de vivacité. Ces écarts passent à la Chine pour des défauts contraires à l'honnêteté; non que les Chinois ne soient aussi ardens et aussi vifs que nous; mais ils apprennent de bonne heure à se rendre maîtres d'eux-mêmes.

Leur modestie est surprenante : les lettrés paraissent toujours avec un air composé, sans accompagner leurs discours du moindre geste. Les femmes sont encore plus réservées : elles vivent constamment dans la retraite, avec tant d'attention à se couvrir, qu'on ne voit pas même paraître leurs mains au bout de leurs manches, qui sont fort longues et fort larges. Si elles présentent quelque chose à leurs plus proches parens, elles le posent sur une table, et leur laissent la peine de le prendre : elles sont fort choquées de voir les pieds nus à nos saints dans les tableaux.

Quoique les Chinois soient naturellement vindicatifs, surtout lorsqu'ils sont animés par l'intérêt, ils ne se vengent jamais qu'avec méthode, sans en venir aux voies de fait. Ils dissimulent leur mécontentement, et gardent si bien les apparences, qu'on les croirait insensibles aux outrages; mais l'occasion de ruiner leur ennemi se présente-t-elle, ils la saisissent sur-le-champ. Les voleurs mêmes n'emploient point d'autre méthode que l'adresse et la subtilité. Il s'en trouve qui suivent les barques des voyageurs ou des marchands, et qui se coulent parmi ceux qui les tirent sur

le canal impérial, dans la province de Chantong; ce qui leur est d'autant plus aisé, que, l'usage étant de changer de matelots chaque jour, ils ne peuvent être facilement reconnus. Pendant la nuit, ils se glissent dans les cabinets : ils endorment les passagers par la fumée de certaines drogues, et dérobent librement sans être aperçus. Un voleur chinois ne se lassera point de suivre un marchand pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de le surprendre; d'autres pénètrent dans les villes, au travers des murs les plus épais, brûlent les portes, ou les percent par le moyen de certaines matières qui brûlent le bois sans flamme. Ils s'introduisent dans les lieux les plus secrets d'une maison, et les habitans sont surpris de trouver leur lit sans rideaux et sans couverture, leur chambre sans tapisseries et sans meubles, et ne découvrir aucune autre trace des voleurs que le trou qu'ils ont fait au mur ou à la porte.

Le père Le Comte avertit les Européens qu'ils ne doivent rien prêter aux Chinois sans avoir pris leurs sûretés, parce qu'il n'y a point de fond à faire sur leur parole. Ils commencent par emprunter une petite somme, en promettant de restituer le capital avec de gros intérêts. Ils remplissent cette promesse; et, sur le crédit qu'ils s'établissent, ils continuent d'emprunter de plus grosses sommes. L'artifice se soutient pendant des années entières, jusqu'à ce que la somme soit aussi

grosse qu'ils la désirent. Alors ils disparaissent.

Il faut avouer que cette manière de tromper n'est pas particulière aux Chinois, et la précaution que recommande ici le père Le Comte est bonne avec toutes les nations commerçantes. Le même jésuite convient ailleurs que, lorsqu'il vint à la Chine avec ses compagnons, étrangers, inconnus, exposés à l'avarice des mandarins, on ne leur fit pas le moindre tort dans leurs personnes ni dans leurs biens ;, et ce qui lui paraît bien plus extraordinaire, un commis de la douane refusa de recevoir d'eux un présent malgré toutes leurs instances, en protestant qu'il ne prendrait jamais rien des étrangers. Mais ces exemples sont rares, ajoute-t-il, et ce n'est pas sur un seul trait qu'il faut juger un caractère national. Ne devait-il pas conclure plus naturellement qu'un pareil exemple de probité dans une ville maritime, grande et marchande, où l'avidité, l'artifice et la fraude doivent régner plus qu'ailleurs, ne doit point être rare dans le reste de la nation? Aussi le père Duhalde en porte-t-il un jugement plus modéré. En général, dit-il, les Chinois ne sont pas aussi fourbes et aussi trompeurs que le père Le Comte les représente; mais ils se croient permis de duper les étrangers : ils s'en font même une gloire. On en trouve d'assez impudens, lorsque la fraude est découverte, pour s'excuser sur leur défaut d'adresse. « Il paraît

» assez, disent-ils, que je m'y suis fort mal » pris; vous êtes plus adroit que moi, et je » vous promets de ne plus m'adresser aux Eu- » ropéens. » En effet, on prétend que c'est des Européens qu'ils ont appris l'art de tromper, si l'homme, en quelque pays que ce soit, a besoin d'apprendre cet art. Un capitaine anglais, ayant fait marché à Canton pour quelques balles de soie, se rendit avec son interprete à la maison du marchand pour examiner s'il ne manquait rien à la qualité de sa marchandise : il fut content de la première balle; mais les autres ne contenaient que de la soie pourie. Cette découverte l'ayant irrité, il se répandit en reproches fort amers. Le Chinois les écouta sans s'émouvoir, et lui fit cette réponse : « Prenez-vous-en à votre fri- » pon d'interprète, qui m'a protesté que vous » n'examineriez point les balles. »

Cette disposition à tromper est commune parmi le peuple des côtes : ils emploient toutes sortes de moyens pour falsifier ce qu'ils vendent; ils vont jusqu'à contrefaire les jambons, en couvrant une pièce de bois d'une espèce de terre, qu'ils savent revêtir d'une peau de porc. Cependant Duhalde et Le Comte même reconnaissent qu'ils ne pratiquent ces friponneries qu'à l'égard des commerçans étrangers, et que, dans les villes éloignées de la mer, un Chinois ne peut se persuader qu'il y ait tant de mauvaise foi sur les côtes.

Lorsqu'ils ont en vue quelque profit, ils emploient d'avance toute la subtilité de leur esprit pour s'insinuer dans les bonnes grâces de ceux qui peuvent favoriser leur entreprise. Ils n'épargnent ni les présens, ni les services, sans aucune apparence d'intérêt : ils prennent, pendant des années entières, toutes sortes de personnages et toutes sortes de mesures pour arriver à leur but. Ce genre de patience, qui est la vertu des fripons, prouverait plus que tout le reste un caractère naturellement porté à être fourbe et habile à tromper.

Les seigneurs de la cour, les vice-rois des provinces et les généraux d'armée sont dans un perpétuel mouvement pour acquérir ou conserver les principaux postes de l'état. La loi ne les accorde qu'au mérite ; mais l'argent, la faveur et l'intrigue ouvrent secrètement mille voies plus sûres. Leur étude continuelle est de connaître les goûts, les inclinations, l'humeur et les desseins les uns des autres.

Dans quelques cantons, le peuple est si porté à la chicane, qu'on y engage ses terres, ses maisons et ses meubles, pour le plaisir de suivre un procès ou de faire donner la bastonnade à son ennemi. Mais il arrive souvent que, par une corruption plus puissante, l'accusé fait tomber les coups sur celui qui l'accuse. De là naissent entre eux des haines mortelles. Une de leurs vengeances est de mettre le feu à la maison de leur ennemi pendant la nuit; cependant la peine de mort que

les lois imposent à ce crime le rend assez rare.

On assure que les Chinois les plus vicieux ont un amour naturel pour la vertu, qui leur donne de l'estime et de l'admiration pour ceux qui la pratiquent. Ceux qui s'assujettissent le moins à la chasteté honorent les personnes chastes, surtout les veuves; ils conservent, par des arcs de triomphe et par des inscriptions, la mémoire des personnages distingués qui ont vécu dans la continence, qui ont rendu service à la patrie, et qui se sont élevés au-dessus du vulgaire par quelque action remarquable. Ils apportent beaucoup de soin à dérober la connaissance de leurs vices au public. Ils témoignent le plus grand respect à leurs parens et à ceux qui ont pris soin de leur éducation; ils honorent les vieillards à l'exemple de l'empereur. Ils détestent dans les actions, dans les paroles et dans les gestes, tout ce qui décèle de la colère ou la moindre émotion. Mais c'est peut-être aussi de cette habitude de se contraindre que naît leur disposition aux vengeances tardives et étudiées, aux raffinemens de la fourberie; et ce caractère est bien aussi dangereux que la violence, et plus odieux.

Magalhaens observe qu'ils ont porté la philosophie morale spéculative à sa perfection, qu'ils en font leur principale étude et le sujet ordinaire de leurs entretiens. Il ajoute qu'ils ont l'esprit si vif et si pénétrant, qu'en lisant les ouvrages des jésuites, ils enten-

daient facilement les questions les plus subtiles.

Les vernis de la Chine, la porcelaine, et cette variété de belles étoffes de soie qu'on transporte en Europe sont des témoignages assez honorables de l'industrie des Chinois. Il ne paraît pas moins d'habileté dans leurs ouvrages d'ébène, d'écaille, d'ivoire, d'ambre et de corail. Ceux de sculpture et leurs édifices, tels que les portes de leurs grandes villes, leurs arcs de triomphe, leurs ponts et leurs tours, ont beaucoup de noblesse et de grandeur. S'ils ne sont point parvenus au degré de perfection qui distingue les ouvrages de l'Europe, il en faut accuser la mesquinerie chinoise, qui, mettant des bornes étroites à la dépense des particuliers, et restreignant le salaire des artistes, n'encourage pas assez le travail et l'industrie.

Il est vrai qu'ils ont moins d'invention que nous pour les mécaniques : mais leurs instrumens sont plus simples ; et, sans avoir jamais vu les modèles qu'on leur propose, il les imitent facilement. C'est ainsi qu'ils font à présent des montres, des horloges, des miroirs, des fusils, des pistolets, etc.

Ils ont une si haute opinion d'eux-mêmes, que le plus vil Chinois regarde avec mépris toutes les autres nations. Dans leur engouement pour leur pays et pour leurs usages, ils ne peuvent se persuader qu'il y ait rien de bon ni rien de vrai que leurs savans aient ignoré. On s'efforce en vain de leur faire en-

treprendre sérieusement quelque ouvrage dans le goût de l'Europe : à peine les missionnaires ont-ils pu obtenir des architectes chinois de leur bâtir une église dans le palais, sur le modèle envoyé de France. Quoique les vaisseaux de la Chine soient mal construits, et que les habitans ne puissent refuser de l'admiration à ceux qui viennent de l'Europe, leurs charpentiers paraissent surpris lorsqu'on leur propose de les imiter. Ils répondent que leur fabrique est l'ancien usage de la Chine. « Mais » cet usage est mauvais », leur dites-vous. « N'importe, repliquent-ils ; c'est assez qu'il » soit établi dans l'empire, et l'on ne peut s'en » écarter sans blesser la justice et la raison. » Il paraît néanmoins que cette réponse ne vient souvent que de leur embarras. Ils craignent de ne pas satisfaire les Européens qui veulent les employer; car leurs meilleurs artistes entreprennent toutes sortes d'ouvrages sur les modèles qu'on leur présente.

Le peuple ne doit sa subsistance qu'à son travail assidu ; aussi ne connaît-on pas de nation plus laborieuse et plus sobre : les Chinois sont endurcis au travail dès l'enfance; ils emploieront des jours entiers à fouir la terre, les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux, et le soir ils se croiront fort heureux d'avoir pour leur souper un peu de riz cuit à l'eau, un potage d'herbes et un peu de thé. Ils ne rejettent aucun moyen pour gagner leur vie. Comme on aurait peine à trouver dans tout l'empire

un endroit sans culture, il n'y a personne, à quelque âge qu'on le suppose, homme ou femme, sourd, muet, boiteux, aveugle, qui n'ait de la facilité à subsister. On ne se sert à la Chine que de moulins à bras pour broyer les grains : ce travail, qui n'exige qu'un mouvement fort simple, est l'occupation d'une infinité de pauvres habitans.

Les Chinois savent mettre à profit plusieurs choses que d'autres nations croient inutiles, ou dont elles tirent peu de parti. A Pékin, quantité de familles gagnent leur vie à vendre des allumettes, d'autres à ramasser dans les rues des chiffons de soie, de laine, de coton ou de toile, des plumes de poules, des os de chiens, des morceaux de papier, qu'ils nettoient soigneusement pour les revendre : ils gagnent même sur les ordures qui sortent du corps humain : on voit dans toutes les provinces des gens qui s'occupent à les ramasser; et dans quelques endroits, sur les canaux, des barques qui n'ont pas d'autre usage. Les paysans viennent acheter ces immondices pour du bois, de l'huile et des légumes. Au surplus, tous ces moyens de subsistance ne sont pas particuliers aux Chinois, et se retrouvent à Paris et dans les grandes capitales.

Malgré la sobriété et l'industrie qui règnent à la Chine, le nombre prodigieux des habitans y cause beaucoup de misère. Il s'en trouve de si pauvres, que, si la mère tombe malade ou manque de lait, l'impuissance de nourrir leurs

enfans les force de les exposer dans les rues. Ce spectacle est rare dans les villes de province; mais rien n'est plus commun dans les grandes capitales, telles que Pékin et Canton. D'autres engagent les sages-femmes à noyer leurs filles dans un bassin d'eau au moment de leur naissance. La misère produit une multitude incroyable d'esclaves dans les deux sexes, c'est-à-dire de personnes qui se vendent, en se réservant le droit de se racheter. Les familles aisées ont un grand nombre de domestiques volontairement vendus, quoiqu'il y en ait aussi qui se louent comme en Europe. Un père vend quelquefois son fils, vend sa femme, et se vend lui-même à vil prix.

L'habillement des hommes se ressent de la gravité qu'ils affectent; il consiste dans une longue veste qui descend jusqu'à terre, et dont un pan se replie sur l'autre; celui de dessus, s'avançant jusqu'au côté droit, s'y attache avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent, l'un assez près de l'autre : les manches sont larges vers l'épaule, mais elles se rétrécissent par degrés jusqu'au poignet; et, se terminant en fer à cheval, elles couvrent toute la main, à l'exception du bout des doigts. Ils se ceignent d'une large ceinture de soie dont les bouts pendent jusqu'aux genoux, et à laquelle ils attachent un étui qui contient une bourse, un couteau et deux petits bâtons qui leur servent de fourchettes. Anciennement les Chinois ne portaient pas de couteaux; il est

rare même que les lettrés en portent aujourd'hui.

En été, ils portent sous la veste des caleçons de toile de lin, couverts quelquefois de taffetas blanc; en hiver, des hauts-de-chausses de satin, piqué de soie crue ou de coton. Dans les provinces du nord on porte des pelisses fort chaudes. Leur chemise est de différentes sortes de toiles suivant les saisons; elle est fort large, mais courte. C'est un usage assez commun pour entretenir la propreté dans les grandes chaleurs, de porter sur la peau un filet de soie qui empêche la chemise de s'appliquer à la peau. En été, les Chinois ont le cou tout-à-fait nu; mais en hiver ils portent un collet qui est ou de satin, ou de martre, ou de peau de renard, et qui tient à leurs robes, qui sont alors doublées de peau ou piquées de soie et de coton. Les gens de qualité la doublent entièrement de peaux très-fines, soit de martre, soit de renard bordé de martre. Au printemps, ils bordent leurs robes d'hermines; et par dessus ils portent un surtout à manches larges et courtes, doublé ou bordé dans le même goût.

Toutes les couleurs ne sont pas permises. Le jaune, comme on l'a dit, n'appartient qu'à l'empereur et aux princes de son sang. Le satin à fond rouge est affecté à certains mandarins dans les jours de cérémonie. On s'habille communément en noir, en bleu ou en violet. La couleur du peuple est généralement le bleu ou le noir.

Avant la conquête, les Chinois étaient passionnés pour leur chevelure, qu'ils pommadaient soigneusement. Ils étaient si passionnés pour cet ornement, que plusieurs préférèrent la mort à la loi qui leur fut imposée de se raser la tête comme les Tartares. Aujourd'hui ils laissent croître assez de cheveux sur le sommet de la tête pour les mettre en tresse. En été ils se couvrent la tête d'une espèce de petit chapeau ou d'un bonnet de la forme d'entonnoir; le dehors est de rotang, travaillé très-finement; le dedans est doublé de satin; de la pointe de ce bonnet sort un gros flocon de crin rouge, qui le couvre et qui se répand jusque sur les bords : ce crin est une espèce de poil très-fin et très-clair, qui croît aux jambes de certaines vaches, et se teint d'un rouge vif et éclatant. Les mandarins et les lettrés ont une espèce de bonnet que le peuple n'a pas la liberté de porter; il est de la même forme que l'autre, mais fait en carton, doublé ordinairement de satin rouge ou bleu, et couvert de satin blanc; au-dessus flotte irrégulièrement un gros flocon de la plus belle soie rouge. Les personnes de distinction se servent souvent de la première de ces deux sortes de chapeaux, surtout quand elles vont à cheval et dans le mauvais temps, parce qu'il résiste à la pluie et qu'il est plus propre à les garantir du soleil par-devant et par-derrière. En hiver, ils portent une autre espèce de bonnet fort chaud, bordé de zibeline, d'hermine

ou de peau de renard, et terminé au sommet par une touffe de soie rouge; la bordure de peau est large de deux ou trois doigts, et produit un fort bel effet, surtout lorsqu'elle est de belles zibelines noires et luisantes.

Les Chinois, surtout les personnes de qualité, n'osent paraître en public sans bottines; elles sont de soie, particulièrement de satin ou de calicot, et fort bien ajustées au pied; mais elles n'ont ni genouillères ni talons. Celles qu'on porte pour monter à cheval sont de cuir de vache ou de cheval, si bien préparé, que rien n'est plus souple. Les bas de bottes sont d'étoffe piquée et doublée de coton; il en sort de la botte une partie qui est bordée d'une large bande de peluche ou de velours; mais autant ils sont utiles en hiver pour entretenir la chaleur des jambes, autant sont-ils insupportables pendant l'été : on en prend alors de plus convenables à la saison. Le peuple, pour épargner la dépense, porte des bas d'étoffe noire. Ceux dont les personnes de qualité usent dans leurs maisons sont de soie, fort propres et fort commodes. Lorsque les Chinois sortent pour quelque visite d'importance, ils portent par-dessus leurs habits, qui sont ordinairement de toile ou de satin, une longue robe de soie presque toujours de couleur bleue, avec une ceinture, et par-dessus le tout un petit habit noir ou violet, qui ne passe point les genoux, mais qui est fort ample, avec des manches courtes et larges; ils prennent alors



un petit bonnet qui représente dans sa forme un cône raccourci, chargé tout autour de soies voltigeantes ou de crin rouge; enfin, pour achever l'ornement, ils ont aux jambes des bottes d'étoffe et un éventail à la main.

Les dames chinoises sont d'une modestie extraordinaire dans leurs regards, dans leur contenance et dans leurs vêtemens : leurs robes sont fort longues; elles en sont tellement couvertes de la tête jusqu'aux talons, qu'on ne voit paraître que leur visage. Leurs mains sont toujours cachées sous leurs grandes manches, qui descendraient jusqu'à terre, si elles ne prenaient soin de les relever. La couleur qui appartient à leur sexe est ou rouge, ou bleue, ou verte. Peu de femmes portent le noir et le violet, si elles ne sont fort avancées en âge. Elles marchent d'un pas doux et lent, les yeux baissés et la tête penchée; mais leur marche n'est pas sûre, parce qu'elles ont les pieds d'une petitesse extraordinaire : on les leur serre dès l'enfance avec beaucoup de force pour les empêcher de croître; et, regardant cette mode comme une beauté, elles s'efforcent encore de les rendre plus petits à mesure qu'elles avancent en âge.

Les Chinois mêmes ne connaissent pas bien l'origine d'un usage si bizarre. Quelques-uns s'imaginent que c'est une invention de leurs ancêtres pour retenir les femmes au logis; mais d'autres regardent cette opinion comme une fable; le plus grand nombre est persuadé que

c'est une mode établie par la politique pour tenir les femmes dans une continuelle dépendance. Il est certain qu'elles sont extrêmement renfermées, et qu'elles sortent peu de leur appartement, qui est dans la partie la plus retirée de la maison, où elles n'ont de communication qu'avec les femmes qui les servent. Cependant on peut dire, en général, qu'elles ont la vanité ordinaire à leur sexe, et que, ne paraissant qu'aux yeux de leurs domestiques, elles ne laissent pas, chaque jour au matin, d'employer des heures entières à leur parure. On assure qu'elles se frottent le visage avec une sorte de pâte pour augmenter leur blancheur, mais que cette pratique leur gâte bientôt la peau, et hâte les rides, et par conséquent n'est pas meilleure à la Chine qu'en France, où elle est pourtant fort en usage.

Leur coiffure consiste en plusieurs boucles de cheveux, entremêlées de petites touffes de fleurs d'or et d'argent. Quelques-unes se la parent d'une figure du *fong-hoang*, oiseau fabuleux qu'elles portent en or, en argent ou en cuivre doré, suivant leur richesse et leur qualité; les ailes de cette figure, mollement étendues sur le devant de la coiffure, embrassent le haut des tempes; la queue, qui est assez longue, forme une espèce d'aigrette au sommet de la tête; le corps est au-dessus du front, le cou et le bec tombent au-dessus du nez; mais le cou est joint au corps par un ressort secret, à l'aide duquel il joue négli-

gemment et se prête au moindre mouvement de la tête, sur laquelle il ne porte que par les pieds qui sont fichés au milieu de la chevelure. Les femmes de la première qualité portent quelquefois une sorte de couronne composée de plusieurs de ces oiseaux entrelacés ensemble. L'ouvrage en est fort cher.

Les jeunes filles portent ordinairement une autre sorte de couronne dont le fond n'est que de carton, mais couvert d'une fort belle soie. Le devant s'élève en pointe au-dessus du front; il est chargé de diamans, de perles, et d'autres ornemens. Le dessus de la tête est couvert de fleurs naturelles ou artificielles, mêlées d'aiguilles dont la pointe offre des pierreries. Les femmes avancées en âge, surtout celles du commun, se contentent d'un morceau de soie fort fine passée plusieurs fois autour de la tête; au reste, les modes de parure ont toujours été les mêmes à la Chine, depuis le commencement de l'empire jusqu'à la conquête des Tartares, qui, sans rien changer aux autres usages du pays, forcèrent seulement les Chinois à prendre leur habillement.

Magalhaens observe que la nation chinoise porte la curiosité fort loin dans ses habits. Le plus pauvre est vêtu décemment, avec le soin de se conformer toujours à la mode. On est étonné de les voir le premier jour de l'an dans leurs habits neufs, qui sont d'une propreté admirable, sans que la pauvreté paraisse y mettre aucune distinction.

Il n'y a rien où les Chinois mettent plus de scrupule que dans les cérémonies et les civilités dont ils usent : ils sont persuadés qu'une grande attention à remplir tous les devoirs de la vie civile sert beaucoup à corriger la rudesse naturelle, à donner de la douceur au caractère, à maintenir la paix, l'ordre et la subordination dans un état. Parmi les livres qui contiennent leurs règles de politesse, on en distingue un qui en compte plus de trois mille différentes. Tout y est prescrit avec beaucoup de détails. Les saluts ordinaires, les visites, les présens, les festins et toutes les bienséances publiques ou particulières, sont plutôt des lois que des usages introduits peu à peu par la coutume.

Le cérémonial est fixé pour les personnes de tous les rangs avec leurs égaux ou leurs supérieurs. Les grands savent quelles marques de respect ils doivent rendre à l'empereur et aux princes, et comment ils doivent se conduire avec eux. Les artisans mêmes, les paysans et la plus vile populace ont entre eux des règles qu'ils observent; ils ne se rencontrent point sans se donner mutuellement quelques marques de politesse et de complaisance. Personne ne peut se dispenser de ces devoirs, ni rendre plus ou moins que l'usage ne le demande.

Pendant qu'on portait au tombeau le corps de la feue impératrice, femme de Khang-hi, un des premiers princes du sang, ayant appelé un colao pour lui parler, celui-ci s'approcha et lui répondit à genoux, et le prince

le laissa dans cette posture sans lui dire de se relever. Le lendemain un coli accusa devant l'empereur le prince et tous les colaos; le prince, pour avoir souffert qu'un officier de cette considération se tînt devant lui dans une posture si humble; et les colaos, particulièrement celui qui s'était agenouillé pour avoir déshonoré le premier poste de l'empire, et les autres pour ne s'y être pas opposés, ou du moins pour n'en avoir pas donné avis à l'empereur. Le prince s'excusa sur ce qu'il ignorait la loi ou l'usage sur cet article, et que d'ailleurs il n'avait point exigé cette soumission. Mais le coli cita pour réplique une loi d'une ancienne dynastie : aussitôt l'empereur donna ordre au li-pou, qui est le tribunal des cérémonies, de chercher cette loi dans les archives; et, si elle ne se trouvait pas, d'en faire une qui pût servir désormais de règle invariable. Le tribunal du li-pou tient si rigoureusement à faire observer les cérémonies de l'empire, qu'il ne veut pas même que les étrangers y manquent. Avant qu'un ambassadeur paraisse à la cour, l'usage veut qu'il soit instruit pendant quarante jours, et soigneusement exercé aux cérémonies, à peu près comme un comédien récite son rôle avant de monter sur le théâtre. La politesse est fort bonne; mais l'excès même des bonnes choses est un inconvénient et un ridicule.

La plupart de ces formalités se réduisent à la manière de s'incliner, de se mettre à genoux, et de se prosterner une ou plusieurs fois, sui-

vant l'occasion, le lieu, l'âge ou la qualité des personnes, surtout lorsqu'on rend des visites, qu'on fait des présens et qu'on traite ses amis.

La méthode ordinaire des salutations pour les hommes consiste à joindre les mains fermées devant la poitrine, en les remuant d'une manière affectueuse, et de baisser un peu la tête en prononçant *tsin, tsin*, expression de politesse dont le sens n'est pas limité. Lorsqu'on rencontre une personne à qui l'on doit plus de déférence, on joint les mains, on les élève et on les abaisse jusqu'à terre, en inclinant profondément tout le corps. Si deux personnes de connaissance se rencontrent après une longue absence, toutes deux tombent à genoux et baissent la tête jusqu'à terre; ensuite, se relevant, elles recommencent deux ou trois fois la même cérémonie. Le mot de *fo*, qui signifie bonheur, se répète souvent dans les civilités chinoises.

Au commencement de la monarchie, lorsque la simplicité régnait encore, il était permis aux femmes de dire aux hommes, en leur faisant la révérence : *van-fo*, c'est-à-dire, *que toutes sortes de bonheur vous accompagnent.* Mais aussitôt que la pureté des mœurs eut commencé à s'altérer, ce compliment parut une indécence. On réduisit les femmes à des révérences muettes; et pour détruire entièrement l'ancienne coutume, on ne leur permit pas même de prononcer le même mot en se saluant entre elles.

Parmi les gens même du commun, l'on

donne toujours la première place au plus âgé de l'assemblée ; mais, s'il s'y trouve des étrangers, elle est accordée à celui qui est venu du pays le plus éloigné, à moins que le rang ou la qualité ne leur impose d'autres lois. Dans les provinces où la droite est la place d'honneur, on ne manque jamais de l'offrir ; dans d'autres lieux, la gauche est la plus honorable.

Quand deux mandarins se rencontrent dans la rue, s'ils sont d'un rang égal, ils se saluent sans sortir de leur chaise, et sans même se lever, en baissant d'abord leurs mains jointes, et les relevant ensuite jusqu'à la tête ; ce qu'ils répètent plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue. Mais si l'un est d'un rang inférieur, il doit faire arrêter sa chaise, ou descendre, s'il est à cheval, et faire une profonde révérence. Les inférieurs évitent autant qu'ils le peuvent l'embarras de ces rencontres.

Rien n'est comparable au respect que les enfans ont pour leur père, et les écoliers pour leur maître : ils parlent peu et se tiennent toujours debout en leur présence. L'usage les oblige, surtout au commencement de l'année, au jour de leur naissance, et dans d'autres occasions, de les saluer à genoux, en frappant plusieurs fois la terre du front.

Les règles de la civilité ne s'observent pas moins dans les villages que dans les villes ; et les termes qu'on emploie, soit à la prome-

nade et dans les conversations, soit pour les salutations de rencontre, sont toujours humbles et respectueux. Jamais ils n'emploient dans leurs discours la première ni la seconde personne, à moins qu'ils ne parlent familièrement et entre amis, ou à des personnes d'un rang inférieur. *Je* et *vous* passeraient pour une incivilité grossière. Ainsi, au lieu de dire, « je suis fort sensible au service que vous » m'avez rendu », ils diront, « le service que » le seigneur ou le docteur a rendu au moindre de ses serviteurs ou de ses écoliers l'a » touché très-sensiblement. » De même un fils qui parle à son père prendra la qualité de son petit-fils, quoiqu'il soit l'aîné de la famille, et qu'il ait lui-même des enfans.

Un article de la politesse chinoise est de rendre des visites, comme parmi nous, au commencement de la nouvelle année, aux fêtes, à la naissance d'un fils, à l'occasion d'un mariage, d'une dignité, d'un voyage, d'une mort, etc. Ces visites, qui sont autant de devoirs pour tout le monde, surtout pour les écoliers à l'égard de leurs maîtres, et pour les mandarins à l'égard de leurs supérieurs, sont ordinairement accompagnées de quelques petits présens et de quantité de cérémonies dont on est dispensé dans les visites communes et familières.

Quand on fait une visite, on commence d'abord par faire remettre au portier de la personne qu'on vient voir un billet de visite, ou *tié-tsëe*. C'est un cahier de papier rouge,

légèrement semé de fleurs d'or, et plié en forme de paravent. Sur un des plis on écrit son nom, avec quelques termes respectueux, suivant le rang de la personne; par exemple, *le tendre et sincère ami de votre excellence, et le disciple perpétuel de sa doctrine, se présente en cette qualité pour rendre ses devoirs et faire sa révérence jusqu'à terre*, ce qui s'exprime par les mots *tun-cheou-pai*. Si c'est un ami familier, ou une personne du commun qu'on visite, il suffit de donner un billet d'un simple feuillet en papier commun. Dans les deuils, le papier doit être blanc.

Toutes les visites qui se rendent à un gouverneur, ou à d'autres personnes de distinction, doivent se faire avant le dîner; ou du moins celui qui la fait doit s'être abstenu de vin, parce qu'il serait peu respectueux de paraître devant une personne de qualité avec l'air d'un homme qui sort de table, et que le mandarin s'offenserait, s'il sentait l'odeur du vin. Cependant une visite qui se rend le même jour qu'on l'a reçue peut se faire l'après-midi, parce que cet empressement à la rendre est une marque d'honneur. Quelquefois un mandarin se contente de recevoir le tie-tsëe par les mains de son portier, et tient compte de la visite, en faisant prier par un de ses gens celui qui veut la rendre de ne pas prendre la peine de descendre de sa chaise; ensuite il rend la sienne le même jour, ou l'un des trois jours suivans. Si celui qui

visite est une personne égale par le rang, ou un mandarin du même ordre, sa chaise a la liberté de traverser les deux premières cours du tribunal, qui sont fort grandes, et de s'avancer jusqu'à l'entrée de la salle, où le maître de la maison vient le recevoir. En entrant dans la seconde cour, il trouve devant la salle, avec un parasol et un grand éventail, deux domestiques qui s'inclinent tellement l'un vers l'autre, en le conduisant, qu'il ne peut ni voir le mandarin ni en être vu. Ses propres domestiques le quittent aussitôt qu'il est sorti de sa chaise; et, le grand éventail étant retiré, il se trouve assez près du mandarin qu'il visite pour lui faire la révérence. C'est à cette distance que doivent commencer les cérémonies, telles qu'elles sont expliquées fort au long dans le rituel chinois. On apprend dans ce livre à quel nombre de révérences on est obligé, quelles expressions et quels titres on doit employer, quelles doivent être les génuflexions réciproques, les détours qu'on doit faire pour être tantôt à droite, et tantôt à gauche, car la place d'honneur varie suivant les lieux; les gestes muets par lesquels le maître de la maison presse d'entrer, sans prononcer d'autre mot que *tsin-tsin;* le refus honnête que l'on en fait d'abord en prononçant *pou-can*, *je n'ose*; le salut que le maître de la maison doit faire à la chaise où l'on doit s'asseoir; car il doit s'incliner devant elle avec respect, et l'éventer légèrement avec un

pan de sa veste pour en ôter la poussière.

Est-on assis, il faut exposer d'un air grave et sérieux le sujet de sa visite. On répond avec la même gravité et diverses inclinations. Il faut du reste se tenir fort droit sur sa chaise, sans s'appuyer contre le dossier, baisser un peu les yeux sans regarder de côté et d'autre, les mains étendues sur les genoux, et les pieds également avancés. Après un moment de conversation, un domestique proprement vêtu entre avec autant de tasses de thé qu'il y a de personnes : ici nouvelle attention pour observer exactement la manière de prendre la tasse, de la porter à la bouche et de la rendre au domestique. On sort enfin avec d'autres cérémonies. Le maître de la maison conduit l'étranger jusqu'à sa chaise, et quand on y est entré, il s'avance un peu pour attendre que les porteurs l'aient soulevée; alors on lui dit adieu, et sa réponse consiste dans quelques expressions polies. On n'a pas trop de la vie entière pour posséder à fond une politesse si savante.

Les simples lettres que s'écrivent les particuliers sont sujettes à tant de formalités, qu'elles causent souvent de l'embarras aux lettrés mêmes. Si l'on écrit à une personne de distinction, on doit employer du papier blanc, plié et replié dix ou douze fois comme un paravent; mais il doit être orné de petites bandes de papier rouge. On commence à écrire sur le second pli, et l'on met son

nom à la fin de la lettre. Le style exige beaucoup d'attention, parce qu'il doit être différent de celui de la conversation; enfin le caractère que l'on emploie en demande aussi; car il doit être proportionné au rang et à la qualité de la personne à qui l'on écrit. Plus il est petit, plus il est respectueux; on doit garder une certaine distance entre les lignes; le sceau, lorsqu'on en met, est posé en deux endroits, au-desssus du nom de la personne qui écrit, et au-dessus du premier caractère de la lettre; mais on se contente ordinairement de l'appliquer sur le cachet de papier qui sert d'enveloppe.

S'il n'y a point d'occasion où la politesse chinoise ne soit fatigante et ennuyeuse pour les Européens, elle l'est particulièrement dans les fêtes, parce que tout s'y passe en formalités et en cérémonies. On distingue à la Chine deux sortes de festins : l'un ordinaire, qui consiste dans un service de douze ou quinze plats; l'autre plus solennel, où l'on sert vingt-quatre plats sur chaque table, et où l'on affecte beaucoup de façons. Pour observer ponctuellement le cérémonial, on envoie trois tietsëe ou trois billets à ceux qu'on veut régaler : la première invitation se fait un jour ou deux avant la fête; la seconde le matin du jour même, pour faire souvenir les convives de leur engagement, et les prier de n'y pas manquer; la troisième lorsque, tout étant préparé, le maître de la maison veut faire

connaître par un troisième billet l'impatience qu'il a de les voir.

La salle du festin est ordinairement parée de pots de fleurs, de peintures, de porcelaines et d'autres ornemens ; elle contient autant de tables qu'il y a de personnes invitées, à moins que le grand nombre des convives n'oblige de les placer deux à deux; mais il est rare de voir trois personnes à la même table. Ces tables sont rangées sur une même ligne, de chaque côté de la salle, et les convives placés vis-à-vis l'un de l'autre : ils sont assis dans des fauteuils. Le devant de chaque table est tendu d'une étoffe de soie à l'aiguille, comme un devant d'autel; et quoiqu'elles soient sans nappes et sans serviettes, le vernis leur donne un grand air de propreté ; les deux extrémités sont souvent couvertes de grands plats chargés de mets, découpés et rangés en pyramides, avec des fleurs et de gros citrons au-dessus; mais on ne touche jamais à ces pyramides : elles ne servent que pour l'ornement, comme les figures de sucre en Italie, et comme celles de nos surtouts en France.

Lorsque le maître de la maison introduit ses convives dans cette salle, il commence par les saluer l'un après l'autre : ensuite, se faisant apporter du vin dans une tasse d'argent ou de porcelaine, ou de quelque bois précieux, posée sur une petite soucoupe d'argent, il la prend des deux mains; il s'incline vers ses convives, tourne le visage vers la grande

cour de la maison, et s'avance sur le devant de la salle : là, levant les yeux au ciel, et élevant aussi la tasse, il répand le vin à terre, pour faire reconnaître par cet hommage, qu'il ne possède rien dont il n'ait obligation à la faveur céleste. Alors il fait remplir de vin une tasse d'argent ou de porcelaine, qu'il place à la table à laquelle il doit être assis; mais ce n'est qu'après avoir fait une inclination au principal convive, qui répond à cette civilité en s'efforçant de lui épargner une partie de la peine par l'empressement qu'il a de faire verser aussi du vin dans une coupe, comme s'il voulait la porter sur la table du maître, qui est toujours la dernière. Le maître l'arrête par d'autres civilités dont l'usage prescrit les termes. Aussitôt le maître-d'hôtel apporte deux petits bâtons d'ivoire, nommés *quai-tsés*, pour servir de fourchettes, et les place sur la table devant le fauteuil, dans une position parallèle; souvent même ils s'y trouvent déjà tout placés. Enfin le maître conduit son principal convive à son fauteuil, qui est couvert d'une riche étoffe de soie à fleurs; il lui fait une nouvelle révérence, et l'invite à s'asseoir; mais le convive n'y consent qu'après quantité de façons, par lesquelles il s'excuse d'accepter une place si honorable. Le maître se met en devoir de faire la même politesse aux autres convives; mais ils ne lui permettent pas de prendre cette peine.

Tel est le prélude : tout le monde se place à table; à l'instant, quatre ou cinq comédiens,

richement vêtus, entrent dans la salle, et saluent ensemble toute l'assemblée par de profondes inclinations, qui vont jusqu'à toucher quatre fois la terre du front. Cette cérémonie se fait au milieu des deux rangs de tables, le visage tourné vers une autre table fort longue, qui est au fond de la salle, et couverte de flambeaux et de cassolettes. Ensuite les comédiens se relèvent; et l'un d'eux présente un grand livre qui contient en lettres d'or les titres de cinquante ou soixante comédies qu'ils savent par cœur, pour en laisser le choix au principal convive; celui-ci s'excuse de choisir, et le renvoie poliment, avec un signe d'invitation, au convive suivant; ce second l'envoie au troisième, et tous s'excusent. Enfin le premier convive à qui l'on a rapporté le livre l'ouvre, le parcourt des yeux, et choisit la pièce qu'il juge la plus agréable à l'assemblée; les comédiens en font voir le titre à tout le monde, et chacun donne son approbation par un signe de tête. S'il y a quelque objection à faire contre le choix, telle que serait la ressemblance du nom de quelque convive avec celui d'un personnage de la pièce, les comédiens doivent en avertir celui qui choisit.

La représentation commence par une symphonie d'instrumens de musique, qui sont des bassins de cuivre ou de fer dont le son est aigu et perçant, des tambours de peau de buffle, des flûtes, des fifres et des trompettes,

qui ne peuvent plaire qu'aux Chinois. Ces comédies de festins se représentent sans décorations : on se contente d'étendre un tapis sur le plancher; et c'est de quelques chambres voisines du balcon que sortent les acteurs pour jouer leur rôle. Les cours sont ordinairement remplies d'un grand nombre de spectateurs que les domestiques y laissent entrer. Les dames qui veulent assister au spectacle sont hors de la salle, placées vis-à-vis les comédiens; et à travers une jalousie, elles voient et entendent tout ce qui se passe, sans qu'on puisse les apercevoir.

On commence toujours le festin par boire du vin pur. Le maître-d'hôtel, un genou à terre, prononce à haute voix : *Tsing lao ye men kiu poï*, c'est-à-dire, *vous êtes invités*, *messieurs*, *à prendre la coupe*. A ces mots, chacun prend sa tasse des deux mains, l'élève jusqu'au front, la rabaisse plus bas que la table, la porte à sa bouche, et boit lentement à trois ou quatre reprises. Le maître presse de boire tout à son exemple : puis montrant le fond de sa tasse, il fait voir qu'elle est vide et que chacun doit l'imiter. Cette cérémonie recommence deux ou trois fois. Tandis qu'on boit, on sert au milieu de chaque table un plat de porcelaine rempli de quelque ragoût qui n'exige pas de couteaux. Le maître-d'hôtel invite à manger : chacun se sert adroitement avec ses deux petits bâtons. Lorsqu'on a cessé de manger d'un plat, les domestiques en ap-

portent un autre, et continuent de présenter du vin, tandis que le maître-d'hôtel excite tout le monde à manger et à boire. Vingt ou vingt-quatre plats se succèdent ainsi sur chaque table avec les mêmes cérémonies. On est obligé de boire aussi souvent, mais on a la liberté de ne boire qu'autant qu'on veut; et d'ailleurs les tasses sont alors fort petites. On ne lève point les plats de dessus la table à mesure qu'on a cessé d'en manger : ils y demeurent tous jusqu'à la fin du repas.

De six en six plats, ou de huit en huit, on sert du bouillon de viande ou de poisson, et une sorte de petits pains ou de petits pâtés, qu'on y trempe avec les bâtons d'ivoire. Jusqu'alors on n'a mangé que de la viande; mais on commence en ce moment à servir du thé. Les Chinois boivent leur vin chaud. Dans l'ordre du service, on observe de placer le dernier plat sur la table au moment que la comédie finit; après quoi les convives se lèvent, et vont faire leur compliment au maître qui les conduit au jardin ou dans une autre salle, pour y converser jusqu'au fruit.

Dans l'intervalle, les comédiens dînent. D'un autre côté, les domestiques sont employés les uns à présenter de l'eau tiède aux convives pour se laver les mains et le visage, d'autres à desservir les tables et à préparer le dessert. Il consiste en vingt ou vingt-quatre plats de confitures, de fruits, de gelées, de jambons, de canards salés et séchés au soleil, qui sont un

manger délicieux, et de petits entremets composés de choses qui viennent de la mer. Lorsque tout est prêt, un domestique s'approche de son maître, et, un genou en terre, l'en avertit tout bas. Le maître, prenant le temps que l'entretien cesse, se lève et invite les convives à retourner dans la salle du festin, où l'on se réunit d'abord vers le fond; et chacun reprend ensuite sa place après quelques cérémonies.

On apporte alors de plus grandes tasses, et chacun est pressé de boire à plus grands coups. La comédie recommence; ou bien, pour se divertir davantage, on demande la liste des farces, et chacun choisit celle qu'il désire. Pendant ce service, les côtés de chaque table sont couverts de cinq grands plats de parade, et les domestiques des convives passent dans une chambre voisine pour y dîner sans cérémonie.

Au commencement du second service, chaque convive se fait apporter par un de ses domestiques plusieurs petits sacs de papier rouge, qui contiennent de l'argent pour le cuisinier, pour le maître-d'hôtel, pour les comédiens et pour tous les domestiques qui ont servi à table. On donne plus ou moins, suivant la qualité du maître; mais l'usage est de ne rien donner lorsque la fête est sans comédie. Chaque domestique porte ce présent au maître de la maison, qui consent à le recevoir après quelques difficultés, et fait signe à quelqu'un de ses gens de le prendre pour en faire la distribution. Ces festins durent ordinaire-

ment quatre ou cinq heures : ils commencent toujours à l'entrée de la nuit et ne finissent qu'à minuit. Les convives se séparent avec les mêmes cérémonies qui sont en usage dans les visites. Leurs gens portent devant leurs chaises de grandes lanternes de papier huilé, où la qualité du maître, et quelquefois son nom, est écrit en gros caractères. Le lendemain matin, chacun envoie son *tie-tsëe* ou son billet au maître de la maison pour le remercier de ses politesses.

Au surplus, les cuisiniers français, qui ont porté le raffinement si loin, seraient surpris de se voir surpassés par les Chinois dans l'art des potages; ils auraient peine à se persuader qu'avec les seules féves du pays, particulièrement celles de la province de Chan-tong, et avec de la farine de riz et de blé, on prépare à la Chine une infinité de mets tous différens les uns des autres à la vue et au goût. Ils diversifient leurs ragoûts en y mettant des épices et des herbes fortes.

Les Chinois préfèrent la chair de porc à celle des autres animaux : c'est comme le fondement de tous leurs festins. Tout le monde nourrit des porcs et les engraisse : l'usage est d'en manger toute l'année. Ils sont infiniment de meilleur goût que ceux de l'Europe, et l'on aurait peine à trouver quelque chose de plus délicat qu'un jambon de la Chine; mais les plus délicieux mets des Chinois, et les plus recherchés dans les grands festins, sont les nerfs de

cerfs et les nids d'oiseaux. On fait sécher les nerfs de cerfs au soleil d'été, et pour les conserver on les renferme avec de la fleur de poivre et de muscade.

On a déjà vu que les nids d'oiseaux se trouvent le long des côtes de Tonquin, de la Cochinchine, de Java, etc. On suppose que l'espèce d'hirondelle qui les bâtit emploie, pour les attacher aux rochers, un suc visqueux qu'elle rend par le bec. On prétend aussi qu'elle prend de l'écume de mer pour lier ensemble les parties de ces petits édifices, comme les hirondelles y emploient de la boue. La matière en est blanche dans leur fraîcheur; mais, en séchant, elle devient solide, transparente, et d'une couleur tirant quelquefois un peu sur le vert. Aussitôt que les petits ont quitté leurs nids, les habitans des côtes s'empressent de les détacher; ils en chargent des barques entières. On ne peut mieux les comparer, pour la forme et la grandeur, qu'à la moitié de l'écorce d'un citron confit.

Les pates d'ours et les pieds de divers autres animaux, qu'on apporte tout salés de Siam, de Camboge et de Tartarie, sont des friandises qui ne conviennent qu'aux tables des seigneurs. On y sert aussi toutes sortes de volailles, de lièvres, de lapins, et les espèces de gibier qui se trouvent dans les autres pays. Quoique toutes ces denrées soient généralement moins chères dans les grandes villes de la Chine que dans les plus fertiles contrées de l'Europe,

les Chinois ne laissent pas d'aimer la chair de chien et de cheval, sans examiner si ces animaux sont morts de vieillesse ou de maladie; ils ne font pas même difficulté de manger des chats, des rats, et d'autres créatures de cette sorte, qui se vendent publiquement dans les rues. C'est un spectacle assez amusant de voir tous les chiens d'une ville rassemblés par les cris de ceux qu'on va tuer, ou par l'odeur de ceux qu'on a déjà tués, fondre en corps sur les bouchers, qui n'osent marcher sans être armés de longs bâtons ou de fouets, pour se défendre contre leurs attaques, et qui ferment soigneusement leurs boucheries pour se mettre à couvert.

Quoique le blé croisse dans toutes les provinces de la Chine, on se nourrit généralement de riz, surtout dans les contrées méridionales. On y fait même des petits pains qui se cuisent en vingt-quatre minutes au bain-marie, et qui sont fort tendres. Les Européens les font un peu griller au feu; ils sont bien levés et très-délicats. Dans la province de Chan-tong on fait une espèce de galette de froment qui n'est pas mauvaise, surtout lorsqu'elle est mêlée de certaines herbes qui excitent l'appétit. Outre les herbes communes, les légumes et les racines, les Chinois en ont un grand nombre qui ne sont pas connues en Europe, et qui l'emportent beaucoup sur les nôtres. C'est la principale nourriture du peuple, avec le riz.

Navarette observe que les Chinois n'ont pas

d'aliment plus commun et à meilleur marché qu'une pâte de féves qu'ils appellent *teu-feu :* ils font avec la farine de la féve de grands gâteaux en forme de fromages, qui ont cinq ou six pouces d'épaisseur. On y trouve peu de goût lorsqu'on les mange crus; mais, cuits à l'eau, et préparés avec certaines herbes, avec du poisson et d'autres mets, c'est un fort bon aliment; frits au beurre, ils sont excellens : on les mange aussi séchés et fumés, avec de la graine de carvi; et cette méthode est la meilleure. Il s'en fait une consommation incroyable. Depuis l'empereur et les mandarins jusqu'au dernier paysan, tout le monde aime beaucoup le teu-feu, et souvent on le préfère au poulet. La livre, qui est de plus de vingt onces, ne coûte nulle part plus d'un demi-sou. On prétend que ceux qui en usent ne ressentent aucune altération du changement d'air et de climat; et cette raison en rend l'usage encore plus commun pour les voyageurs.

Quoique le thé soit la liqueur ordinaire de la Chine, on y boit aussi une sorte de vin fait avec le riz, mais d'une espèce différente que celui qui se mange; il y a diverses manières de le préparer. En voici une : on laisse tremper le riz dans l'eau pendant vingt ou trente jours, avec d'autres ingrédiens; ensuite, le faisant bouillir jusqu'à dissolution, on le voit aussitôt fermenter et se couvrir d'une légère écume, qui ressemble assez à celle du vin nouveau; sous cette écume est le vin pur, qu'on tire au

clair dans des vaisseaux bien vernis : de la lie on fait une espèce d'eau-de-vie, qui est quelquefois plus forte et plus inflammable que celle de l'Europe. Il s'en vend beaucoup au peuple. Le vin, dont les grands font usage, vient de certaines villes où il passe pour être très-délicat.

Les Chinois ne connaissent point d'obligation plus importante que celle du mariage. Un père voit en quelque sorte son honneur compromis, et ne vit pas content s'il ne marie point tous ses enfans. Un fils manque au premier de ses devoirs s'il ne laisse pas de la postérité pour la propagation de sa famille. Quand un fils aîné n'aurait rien hérité de son père, il n'en serait pas moins obligé d'élever ses frères et de les marier, parce qu'il doit leur tenir lieu du père qu'ils ont perdu, et parce que, si la famille venait à s'éteindre par leur faute, leurs ancêtres seraient privés des honneurs qu'ils ont à prétendre de leurs descendans. On ne consulte jamais l'inclination des enfans pour le mariage. Le choix d'une épouse appartient au père ou au plus proche parent, qui fait les conditions avec le père ou les parens de la fille. Ces conditions se réduisent à leur payer une certaine somme, qui doit être employée à l'achat des habits et des autres ornemens de la jeune mariée, car les filles chinoises n'ont pas de dot.

Cet usage se pratique surtout parmi les personnes de basse condition; car les grands,

les mandarins, les lettrés, et généralement tous les riches, dépensent beaucoup plus pour le mariage d'une fille qu'ils ne reçoivent de son mari. Par la même raison, un Chinois qui a peu de bien, va souvent aux hôpitaux des orphelins demander une fille, afin de l'élever et de la donner pour épouse à son fils. Il épargne ainsi la somme qu'il serait obligé de débourser pour s'en procurer une autre, et la jeune fille est élevée dans le plus profond respect pour sa belle-mère; il y a même lieu de croire qu'elle sera plus soumise à son mari.

On dit que les riches qui n'ont point d'enfans feignent quelquefois que leur femme est grosse, et vont demander secrètement un enfant à l'hôpital, qu'ils font passer pour leur fils. Ce petit étranger entre dans tous les droits des enfans légitimes, fait ses études sous le nom qu'il a reçu, et parvient aux degrés de bachelier et de docteur, privilége refusé aux enfans adoptifs pris ouvertement à l'hôpital.

Ceux qui n'ont pas d'héritier mâle adoptent un fils de leur frère ou quelque autre parent, quelquefois le fils d'un étranger, et donnent même de l'argent aux parens. L'enfant adoptif entre dans tous les droits d'un fils naturel et légitime, prend le nom de celui qui l'adopte, et devient son héritier. S'il naît dans la suite un autre enfant de la même famille, l'enfant adoptif ne laisse pas d'entrer en par-

tage de la succession. C'est dans la même vue qu'il est permis aux Chinois de prendre des concubines, ou plutôt de secondes femmes, qui tiennent rang après l'épouse légitime. Cependant la loi n'accorde cette liberté que lorsque la première femme est parvenue à l'âge de quarante ans sans aucune marque de fécondité.

Comme les femmes ne paraissent jamais à la vue des hommes, le mariage d'une fille ne se conclut que sur le témoignage de ses parens, ou de quelques vieilles femmes dont le métier est de s'entremettre de ces sortes d'affaires. Les familles les engagent par des présens à faire un tableau flatté de la beauté, de l'esprit et des talens de leur fille; mais on se fie peu à leur rapport, et lorsqu'elles en imposent avec trop peu de retenue, elles sont punies très-sévèrement.

Le jour marqué pour la noce, la jeune fille se met dans une chaise pompeusement ornée et suivie de ceux qui portent sa dot. C'est ordinairement parmi le menu peuple une certaine quantité de meubles que son père lui donne avec ses habits nuptiaux, qui sont renfermés dans des coffres. Un cortége d'hommes loués l'accompagne le flambeau à la main, même en plein midi; sa chaise est précédée de fifres, de hautbois et de tambours, et suivie de ses parens et des amis de sa famille. Un domestique de confiance garde la clef de la chaise et ne doit la remettre qu'au mari, qui attend son épouse à la porte de sa maison.

Aussitôt qu'elle est arrivée, il reçoit la clef du domestique, et ouvrant la chaise avec empressement, il juge alors de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Il s'en trouve qui, mécontens de leur sort, referment aussitôt la chaise, et renvoient la fille avec tout son cortége, aimant mieux perdre la somme qu'ils ont donnée que de tenir le marché; mais on prend des précautions qui rendent ces accidens fort rares. Lorsque la fille est sortie de sa chaise, l'époux se met à côté d'elle; ils passent tous deux ensemble dans la salle d'assemblée, où ils font quatre révérences au *Tien :* elle en adresse quatre autres aux parens de son mari; après quoi elle est remise entre les mains des dames invitées à la fête, avec lesquelles elle passe le reste du jour en réjouissances, tandis que le mari traite les hommes dans un autre appartement.

Navarette rapporte plusieurs causes de divorce qui ne seraient pas admises dans nos tribunaux : 1°. une femme babillarde, qui se rend incommode par ce défaut, est sujette à être répudiée, quoiqu'elle soit mariée depuis long-temps, et qu'elle ait donné plusieurs enfans à son mari; 2°. une femme qui manque de soumission pour son beau-père et sa belle-mère; 3°. une femme qui déroberait quelque chose à son mari; 4°. la lèpre est une autre raison de divorce; 5°. la stérilité; 6°. la jalousie. Je ne crois pas que ces motifs de divorce donnent à nos femmes d'Europe une

grande idée de la législation chinoise, du moins par rapport à leur sexe. Elles la trouveront un peu dure, et elles n'auront pas tort. Mais enfin, si les Chinois punissent si sévèrement le babil et la jalousie, c'est qu'une nation silencieuse et calme ne peut souffrir ni qu'on l'étourdisse, ni qu'on la tourmente.

Le soir des noces, on conduit la jeune mariée dans l'appartement de son mari, où elle trouve sur une table des ciseaux, du fil, du coton et d'autres matières à ouvrages, pour lui faire connaître qu'elle doit aimer le travail et fuir l'oisiveté.

Depuis ce jour, jamais un beau-père ne revoit plus le visage de sa belle-fille. Quoiqu'il vive dans la même maison, il ne met jamais le pied dans sa chambre. Il se cache lorsqu'elle en sort. Les amis et les alliés de la famille n'ont pas la liberté de lui parler sans témoins. Cette permission s'accorde aux cousins, lorsqu'ils sont encore très-jeunes; mais ceux qui sont plus âgés n'obtiennent jamais une faveur de cette nature. Il est permis aux femmes de sortir quelquefois dans le cours de l'année pour rendre visite à leurs plus proches parens. C'est à quoi se bornent leurs plaisirs et leurs amusemens.

Lorsqu'une femme se croit grosse, elle va faire la déclaration de son état au temple de ses ancêtres, et demander leur secours pour une heureuse délivrance. Apres l'accouchement, elle retourne au temple pour l'action de grâces, et pour demander la conservation de son fruit.

Dès le moment de la naissance, on donne aux enfans le nom de leur famille, c'est-à-dire un nom commun à tous ceux qui descendent du même grand-père. Un mois après, on y joint un diminutif, que les Chinois appellent un *nom de lait*, et qui est ordinairement celui d'une fleur, d'un animal, ou de quelque autre créature. Au commencement de ses études, un enfant reçoit de son maître un nouveau nom qu'il porte entre ses condisciples. Lorsqu'il est arrivé à l'âge viril, il en prend un autre qu'il porte entre ses amis : c'est celui qu'il conserve, et qu'il signe ordinairement au bas de ses lettres; enfin, s'il parvient à quelque emploi considérable, il choisit un nom convenable à son rang ou à son mérite; et lorsqu'on parle de lui, la politesse ne permet plus qu'on lui en donne d'autre. Ce serait une incivilité grossière de l'appeler de son nom de famille, à moins qu'on n'y fût autorisé par la supériorité du rang.

La piété filiale étant le principal fondement du gouvernement chinois, les anciens sages de la nation se persuadèrent que rien n'était plus capable d'inspirer aux enfans le respect et la soumission qu'ils doivent à leurs parens pendant leur vie, que de voir rendre aux morts des témoignages continuels de la plus profonde vénération. C'est pour cette raison que les rituels prescrivent avec tant d'exactitude toutes les cérémonies qui regardent les morts, telles que l'usage en est établi dans

la religion dominante, qui est celle des lettrés ou des sectateurs de Confucius. Les autres sectes font profession de les pratiquer aussi, mais avec un mélange de superstition qu'on prendra soin de distinguer dans la description suivante.

Navarette nous apprend que, suivant le rituel, lorsqu'un homme approche de sa dernière heure, on le prend dans son lit et on le couche à terre, afin que sa vie finisse où elle a commencé. De même, on place un enfant à terre aussitôt qu'il est né, comme chez les Juifs et d'autres nations, pour faire connaître qu'il doit retourner dans le lieu d'où il est venu. Lorsque le malade est expiré, on lui met dans la bouche un petit bâton qui l'empêche de se fermer. Alors une personne de la famille monte au sommet de la maison, avec les habits du mort, qu'il étend à l'air, en appelant son âme par son nom, et la conjurant de revenir; ensuite il revient auprès du cadavre et le couvre de ses habits : on le laisse trois jours dans cet état, pour attendre s'il donnera quelque marque de vie avant qu'on le mette au cercueil.

On pense ensuite à faire une canne ou un bâton d'appui, qui porte le nom de *chung*, afin que l'âme ait quelque soutien qui puisse lui servir à se reposer. Ce bâton se suspend ensuite dans quelque temple des morts. On fait aussi cette sorte de tablette que les missionnaires appellent *tablettes des morts*, et

qui sont nommées par les Chinois *trônes ou siéges de l'âme ;* car ils supposent que les âmes de leurs amis morts y font leur séjour, et qu'elles s'y nourrissent de la vapeur des alimens qu'on leur offre. Navarette assure qu'il a vérifié cette doctrine par la lecture de leurs livres et par leur propre témoignage. En troisième lieu, on met dans la bouche du mort une pièce de monnaie d'or ou d'argent, du riz, du froment, et quelques autres bagatelles. C'est dans cette vue qu'on la tient ouverte. Les personnes riches y mettent quelques perles. Toutes ces cérémonies sont prescrites dans le rituel et dans le livre nommé *Kay-yu*, qui est l'ouvrage de Confucius.

L'usage des Chinois, lorsque la maladie met un de leurs parens en danger, est d'appeler les bonzes, pour employer le secours de leurs prières. Ces ministres de la religion viennent avec de petits bassins, des sonnettes, et d'autres instrumens dont ils font assez de bruit pour hâter la mort du malade; mais ils prétendent, au contraire, que c'est un soulagement qu'ils lui procurent. Si la maladie augmente, ils assurent que l'âme est partie; et vers le soir, trois ou quatre d'entre eux courent par la ville avec un grand bassin, un tambour et une trompette, dans l'espérance de la rappeler. Ils s'arrêtent un peu en traversant les rues; ils font retentir leurs instrumens et continuent leur marche. Navarette fut témoin plusieurs fois de cette pratique. Ils parcou-

rent dans la même vue les champs voisins, en chantant, priant, et sonnant de leurs instrumens entre les buissons. S'ils trouvent quelque grosse mouche, ils s'efforcent de la prendre; et, retournant avec beaucoup de bruit et de joie au logis du malade, ils assurent que c'est son âme qu'ils rapportent. Navarette apprit qu'ils la lui mettent dans la bouche.

C'était un usage assez commun parmi les Tartares, après la mort d'un homme, qu'une de ses femmes se pendît pour l'accompagner dans l'autre monde. En 1668, un Tartare de distinction étant mort à Pékin, une de ses concubines, âgée de dix-sept ans, se disposait à lui donner cette preuve d'affection; mais ses parens, qui l'aimaient beaucoup, présentèrent une requête à l'empereur pour le supplier d'abolir une si odieuse coutume. Ce prince ordonna qu'elle fût abandonnée, comme un ancien reste de barbarie. Elle était établie aussi parmi les Chinois; mais les exemples en étaient plus rares, et leur philosophe ne l'avait point approuvée. Cependant Navarette fut témoin qu'un vice-roi de Canton, sentant la mort approcher, pria celle de ses concubines qu'il aimait le plus tendrement de se souvenir de l'affection qu'elle lui devait, et de ne pas l'abandonner dans le voyage qu'il allait entreprendre. Cette femme eut le courage de lui en donner sa parole, et de l'exécuter en se pendant elle-même aussitôt qu'il fut expiré.

Duhalde assure qu'on lave rarement les morts, mais qu'après les avoir revêtus de leurs plus riches habits, et couverts des marques de leur dignité, on les place dans le cercueil qu'ils ont fait faire pendant leur vie. Leur prévoyance va si loin sur cet article, que, s'ils n'avaient que dix pistoles au monde, ils les emploieraient à se procurer un cercueil plus de vingt ans avant d'en avoir besoin. Ils le regardent comme le meuble le plus précieux de leur maison. On a vu des enfans se louer ou se vendre dans la seule vue d'amasser assez d'argent pour acheter un cercueil à leur père. Il s'en fait d'un bois assez recherché qui valent quelquefois jusqu'à mille écus. On en trouve de toutes les grandeurs dans les boutiques. Les mandarins exercent souvent leur charité en distribuant des cercueils au peuple. Un Chinois qui meurt sans ce meuble est brûlé comme un Tartare; aussi célèbre-t-on par une fête l'heureux jour où l'on est parvenu à se procurer un cercueil. On l'expose à la vue pendant des années entières; on prend quelquefois plaisir à s'y placer. L'empereur même a son cercueil dans le palais. Les planches dont les cercueils sont composés, pour les personnes riches, ont un demi-pied d'épaisseur et durent fort long-temps. Comme ils sont enduits de bitume et de poix du côté intérieur, et soigneusement vernis au-dehors, il n'en sort point de mauvaise odeur. On en voit de richement dorés, avec divers ornemens de

sculpture. En un mot, la dépense des personnes riches pour se procurer un beau cercueil est portée à un excès incroyable. Assurément on ne peut faire aux Chinois le reproche qu'Horace adressait aux Romains : *Sepulcri immemor, struis domos.*

Tu bâtis des palais, sans penser au tombeau.

On y met un petit matelas, une courtepointe et des oreillers : on n'oublie pas aussi d'y mettre des ciseaux pour se couper les ongles. Avant la conquête des Tartares, on y mettait un peigne pour les cheveux. L'usage est de couper les ongles aux morts lorsqu'ils ont rendu le dernir soupir, et de mettre ce qu'on en retranche dans de petites bourses aux quatre coins du cercueil. Ils regardent comme une cruauté d'ouvrir un corps et d'en ôter le cœur et les entrailles pour les enterrer séparément. Des os de morts entassés les uns sur les autres, comme en Europe, leur paraissent une chose monstrueuse; et tant qu'un cercueil conserve sa forme, ils se gardent scrupuleusement de le joindre dans une même fosse à ceux de la même famille.

Le *Tiao*, c'est-à-dire les devoirs solennels qu'ils rendent aux morts, dure ordinairement l'espace de sept jours, à moins qu'on ne soit obligé, par quelque bonne raison, de les réduire à trois. C'est dans cet intervalle que les parens et les amis d'une famille qu'on a eu soin d'inviter viennent rendre leurs devoirs

au mort. Les plus proches parens restent même dans la maison. Le cercueil est exposé dans la principale salle, qui est tendue d'étoffe blanche, quelquefois entremêlée de pièces de soie noire et violette, et d'autres ornemens de deuil. On place devant le cercueil une table sur laquelle est l'image du défunt, ou bien un cartouche sur lequel son nom est écrit, et qui de chaque côté est accompagné de fleurs, de parfums et de bougies allumées. On met quelquefois au milieu de la chambre un plat, que les bonzes brisent en pièces après quelques cérémonies, en assurant qu'ils ont ouvert au mort les portes du ciel; alors les lamentations commencent, et l'on ferme le cercueil avec une infinité de nouvelles cérémonies.

Ceux qui viennent faire les complimens de condoléance saluent le défunt en se prosternant, et frappent plusieurs fois la terre du front, vis-à-vis la table, sur laquelle ils mettent ensuite quelques bougies et des parfums que l'usage les oblige d'apporter. Les amis particuliers accompagnent cette formalité de soupirs et de larmes. Pendant qu'ils s'acquittent de ces devoirs, le fils aîné, suivi de ses frères, sort de derrière un rideau qui est à côté du cercueil, se traînant à terre et fondant en larmes, dans un morne silence. Ils rendent les saluts avec les mêmes cérémonies qu'on vient de pratiquer devant le cercueil. Cependant les femmes, qui sont cachées derrière le rideau, jettent par intervalles des cris lamentables.

Lorsque tous ces devoirs ont été remplis, on se lève, et un parent éloigné du mort, ou un ami en habit de deuil, qui a reçu à leur arrivée les personnes invitées, continue de faire les honneurs de la maison, et les conduit dans un autre appartement, où l'usage est de leur présenter des fruits secs, du thé et d'autres rafraîchissemens. Celles qui demeurent à peu de distance de la ville viennent s'acquitter en personne de toutes ces bienséances. Celles que l'éloignement ou quelque indisposition en empêche envoient un domestique avec leurs présens et un billet de visite qui contient leur excuse. L'usage oblige aussi les enfans du mort, ou du moins le fils aîné, de rendre visite pour visite ; mais il suffit qu'ils se présentent à chaque porte, ou qu'ils envoient un billet par un domestique.

Quand le jour des obsèques est fixé, on en donne avis aux parens et aux amis de la famille, qui ne manquent pas de se rendre au jour marqué ; le convoi commence par des figures de carton qui représentent des esclaves, des tigres, des lions, des chevaux, etc., et qui sont portées par des hommes. D'autres troupes suivent, marchant deux à deux, les uns avec des étendards, des banderoles, ou des cassolettes remplies de parfums ; d'autres avec des instrumens de musique, sur lesquels ils jouent des airs lugubres. Dans quelques provinces, le portrait du mort s'élève au-dessus de tout le reste, avec son nom et ses titres

écrits en gros caractères d'or ; il est suivi du cercueil, sous un dais de soie violette, en forme de dôme, avec des houppes de soie blanche, richement brodées aux quatre coins. La machine qui supporte le cercueil est portée par des hommes, dont le nombre monte quelquefois jusqu'à soixante-quatre. Le fils aîné, à la tête de ses frères et des petits-enfans, suit à pied, couvert d'un sac de toile de chanvre, et s'appuyant sur un bâton, le corps penché, comme s'il était près de succomber à la douleur ; il est suivi des parens et des amis, tous en habits de deuil, et d'un grand nombre de chaises couvertes d'étoffe blanche, où sont les femmes et les filles du mort, qui percent l'air de leurs cris.

Les tombeaux chinois sont hors des villes, la plupart sur quelque éminence : on y plante ordinairement des pins ou des cyprès, qui les environnent de leur ombre. Chaque ville offre, à quelque distance, des villages, des hameaux et des maisons dispersées, qui sont presque toujours accompagnées de petits bois, et de quantité de petites collines couvertes d'arbres et entourées de murs, qui sont autant de différens cimetières, dont la vue n'est pas sans agrément.

La forme des tombeaux diffère suivant les différentes provinces de l'empire ; cependant la plupart sont en fer à cheval ; ils sont assez bien bâtis, et blanchis proprement, avec les noms de chaque famille gravés sur la princi-

pale pierre. Les pauvres se contentent de couvrir le cercueil de terre, à six ou sept pieds de hauteur, en forme de pyramide; d'autres l'enferment dans une petite loge de brique ; mais les tombeaux des grands et des mandarins sont ordinairement magnifiques. On bâtit une voûte sous laquelle on place le cercueil; on forme au-dessus une élévation en terre de la forme d'un bonnet, haut d'environ douze pieds, sur huit ou dix de diamètre, qu'on couvre de mortier, pour empêcher que l'eau n'y pénètre, et qu'on entoure d'arbres de plusieurs espèces; vis-à-vis est une longue table de marbre blanc, sur laquelle on place une cassolette, deux vases et deux chandeliers, qui sont aussi de marbre et très-bien travaillés. Des deux côtés, on range sur plusieurs lignes quantité de figures d'officiers, d'eunuques, de soldats, de lions, de chevaux de selle, de chameaux, de tortues et d'autres animaux, dans diverses attitudes qui expriment la douleur et le respect. Les sculpteurs chinois excellent, dit-on, dans l'expression des sentimens.

A quelques pas du tombeau, on trouve des tables rangées dans des salles bâties exprès, et pendant la cérémonie de l'enterrement, les domestiques y préparent un festin. Les sépultures des seigneurs ont plusieurs appartemens, où les parens et les amis passent un ou deux mois après l'inhumation du corps, pour renouveler chaque jour leurs gémissemens avec les fils du mort.

En arrivant au lieu de la sépulture, ils font un sacrifice à l'esprit qui y préside, pour implorer sa protection en faveur de son nouvel hôte. Après les funérailles, on offre pendant plusieurs mois, devant l'image du mort, et devant sa tablette, des viandes, du riz, des légumes, des fruits, des potages et d'autres alimens, dans l'opinion que l'âme en fait sa nourriture. Cette cérémonie se renouvelle un certain nombre de fois chaque mois et chaque jour.

On vient quelquefois de fort loin visiter les sépulcres pour examiner à la couleur des ossemens si la mort d'un défunt a été naturelle ou violente; mais la loi veut que ce soit un mandarin qui préside à l'ouverture du cercueil. Les tribunaux ont des officiers qui sont chargés de cette inspection. L'avidité des richesses fait quelquefois ouvrir les tombeaux pour enlever les joyaux ou les habits précieux qui s'y trouvent renfermés; mais c'est un crime qui est puni sévèrement.

La durée ordinaire du deuil, pour un père, doit être de trois ans; mais cet espace est ordinairement réduit à vingt-sept mois, pendant lesquels on ne peut exercer aucun emploi public. Un mandarin est obligé de quitter son gouvernement, et un ministre d'état le soin des affaires publiques, pour vivre dans la retraite et se livrer à sa douleur. L'empereur, pour de bonnes raisons, peut accorder une dispense; mais les exemples en sont très-rares.

On prétend que l'usage de trois ans de deuil est fondé sur la reconnaissance qu'un fils doit à son père et à sa mère pour les trois premières années de sa vie, pendant lesquelles il a eu continuellement besoin de leur secours. Le deuil pour les autres parens est plus ou moins long, suivant le degré de parenté; ces pratiques s'observent avec tant de scrupule, que les annales de la Chine ont immortalisé la piété de Ven-kong, roi de Tsin, qui, ayant été chassé des états de Hien-kong, son père, par la violence et les artifices de sa belle-mère, prit le parti de voyager dans divers pays pour dissiper son chagrin et se garantir des piéges qu'on tendait à sa vie. Lorsqu'il apprit la mort de son père, il refusa pendant le temps de son deuil de prendre les armes pour se mettre en possession du trône, quoiqu'il y fût invité par la plus grande partie de ses sujets.

La couleur du deuil est le blanc, pour les princes comme pour les plus vils artisans. Dans un deuil complet, le bonnet, la veste, la robe, les bas et les bottes doivent être blancs; mais, pendant le premier mois du deuil d'un père ou d'une mère, l'habit des enfans est une espèce de sac de toile de chanvre rousse et fort claire, qui ressemble beaucoup à nos toiles d'emballage : leur ceinture est une corde lâche: leur bonnet, dont la figure est assez bizarre, est aussi de toile de chanvre. Cette négligence et cet air lugubre passent pour des marques d'une profonde douleur.

Il est permis aux Chinois de garder aussi long-temps qu'ils le souhaitent les cadavres dans leurs maisons, sans que les magistrats puissent les obliger à les inhumer : ainsi, pour faire éclater le respect et la tendresse qu'ils doivent à leur père, ils gardent quelquefois son corps pendant trois ou quatre ans. Leur siége, pendant tout ce temps de deuil, est un tabouret revêtu de serge blanche, et leur lit une natte de roseau près du cercueil. Ils s'interdisent l'usage du vin et de certains mets, n'assistent à aucun repas de cérémonie, et ne fréquentent pas les assemblées publiques. S'ils sont obligés de sortir en ville, ce qui n'arrive guère qu'après un certain temps, leur chaise à porteur est couverte de blanc; cependant il faut enfin que le cadavre soit inhumé. Un fils qui négligerait de placer le corps de son père dans le tombeau de ses ancêtres serait perdu d'honneur, surtout dans sa famille; on refuserait, après sa mort, de placer son nom dans la salle où on les honore. Les personnes riches ou de qualité qui meurent éloignées de leur province exigent que leur corps soit transporté au lieu de leur naissance; mais, sans un ordre particulier de l'empereur qui leur permette de traverser les villes, ils doivent passer hors des murs.

Outre les devoirs du deuil et des funérailles, l'usage assujettit les familles chinoises à deux autres cérémonies relatives à leurs ancêtres. La première se pratique dans le *Tsé-tang*, salle

que chaque famille bâtit exprès. Toutes les personnes qui se touchent par le sang s'y assemblent au printemps, et quelquefois en automne : on en a vu monter le nombre jusqu'à sept ou huit mille. Alors il n'y a point de distinction du rang : mandarins, lettrés, artisans, laboureurs, tous les membres d'une famille sont confondus, se mêlent et se reconnaissent pour parens. C'est l'âge qui règle tout; le plus vieux, qui est quelquefois le plus pauvre, occupe la première place.

Il y a dans cette salle une longue table placée contre la muraille sur une élévation, où l'on monte par des gradins. On y voit les images des ancêtres les plus distingués, ou du moins leurs noms. Ceux des hommes, des femmes et des enfans de la famille sont écrits sur des tablettes ou de petites planches rangées des deux côtés, avec leur âge, leur qualité, leur emploi, et le jour de leur mort.

Les plus riches de la famille préparent un festin. On charge plusieurs tables de toutes sortes de mets, de riz, de fruits, de parfums, de vin et de bougies. Les cérémonies qui s'observent dans cette fête sont à peu près les mêmes que celles des enfans à l'égard de leur père, lorsqu'ils approchent de lui pendant sa vie.

La seconde cérémonie se pratique au moins une fois l'année, au tombeau même des ancêtres. Comme il est ordinairement situé dans les montagnes, tous les descendans d'une même

famille, hommes, femmes et enfans, s'y rassemblent. Si c'est au mois d'avril, ils commencent par nettoyer les sépulcres des herbes et des buissons qui les environnent; après quoi ils expriment leur respect, leur reconnaissance et leur douleur avec les mêmes cérémonies que le jour de la mort : ensuite ils placent sur les tombeaux du vin et des viandes, qui leur servent à se régaler tous ensemble.

Duhalde observe que, malgré l'opinion qui fait regarder les Chinois comme plus attachés à la vie que la plupart des autres peuples, on les voit néanmoins assez tranquilles dans les plus dangereuses maladies; et qu'ils souhaitent même qu'on ne leur déguise pas l'approche de la mort. D'ailleurs il s'en trouve un grand nombre dans les deux sexes qui prennent volontairement le parti de mourir dans un transport de colère, ou par un mouvement de jalousie, de désespoir, de grandeur d'âme, etc. Cette disposition au suicide, assez naturelle dans une nation flegmatique et réfléchie, est encore entretenue par la multiplicité et le retour fréquent des cérémonies funèbres qui accoutument à l'idée de la mort et au détachement de la vie.

Quoique les lois de la Chine aient banni le luxe et le faste dans le cours de la vie privée, non-seulement elles le permettent, mais elles l'approuvent même quand on paraît en public, quand on voyage, quand on fait ou rend des visites, quand on obtient une audience de l'em-

pereur. On aurait peine à représenter l'air de grandeur avec lequel les *kouangs*, c'est-à-dire les officiers civils et militaires, que nous avons nommés *mandarins*, à l'exemple des Portugais, paraissent dans les processions et dans les autres occasions d'apparat. Lorsqu'un *tchi-fou*, magistrat civil, qui n'est qu'un mandarin du cinquième ordre, sort de sa maison, les officiers de son tribunal marchent en ordre des deux côtés de la rue. Les uns portent devant lui un parasol de soie; d'autres frappent de temps en temps sur un bassin de cuivre, et avertissent le peuple à haute voix de rendre les respects qu'il doit à leur maître; d'autres portent de grands fouets; d'autres traînent de longs bâtons ou des chaînes de fer. Le fracas de tous ces instrumens fait naturellement trembler les habitans d'une ville. Dès que le tchi-fou paraît, tous les passans ne pensent qu'à lui témoigner leur respect, non en le saluant, car ce serait une familiarité criminelle; mais en se retirant à l'écart et se tenant debout, les pieds serrés et les bras pendans. Ils demeurent immobiles dans cette posture jusqu'à ce que le mandarin soit passé.

Si un mandarin du cinquième ordre marche avec cette pompe, on peut juger quelle est la magnificence du cortége d'un *tsong-tou*, ou vice-roi; il est toujours accompagné de cent hommes au moins, qui occupent quelquefois toute la rue. La marche commence par deux timbaliers, qui battent continuellement pour

avertir le peuple. Ils sont suivis de huit hommes qui portent des enseignes sur lesquelles on lit en gros caractères les titres d'honneur du mandarin. Quatorze autres enseignes qui succèdent représentent les symboles de son emploi, tels que le dragon, le tigre, le fong-hoang, la tortue volante et d'autres animaux ailés. Six officiers viennent ensuite avec des planches en forme de pelles, qu'ils tiennent élevées, et sur lesquelles les qualités particulières du mandarin sont inscrites en lettres d'or. Suivent deux autres officiers : l'un qui porte un parasol de soie jaune à trois étages, l'autre chargé de l'étui qui sert à renfermer le parasol : deux archers à cheval, qui sont à la tête des gardes; le corps des gardes, sur quatre lignes, armés de lances dont le fer a la forme d'une faux, et parées de flocons de soie; deux autres files d'hommes armés, dont les uns portent des masses, soit à longs manches, soit en forme de main, soit de fer en forme de serpent; et les autres, de grands marteaux, ou de longues haches en forme de croissant; une seconde compagnie de gardes, les uns armés de haches tranchantes; d'autres de lances, comme les premiers : un corps de soldats avec des hallebardes pointues, des arcs et des flèches; deux porteurs chargés d'une fort belle cassette, qui contient les sceaux du mandarin ; deux timbaliers, pour donner avis de son approche; deux officiers avec des plumes d'oie à leur bonnet, et armés de

cannes pour contenir le peuple; deux massiers, avec des masses dorées en forme de dragons; un grand nombre d'officiers de justice, les uns armés de fouets; d'autres, de gaules plates, pour donner la bastonnade; d'autres de chaînes et de coutelas, ou parés d'écharpes de soie : enfin deux porte-étendards et le capitaine-général du cortége. Le vice-roi paraît enfin dans une grande chaise dorée portée par huit hommes, environnée de pages et de valets de pied. Il a près de sa personne un officier qui porte un grand éventail en forme d'écran. De quantité de gardes qui le suivent, les uns sont armés de masses polyèdres, et d'autres de sabres à longues poignées; ensuite viennent plusieurs enseignes avec un grand nombre de domestiques à cheval, dont chacun porte quelque chose pour l'usage du mandarin, comme un second bonnet dans un étui, par précaution pour le changement de temps. Si c'est pendant la nuit qu'il doit sortir, on porte de grandes et belles lanternes, sur lesquelles on lit ses titres et ses qualités, pour imprimer à tous les spectateurs le respect qui lui est dû, et pour faire arrêter les passans ou lever ceux qui sont assis.

Le kouang militaire n'affecte pas moins de grandeur quand il sort : c'est ordinairement à cheval. Les harnais chinois sont d'une somptuosité extraordinaire : les mors et les étriers sont dorés ou d'argent; la selle est très-riche, et la bride de gros satin piqué, large de deux

doigts. A la naissance du poitrail du cheval pendent deux gros flocons de ce beau crin rouge dont ils couvrent leurs bonnets. Ces flocons sont suspendus à des anneaux de fer dorés ou argentés. Le cortége est composé d'un grand nombre d'hommes à cheval, sans compter les domestiques du mandarin, qui sont vêtus de satin noir ou de toile de coton peinte, suivant la qualité de leur maître.

Ce ne sont pas seulement les princes et les personnes du plus haut rang qui paraissent en public avec ce faste. Un homme de médiocre qualité ne sort dans les rues qu'à cheval, ou dans un palanquin bien fermé, avec une suite de plusieurs domestiques à pied. Les dames tartares ont l'usage des calèches à deux roues, mais elles n'ont point celui des carrosses. Au lieu qu'en Europe on voyage avec peu de provisions, sans ordre et sans éclat, l'usage des mandarins, à la Chine, est de ne s'éloigner jamais du lieu de leur résidence sans beaucoup d'appareil. S'ils voyagent par eau, leur barque est superbe, et est suivie d'un grand nombre d'autres, qui portent tout leur train. S'ils vont par terre, outre les domestiques et les soldats qui précèdent et qui suivent avec des lances et des étendards, ils ont pour leur propre personne une chaise portée par des mules ou par huit hommes, et plusieurs chevaux en lesse, pour en faire alternativement usage, suivant leur commodité et les changemens de temps.

Les Chinois affectent aussi beaucoup de pompe dans leurs réjouissances publiques, surtout dans deux fêtes qui se célèbrent avec une dépense extraordinaire. La première est celle du commencement de leur année, et l'autre, celle des lanternes. Par le commencement de l'année ils entendent la fin de la douzième lune, et environ vingt jours de la première lune de l'année suivante; c'est proprement le temps de leurs vacances. Alors cessent toutes sortes d'affaires; on se fait des présens, toutes les postes sont arrêtées, et les tribunaux fermés dans tout l'empire. Cette fête porte le nom de *clôture des sceaux*, parce que les petits coffres où l'on renferme les sceaux de chaque tribunal sont alors fermés avec beaucoup de cérémonie. Ces vacances durent un mois entier; c'est un temps de grande réjouissance, surtout les derniers jours de l'année qui expire, qu'on célèbre avec beaucoup de solennité. Les mandarins inférieurs rendent des devoirs à leurs supérieurs, les enfans à leur père, les domestiques à leurs maîtres, etc. C'est ce qui s'appelle en langue chinoise *congédier l'année*. Le soir toute la famille s'assemble, et on fait un grand festin.

Dans quelques cantons les personnes d'une même famille ne recevraient point un étranger, pas même un de leurs plus proches parens, de crainte qu'au moment où commence la nouvelle année, il n'enlève tout le bonheur qu'elle peut apporter à la maison, et qu'il ne

l'emporte dans la sienne. Tout le monde se tient renfermé ce jour-là et ne se réjouit qu'avec sa famille; mais le lendemain et les jours suivans ce sont des démonstrations de joie extraordinaires : toutes les boutiques de la ville sont fermées; on ne pense qu'au plaisir; chacun se pare de ses plus beaux habits et visite ses parens, ses amis et ses protecteurs. On représente des comédies, on se régale les uns les autres, et l'on se souhaite mutuellement toutes sortes de prospérités.

La fête des lanternes tombe au quinzième jour de la première lune. Toute la Chine est illuminée dans ce jour ; on la croirait en feu. Les réjouissances commencent le 13 au soir, et durent jusqu'au soir du 16 ou du 17. Tous les habitans de l'empire, riches et pauvres, à la campagne et dans les villes, sur les côtes ou sur les rivières, allument des lanternes peintes de différentes couleurs, et les suspendent dans leurs cours, à leurs fenêtres et dans leurs appartemens. Les personnes riches emploient plus de deux cents francs en lanternes. Les grands mandarins, les vice-rois et l'empereur même y mettent trois ou quatre mille livres. Toutes les portes sont ouvertes le soir, et le peuple a la liberté d'entrer dans les tribunaux des mandarins, qui sont magnifiquement ornés.

Ces lanternes sont très-grandes ; on en voit à six panneaux. Le bois en est verni et orné de dorures. Les panneaux sont tendus d'une

belle étoffe de soie fine et transparente, sur laquelle on a peint des fleurs, des arbres, et des figures d'hommes, qui, étant disposées avec beaucoup d'art, reçoivent une apparence de vie du grand nombre de lampes et de bougies qu'on met dans ces lanternes; d'autres sont rondes, d'une corne bleue et transparente, qui plaît beaucoup à la vue. Le haut est orné de sculpture, et de chaque coin pendent des banderoles de satin de diverses couleurs.

Mais rien ne donne tant d'éclat à la fête que les feux d'artifice qui s'exécutent dans tous les quartiers de la ville. On prétend que les Chinois excellent dans cet art. Cependant le récit d'un feu d'artifice que l'empereur Khang-hi donna pour amusement à toute sa cour, et dont les missionnaires du palais furent témoins, ne nous offre pas, à beaucoup près, l'idée d'un talent en ce genre supérieur à ceux des artificiers européens.

On commença à mettre le feu à six cylindres plantés en terre, et d'où il s'éleva des flammes qui retombèrent d'environ douze pieds de hauteur, en pluie d'or ou de feu. Ce prélude fut suivi d'une sorte de chariot à bombes, soutenu par deux poteaux, d'où il sortit une autre pluie de feu, accompagnée de plusieurs lanternes sur lesquelles on lisait diverses phrases en gros caractères, couleur de flamme de soufre, et d'une demi-douzaine de lustres en forme de colonnes. Dans un instant cette abon-

dance de lumières changea la nuit en un jour éclatant. Enfin l'empereur mit lui-même le feu au corps de la machine, qui se couvrit tout d'un coup de flammes, dans un espace de quatre-vingts pieds de long sur quarante ou cinquante de largeur. La flamme s'étant communiquée à diverses perches et à des figures de papier plantées de tous côtés, on vit s'élever dans l'air un prodigieux nombre de fusées, et un grand nombre de lanternes et de lustres s'allumer par toute la place. Ce spectacle dura près d'une demi-heure. De temps en temps on voyait paraître en plusieurs endroits des flammes violettes et bleuâtres en forme de grappes de raisin qui pendaient d'une treille ; ce qui, joint à la clarté des lumières qui brillaient comme autant d'étoiles, formait un coup d'œil très-agréable. Les feux d'artifice de Ruggiéri sont beaucoup plus imposans et mieux entendus.

On observe dans ces fêtes une cérémonie fort remarquable. Dans la plupart des maisons, les chefs de famille écrivent en gros caractères, sur une feuille de papier rouge ou sur une tablette vernie, les mots suivans : *Tien-ti, san-iai, che-fan van-lin, tchin-tsai,* c'est-à-dire, *au vrai gouverneur du ciel, de la terre, des trois limites et des dix mille intelligences.* Ce papier est tendu sur un châssis, ou appliqué sur une planche. On l'élève dans la cour sur une table, où l'on met du blé, du pain, de la viande ou quelque autre offrande de

cette nature. Ensuite on se prosterne à terre, et l'on offre de petits bâtons parfumés.

L'opinion commune sur l'origine de cette fête est qu'elle fut établie, peu de temps après la fondation de l'empire, par un mandarin, qui, ayant perdu sa fille sur le bord d'une rivière, se mit à la chercher, mais inutilement, avec des flambeaux et des lanternes, accompagné d'une foule de peuple dont il s'était fait aimer par sa vertu; mais les lettrés donnent une autre origine à la fête des lanternes : ils prétendent que l'empereur Kie, dernier monarque de la dynastie de Hia, se plaignant de la division des nuits et des jours, qui rend une partie de la vie inutile au plaisir, fit bâtir un palais sans fenêtres, où il rassembla un certain nombre de personnes des deux sexes qui étaient toujours nues, et que, pour en bannir les ténèbres, il y établit une illumination continuelle de flambeaux et de lanternes, qui donna naissance à cette fête.

Les Chinois supposent que le nombre de neuf est le plus excellent de tous les nombres, et qu'il a la vertu de conférer des honneurs, des richesses et une longue vie : c'est dans l'espérance d'obtenir ces trois biens que le neuvième jour de la lune on s'assemble dans les villes, sur les tours et les terrasses, où l'on se réjouit avec ses parens et ses amis. Les habitans de la campagne prennent, pour lieu d'assemblée, les montagnes et d'autres lieux élevés.

La magnificence des Chinois éclate dans leurs ouvrages publics, tels que les fortifications des villes, des forts et des châteaux, les temples, les salles de leurs ancêtres, les tours, les arcs de triomphe, les ponts, les chemins, les canaux et les autres monumens.

On compte environ trois mille tours le long de la grande muraille : le tiers des habitans de l'empire fut employé à la bâtir. Comme elle commence à la mer, on fut obligé, pour en jeter les fondemens de ce côté-là, de couler à fond plusieurs vaisseaux chargés de fer et de grosses pierres : elle fut élevée avec un art merveilleux. Il fut défendu aux ouvriers, sous peine de mort, de laisser la moindre ouverture entre les pierres. De là vient que ce fameux ouvrage se conserve aussi entier que le premier jour qu'il fut bâti.

Le plus fameux édifice est celui de Nankin, qui se nomme *la grande tour*, ou *la tour de porcelaine*, dans le temple de Pao-ghen-tsé. C'est un octogone d'environ quarante pieds de diamètre; de sorte que la largeur de chaque face est de quinze pieds : elle est entourée d'un mur de la même forme, qui est à deux toises et demie de l'édifice. Le premier toit, qui est de tuiles vernies, semble sortir du corps de la tour, et forme une fort belle galerie. Les étages sont au nombre de neuf, dont chacun est orné d'une corniche, trois pieds au-dessus des fenêtres, et d'un toit semblable à celui de la galerie, excepté qu'il ne peut

être si saillant, parce qu'il n'a point de second mur pour le soutenir. Le mur du rez-de-chaussée n'a pas moins de douze pieds d'épaisseur, et plus de huit pieds et demi par le haut : il est revêtu de porcelaine. La pluie et la poussière en ont un peu diminué la beauté; mais on distingue encore que c'est de la porcelaine, quoique grossière. Des briques ne se seraient pas si bien conservées depuis trois cents ans.

L'escalier intérieur est petit et incommode, parce que les degrés en sont extrêmement hauts. Chaque étage est formé par d'épaisses solives qui se croisent pour soutenir le plancher, et qui composent une chambre dont le lambris est enrichi de diverses peintures, si les peintures chinoises, remarque le père Le Comte, sont capables d'orner un appartement. Les murs des étages supérieurs sont percés d'une infinité de petites niches, qui contiennent des idoles en bas-relief. Tous les étages sont de la même hauteur, à l'exception du premier, qui est plus haut que tous les autres. Le père Le Comte ayant compté cent quatre-vingt-dix marches, chacune d'environ dix pouces, la hauteur totale doit être de cent cinquante-huit pieds. Si l'on y joint celle du perron, celle du neuvième étage qui n'a point de degrés, et celle du toit, on peut donner à cette tour environ deux cents pieds depuis le rez-de chaussée.

Le comble n'est pas une des moindres beautés

de cette tour. C'est un fort gros mât, qui, prenant du plancher du huitième étage, s'élève de plus de trente pieds en dehors. Il est engagé dans une large bande de fer de la même hauteur, tournée en spirale, et éloignée de plusieurs pieds de l'arbre; de sorte que, dans l'éloignement, on le prendrait pour une espèce de cône creux d'une grandeur extraordinaire : il est terminé par une grosse boule dorée. Cet édifice est l'ouvrage le plus solide et le plus magnifique de tout l'Orient.

La Chine est remplie de ces temples que les Européens ont nommés *pagodes*, et qui sont consacrés à quelque divinité fabuleuse. Les plus célèbres sont bâtis sur des montagnes stériles; mais les canaux qui ont été ouverts à grands frais pour conduire l'eau des hauteurs dans des réservoirs; les jardins, les bosquets, et les grottes qu'on a pratiqués dans les rochers pour se mettre à l'abri des chaleurs excessives d'un climat brûlant, rendent ces solitudes extrêmement agréables. L'édifice consiste en portiques, pavés de grandes pierres carrées et polies; en salles et en pavillons, qui terminent les angles des cours, et qui communiquent l'un à l'autre par de longues galeries, ornées de statues en pierre, et quelquefois en bronze.

Les arcs de triomphe sont fort médiocres; mais, à une certaine distance, ils forment un spectacle qui a quelque chose de noble et d'agréable dans les rues où ils sont placés.

On compte plus de onze cents de ces monumens élevés à l'honneur des princes, des hommes et des femmes illustres, et des personnes renommées pour leur savoir et leur vertu. Il n'y a point de ville qui n'ait les siens.

Entre les édifices publics on peut nommer les salles bâties à l'honneur des ancêtres, les bibliothéques, et les palais des princes et des mandarins. Les bibliothéques, au nombre de deux cent soixante-douze, ont été bâties à grands frais, et ne manquent ni de livres, ni d'ornemens.

Mais la plus grande partie des palais, surtout les hôtels des kouangs et des mandarins, quoique bâtis aux dépens de l'empereur, n'ont guère plus de magnificence que les maisons des simples particuliers. L'empire chinois a des lois somptuaires, qui restreignent également le luxe des grands et des petits. Pendant le séjour que le père Le Comte fit à Pékin, un des principaux mandarins, il croit même que c'était un prince, s'étant fait bâtir une maison un peu plus belle que les autres, fut accusé devant l'empereur; et la crainte du péril qui le menaçait lui fit prendre le parti de l'abattre avant que l'affaire fût jugée. Les maisons du commun des habitans sont d'une extrême simplicité; on ne cherche qu'à les rendre commodes. Celles des riches sont ornées de vernis, de sculptures et de dorures qui les rendent riantes et agréables.

La manière de les bâtir est de commencer

par élever un certain nombre de colonnes, sur lesquelles on pose le toit. Tous les édifices de la Chine étant de bois, il est rare que les fondemens aient plus de deux pieds de profondeur. Les murs sont ordinairement de brique ou d'argile battue, quoique dans plusieurs cantons on les fasse de bois. Ces maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, à l'exception de celles des marchands, qui ont un second étage, nommé *léou*, dont ils font leur magasin.

La magnificence des maisons consiste dans l'épaisseur des solives et des colonnes, dans le choix du bois, et dans la belle sculpture des portes. Il n'y a point d'autres degrés que ceux qui servent à élever un peu la maison au-dessus du rez-de-chaussée; mais le long du corps de logis règne une galerie courante de six à sept pieds de largeur, et revêtue de belles pierres de taille.

Le peuple emploie pour la construction des murs une sorte de briques qui ne sont pas cuites au feu, excepté pour la façade, qui est toujours en briques cuites. Dans quelques provinces, les maisons ne sont que d'argile trempée et battue entre deux ais; dans d'autres, ce sont des claies de bois, revêtues de terre et de chaux : mais chez les personnes de distinction, les murailles sont toutes de briques polies, et souvent ciselées avec art. Dans les villages, surtout dans quelques provinces, les maisons sont généralement de terre

et fort basses. Les toits sont faits de roseaux appliqués sur des solives ou des lattes.

Les hôtels des princes et des principaux mandarins, comme ceux des personnes opulentes, sont étonnans par leur vaste étendue; la multitude de leurs cours et de leurs appartemens compense ce qui leur manque du côté de la magnificence et de la beauté. Ils sont composés de quatre ou cinq cours séparées par autant de corps de logis. Les ailes ne contiennent que des offices et des logemens pour les domestiques. Chaque façade a trois portes; celle du milieu, qui est la plus grande, offre des deux côtés des lions en marbre. Devant la grande porte de la première cour est une place environnée d'une balustrade qui est revêtue d'un beau vernis rouge ou noir. Les côtés sont flanqués chacun d'une petite tour, d'où les tambours et d'autres instrumens de musique se font entendre à différentes heures du jour, surtout lorsque le mandarin sort de sa maison, ou qu'il y entre, ou qu'il monte sur son tribunal.

Dans la première cour on voit une grande esplanade, où s'arrêtent ceux qui ont quelque requête à présenter. Les deux ailes sont composées de petits bâtimens qui servent de bureaux pour les officiers du tribunal. Au fond de la cour se présentent trois autres portes, qui ne s'ouvrent que quand le mandarin monte au tribunal. Celle du milieu est fort grande, et uniquement réservée pour les per-

sonnes de distinction. On passe dans une autre cour, dont le fond offre d'abord une grande salle, où le mandarin rend la justice. Cette salle est suivie de deux autres, qui lui servent à recevoir les visites.

On trouve ensuite une troisième cour, où se présente une salle beaucoup plus belle que celle des audiences publiques. C'est le lieu où les amis particuliers du mandarin sont introduits. Les corps de logis qui l'environnent sont habités par les domestiques. Au delà de cette salle est une autre cour qui contient les appartemens des femmes et des enfans du mandarin, et qui n'a qu'une grande porte; nul homme n'ose y pénétrer. Cette partie du palais est propre et commode. On y voit des jardins, des bosquets, des pièces d'eau, et tout ce qui peut plaire à la vue.

Les Chinois n'ont pas, comme les Européens, la curiosité d'orner et d'embellir l'intérieur de leurs maisons: on n'y voit point de tapisseries, de glaces, ni de dorures. Comme les mandarins tiennent leurs hôtels de l'empereur, et qu'il leur arrive quelquefois de se les voir ôter, ils ne font jamais de dépense extraordinaire pour les meubles. D'ailleurs, les visites ne se recevant que dans la grande salle qui est sur le devant de la maison, il n'est pas surprenant que les ornemens soient négligés dans les appartemens intérieurs, où ils seraient entièrement inutiles, parce qu'ils n'y seraient jamais vus de personne.

Les lits sont d'une beauté singulière, surtout dans les maisons des grands. Le bois est peint, doré et orné de sculptures. Dans les provinces du nord, les rideaux sont de double satin pendant l'hiver; ils font place en été aux taffetas blancs à fleurs et à figures, ou à une très-belle gaze, qui est assez claire pour le passage de l'air, et assez serrée pour empêcher celui des cousins, insectes fort communs dans les provinces méridionales. Le peuple emploie, pour s'en défendre, une toile de chanvre fort mince. Les matelas sont fort épais et bourrés de coton.

Dans les provinces du nord on fait en briques des alcôves de différentes grandeurs, suivant le nombre des personnes qui composent une famille. A côté est un petit fourneau où l'on met du charbon, dont la chaleur se répand dans toute la maison par des tuyaux qui portent la fumée jusqu'au-dessus du toit. Chez les personnes de distinction le fourneau est pratiqué dans le mur, et s'allume par-dehors. Par ce moyen la chaleur se communique si parfaitement au lit, et à toutes les parties d'une maison, qu'on n'a pas besoin de lits de plume comme en Europe. Ceux qui craignent de coucher immédiatement sur la brique chaude, suspendent au-dessus une sorte de hamac fait de cordes ou de rotang.

Le matin, on enlève tout cela, et l'on met à la place des tapis et des nattes pour s'y asseoir. Comme il n'y a point de cheminée, rien n'est si commode pour toute une famille qui s'oc-

cupe ainsi de son travail sans ressentir le moindre froid, et sans être obligée de recourir aux pelisses. Les gens du commun préparent leurs alimens, et font chauffer leur vin ou leur thé à l'ouverture du fourneau. Ces alcôves et ces lits sont assez grands dans les hôtelleries pour que plusieurs voyageurs y trouvent leur place.

L'attention du gouvernement chinois, comme celle des anciens Romains, s'étend aux grands chemins de l'empire, et ne néglige rien pour les rendre sûrs, beaux et commodes. Une infinité d'hommes sont continuellement employés à les rendre unis, et souvent à les paver, surtout dans les provinces méridionales, où les chevaux et les chariots ne sont point en usage. Ces chemins sont ordinairement fort larges, et si bien sablés, qu'ils se sèchent aussitôt qu'il a cessé de pleuvoir. Les Chinois ont ouvert des chemins par-dessus les plus hautes montagnes, en coupant les rochers, en aplanissant les sommets et comblant de profondes vallées. Dans quelques provinces, les grands chemins sont autant de grandes allées bordées d'arbres fort hauts, et quelquefois de murs de sept ou huit pieds d'élévation pour empêcher les voyageurs de passer à cheval dans les terres. Ces murailles ont des ouvertures qui répondent aux chemins de traverse, et qui aboutissent de toutes parts à de gros villages.

Sur ces routes on trouve, à certaines distances, des lieux de repos pour ceux qui voya-

gent à pied. La plupart des mandarins qui sont rappelés de leurs emplois cherchent à se distinguer par des ouvrages de cette nature. On rencontre aussi des temples et des couvens de bonzes qui offrent pendant le jour une retraite aux voyageurs; mais on obtient rarement la permission d'y passer la nuit, à la réserve des mandarins, qui jouissent de ce privilége. Il se trouve des personnes charitables qui font distribuer pendant la belle saison du thé aux pauvres voyageurs; et pendant l'hiver, une sorte d'eau composée où l'on a fait infuser du gingembre. Les hôtelleries sont fort grandes et fort belles sur les grandes routes; mais, dans les chemins détournés, rien n'est si misérable et si malpropre.

A chaque poste, on rencontre une maison qui se nomme *Cong-houan*, établie pour la réception des mandarins, et de ceux qui voyagent par l'ordre de l'empereur.

Sur les grands chemins on trouve, d'espace en espace, des tours hautes de douze pieds sur lesquelles il y a des guérites pour des sentinelles, et des pavillons qu'on lève pour signal en cas d'alarme. Ces tours sont faites de gazon ou de terre battue; leur forme est carrée: elles ont des créneaux. Dans quelques provinces on y place, au sommet, des cloches de fer; celles qui ne sont point sur la route de Pékin n'ont ni guérites ni créneaux. Les lois ordonnent qu'il y ait sur toutes les routes fréquentées des tours de cette espèce, de cinq en cinq lis,

c'est-à-dire à chaque demi-lieue, une grande et une petite, alternativement, avec une escouade de soldats continuellement en faction pour observer ce qui se passe aux environs, et prévenir tout désordre. On les répare soigneusement lorsqu'elles tombent en ruine; et si le nombre des soldats n'est pas suffisant, les habitans des villages sont obligés d'y suppléer.

Outre les chemins de terre, la Chine est remplie de commodités pour les voyages et les transports par eau. Les rivières navigables et les canaux y sont en fort grand nombre. On trouve le long des rivières un sentier commode pour les gens de pied, et les canaux sont bordés d'un quai de pierre. Dans les cantons humides et marécageux, on a construit de longues chaussées pour la commodité des voyageurs et de ceux qui tirent les barques. Il y a peu de provinces qui n'aient pas une grande rivière, ou un large canal qui sert de grand chemin; et la rive est souvent bordée, à la hauteur de dix ou douze pieds, de belles pierres de taille qu'on prendrait en quelques endroits pour du marbre gris, ou couleur d'ardoise. Ces bordures ayant quelquefois vingt ou vingt-cinq pieds de haut, on a besoin de quantité de machines pour élever l'eau et la faire entrer dans les terres.

D'espace en espace, les grands canaux sont couverts de ponts à trois, cinq ou sept arches. Celle du milieu a quelquefois trente-six et même

quarante-cinq pieds de largeur, et est fort élevée, afin que les barques passent dessous sans abaisser leurs mâts. Les arches des côtés ont rarement moins de trente pieds de largeur, et diminuent à proportion. Les voûtes sont bien bâties; les piles sont si étroites, que dans l'éloignement les arches paraissent suspendues en l'air.

Les principaux canaux se déchargent des deux côtés dans un grand nombre de petits, qui, se subdivisant en quantité de ruisseaux, communiquent ainsi à la plupart des villes et des bourgs. Souvent ils forment des étangs et de petits lacs qui arrosent les plaines voisines. Outre ces canaux, qui sont d'une commodité infinie pour les voyageurs et les négocians, l'industrie des Chinois en a creusé d'autres pour rassembler les eaux de pluie, qui servent à faire croître le riz dans les plaines.

Rien ne peut être comparé en ce genre au grand canal, qui porte le nom de *Yun-léang-ho,* c'est-à-dire canal pour le transport des marchandises, ou *Yun-ho*, canal royal : il traverse tout l'empire du nord au sud. On a commencé à le former par la jonction de plusieurs rivières; mais, dans les lieux où les rivières manquent, on n'a pas laissé de le continuer en suivant les niveaux, comme dans les provinces de Pé-tché-li, de Chan-tong et de Kiang-nan, où les montagnes et les rochers n'étaient pas assez nombreux pour causer de grands embarras aux ouvriers; il n'a pas moins

de cent soixante lieues de longueur dans ces trois provinces.

Ce fameux canal, dont le nom revient si souvent dans les relations des voyageurs, commence à la ville de Tien-tsing-uey, dans le Pé-tché-li, qui est située sur la rivière de Pay ou de Pei-ho. Après avoir traversé les provinces de Pé-tché-li et de Chan-tong, il entre dans celle de Kiang-nan, où il se joint au Hoang-ho ou fleuve Jaune. On continue de naviguer pendant deux jours sur ce fleuve, d'où l'on entre dans une autre rivière; ensuite le canal recommence, et conduit à la ville de Hoai-ngan-fou : de là, passant par plusieurs villes, il arrive à Yang-tcheou-fou, un des plus célèbres ports de l'empire. Un peu plus loin, il entre dans le grand fleuve de Yang-tse-kiang, à une journée de Nankin. La navigation continue par ce fleuve jusqu'au lac Po-yang, dans la province de Kiang-si. On traverse ce lac pour entrer dans la rivière de Kan-kiang, qu'on remonte jusqu'à Nan-ngan-fou; ensuite on fait douze lieues par terre jusqu'à Nan-hiang-fou, dans la province de Quang-tong, où l'on se rembarque sur une rivière qui conduit à Canton.

Ainsi, par le moyen des rivières et des canaux, on peut voyager fort commodément de Pékin jusqu'aux dernières extrémités de l'empire, c'est-à-dire l'espace d'environ six cents lieues, sans autre interruption qu'une journée de marche pour traverser la montagne Mey-lin; encore peut-on se dispenser de quitter sa bar-

que, si l'on veut prendre par les provinces de Quang-si et de Hou-quang ; ce qui n'est pas difficile dans les grandes eaux, parce que les rivières de Hou-quang et de Kiang-si se rendent au nord dans le Yang-tsé-kiang : une brasse et demie d'eau suffit pour cette navigation; mais, lorsque les eaux s'enflent assez pour faire craindre qu'elles ne débordent leurs rives, on ouvre en divers endroits des tranchées qu'on ne manque point ensuite de fermer soigneusement.

Ce grand ouvrage, qui passe pour une des merveilles de l'empire chinois, fut exécuté par l'empereur Chi-tsou ou Hou-per-lie, qui était le fameux Kou-blay-khan, petit-fils de Gengis-khan, et fondateur de la dynastie des Yeuns. Ce prince, ayant conquis toute la Chine, après s'être déjà rendu maître de la Tartarie occidentale, résolut de fixer sa résidence à Pékin, comme au centre de ses vastes domaines; mais les provinces du nord n'étant pas capables de fournir assez de provisions pour la subsistance de ses nombreuses armées et de sa cour, il fit construire un grand nombre de vaisseaux et de longues barques, pour en faire venir des provinces maritimes. L'expérience lui fit connaître le danger de cette méthode. Une partie de ses vaisseaux périssaient par la tempête; d'autres étaient arrêtés par les calmes. Enfin, pour remédier à ces deux inconvéniens, il prit le parti de faire creuser un canal, entreprise merveilleuse, où la dépense répondit à la dif-

ficulté de l'ouvrage et à la multitude innombrable des ouvriers.

Le père Le Comte observe que, dans quelques endroits où la disposition du terrain n'a pas permis de former une communication entre deux canaux, on ne laisse pas de faire passer les barques de l'un à l'autre, quoique le niveau soit différent de plus de quinze pieds. A l'extrémité du canal supérieur, on a construit un double glacis, ou talus de pierres de taille, qui s'étend des deux côtés jusqu'à la surface de l'eau. Lorsque la barque arrive dans le canal inférieur, elle est guindée, avec le secours des cabestans, sur le plan du premier glacis; et, arrivée à la pointe, son propre poids la fait glisser par le second glacis dans le canal supérieur. On la fait descendre de même du canal supérieur dans l'autre. L'auteur a peine à comprendre comment les barques chinoises, qui sont ordinairement fort longues et très-pesamment chargées, ne se rompent pas par le milieu, lorsqu'elles se trouvent comme suspendues en l'air sur l'angle aigu des deux glacis. Cependant il n'apprit jamais qu'il fût arrivé le moindre accident; l'unique précaution que prennent les négocians lorsqu'ils ne veulent pas quitter leur barque, est de se faire lier avec une corde, pour éviter d'être emportés d'un bout à l'autre. Il n'y a point de ces écluses dans le grand canal, parce que les barques impériales, qui sont aussi grandes que nos frégates, ne pourraient être élevées à force de

bras, ni garanties des accidens. On rencontre un double glacis dans le canal qui est entre Tchao-king-fou et Ning-po-fou. Les barques qu'on emploie dans ce canal sont construites en forme de gondoles, et leur quille est d'un bois assez dur et assez épais pour soutenir tout le poids du bâtiment.

Le long des canaux, on trouve partout, à la fin de chaque lieue, un *tang* ou corps-de-garde de dix à cinq soldats, qui se donnent réciproquement les avis nécessaires par des signaux. La nuit ils tirent une petite pièce de canon; pendant le jour, ils s'entr'avertissent par une épaisse fumée, qu'ils font élever en l'air en brûlant des feuilles et des branches de pin dans de petits fourneaux de figure pyramidale, ouverts par en-haut.

Les Chinois ne sont pas moins magnifiques dans leurs quais et leurs ponts que dans leurs canaux. On ne saurait voir sans étonnement la longueur des quais et la grandeur des pierres dont ils sont bordés. Les ponts, comme on l'a déjà remarqué, sont admirables par leur hauteur et par leur construction. Comme le nombre en est fort grand, ils forment une perspective fort agréable dans les lieux où les canaux sont en droite ligne.

On voit à la Chine des ponts d'une seule arche demi-circulaire et bâtie de pierres cintrées, longues de cinq ou six pieds, sur cinq ou six pouces d'épaisseur; quelques-unes sont anguleuses. D'autres ponts ont, au lieu d'ar-

ches, trois ou quatre grandes pierres posées comme des planches sur des piles. Ces pierres ont quelquefois jusqu'à dix-huit pieds de long. On voit un grand nombre de ces derniers ponts sur le grand canal. On ne sera pas fâché de savoir de quelle manière les ouvriers chinois construisent leurs ponts. Après avoir maçonné les culées, ils prennent des pierres de quatre ou cinq pieds de longueur et larges d'un demi-pied, qu'ils posent alternativement debout et en travers, en observant que celles qui doivent faire la clef soient exactement horizontales. Ainsi, l'épaisseur du haut de l'arche n'est que celle d'une de ces pierres. C'est peu de chose sans doute, mais il n'y passe jamais de voitures à roues.

Comme le pont, surtout lorsqu'il est d'une seule arche, a quelquefois quarante ou cinquante pieds de largeur entre piles, et qu'il est ordinairement beaucoup plus haut que la rive, on forme aux deux bouts un talus divisé en petits degrés, dont chacun n'a pas plus de trois pieds de hauteur; il s'en trouve néanmoins où les chevaux ne passent pas sans peine; mais tout l'ouvrage est généralement fort bien entendu.

Les ponts, qui ne sont faits que pour la commodité du passage, sont ordinairement bâtis comme les nôtres, avec de grosses piles de pierres assez fortes pour rompre la violence du courant, et soutenir des arches si larges et si hautes, que le passage est aisé

pour les plus grandes barques. Le nombre en est fort grand dans toutes les parties de la Chine. L'empereur n'épargne point la dépense pour exécuter ces travaux, qui servent à la commodité du public.

Plusieurs de ces ponts sont d'une structure très-belle. Celui de Lou-ko-kyao, bâti sur le Hoen-ho, ou la rivière Bourbeuse, à deux lieues et demie à l'ouest, était un des plus beaux qu'on eût jamais vus, avant qu'il eût été ruiné en partie par une inondation, au mois d'août 1688. Il avait subsisté deux mille ans, suivant le témoignage des Chinois, sans avoir souffert la moindre dégradation. Il était tout de marbre blanc bien travaillé, et d'une très-belle architecture. Des deux côtés régnaient soixante-dix colonnes à la distance d'un pas l'un de l'autre, séparées par des panneaux de beau marbre où l'on voyait des fleurs, des feuillages, des figures d'oiseaux et de plusieurs sortes d'animaux fort délicatement ciselées; l'entrée du côté de l'ouest offrait deux lions d'une taille extraordinaire sur des piédestaux de marbre, avec plusieurs lionceaux en pierre, les uns montant sur le dos des lions, d'autres en descendant, et d'autres se glissant entre leurs jambes; le bout du côté de l'ouest était orné de deux figures d'enfans, travaillées avec le même art, et placées aussi sur des piédestaux.

Mais la Chine a peu de ponts qui puissent être comparés à celui de Fou-tcheou-fou, ca-

pitale de la province de Fo-kien; la rivière, qui est large d'un mille et demi, forme de petites îles en se divisant en plusieurs bras : toutes ces îles sont unies par des ponts qui ont ensemble huit lis et soixante-dix brasses chinoises de longueur. Le principal offre plus de cent arches, bâties de pierre blanche, avec des balustrades de chaque côté; sur ces arches s'élèvent, de dix en dix pieds, de petits pilastres carrés, dont les bases ressemblent à des barques creuses : chaque pilastre soutient des pierres de traverse qui servent de support aux pierres de la chaussée.

Le pont de Tsuen-tcheou-fou l'emporte sur tous les autres : il est bâti à la pointe d'un bras de mer, qu'on serait obligé, sans ce secours, de passer dans des barques avec beaucoup de danger. Sa longueur est de deux mille cinq cent vingt pieds chinois; sa largeur de vingt. Il est supporté par deux cent cinquante-deux grosses pierres, c'est-à-dire de chaque côté par cent vingt-six ; la couleur des pierres est grise, l'épaisseur égale à la longueur. Duhalde prétend que rien dans le monde n'est comparable à ce pont.

Dans les lieux où les Chinois n'ont pu bâtir des ponts de pierre, ils ont inventé d'autres méthodes pour y suppléer. Le fameux *pont de fer* (tel est le nom qu'on lui donne), à Koeitcheou, sur la route d'Yun-nan, est l'ouvrage d'un ancien général chinois. Sur les deux bords du Pan-ho, torrent qui a peu de largeur, mais

qui est très-profond, on a construit une grande porte entre deux gros massifs de maçonnerie, larges de six à sept pieds, sur dix-sept à dix-huit de hauteur; des deux piliers de l'est pendent quatre chaînes à de gros anneaux, qui vont aboutir aux deux massifs de l'ouest, et qui, jointes par d'autres petites chaînes, ont quelque ressemblance avec un filet à grandes mailles. On a placé sur ces chaînes des planches fort épaisses, liées ensemble pour en faire un plain-pied continu; mais, comme il reste encore quelque distance jusqu'aux portes, à cause de la courbure des chaînes, surtout lorsqu'elles sont chargées, on a remédié à ce défaut avec le secours d'un plancher supporté par des tasseaux ou des consoles qui sont attachés au plain-pied de la porte. Ce plancher aboutit jusqu'aux planches portées par les chaînes. Des deux côtés du plancher, on a élevé de petits pilastres de bois, qui soutiennent un toit de la même matière, dont les deux bouts portent sur les massifs de pierres des deux rives.

Kircher parle d'un pont, dans la province de Chen-si, qui porte le nom de *Pont volant*. Il est composé d'une seule arche, bâtie entre deux montagnes sur le Hoang-ho, près de la ville de Tchon-gan; sa longueur est de six cents pieds, et sa hauteur de six cent cinquante au-dessus de la rivière.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

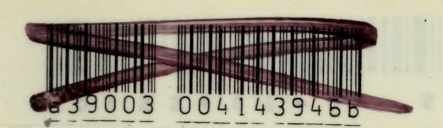
SECONDE PARTIE. — ASIE.

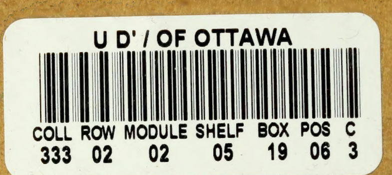
LIVRE IV,

CONTENANT LA CHINE.

	Pag.
CHAPITRE PREMIER. — Précis de différens voyages à la Chine, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours.	1
CHAP. II. — Voyages, négociations et entreprises des Hollandais à la Chine. . .	89
CHAP. III. — Voyages de Navarette; missions des jésuites.	128
CHAP. IV. — AMBASSADE RUSSE. Observations tirées de Gemelli Carreri et autres voyageurs.	178
CHAP. V. — Description des quinze provinces de la Chine.	188
CHAPITRE VI. — Mœurs des Chinois. . .	250

FIN DE LA TABLE.


a39003 004143946b



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 02 05 19 06 3